N° 967 49e Année T. CCLXXXVII 1er Octobre 1938

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
ADMINISTRATEURS :
GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger: 1/2 tarif postal, 7 fr. ; plein tarif, **8 fr. 50**

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1938

1er Octobre - 1er Novembre 1938 Tome CCLXXXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

PASTEUR
ET LES VERS A SOIE

—

I

Le Bombyx de la soie, un des rares insectes que l'homme ait réussi à domestiquer, peut contracter plusieurs maladies. Les plus connues sont la *flacherie,* maladie intestinale dont la chenille du *Bombyx mori* — autrement dit le « Ver » — absorbe le bacille avec des feuilles de mûrier moisies; la *grasserie;* la *muscardine,* due à un petit champignon microscopique (streptocoque de Pasteur); et surtout la *pébrine,* causée par un parasite qui passe du Ver à la chrysalide, et de la chrysalide au papillon, lequel le dépose dans ses œufs ou *graine.*

La maladie se transmet d'une année à l'autre par cette graine contaminée. Pondus au mois de juin, les œufs passent l'hiver et, mis en incubation au printemps suivant, donnent une nouvelle génération de Vers à soie, qui recommence le cycle évolutif que tout le monde connaît.

Les Vers atteints de *pébrine* (ainsi nommée du mot languedocien *pébré :* poivre, parce que leur peau blanche et lisse se couvre de petites saupoudrures grises), deviennent chétifs, supportent de plus en plus mal les *mues,* laissant après chacune d'elles de nombreux morts sur leurs litières. Bien peu arrivent jusqu'au cocon; et même parmi ceux qui franchissent

ce stade, beaucoup sont frappés. C'est alors le papillon lui-même qui porte le germe mortel, et le transmet à sa descendance.

Vers 1850, ce mal, appelé à cette époque la *gattine,* s'abattit sur la sériciculture française, alors en pleine prospérité, avec une telle violence que cette industrie se vit menacée d'une ruine totale. La science cherchait sans succès l'origine de la maladie; toutes les hypothèses étaient agitées — jusqu'à incriminer la feuille du mûrier, qui est, comme l'on sait, l'aliment indispensable du Ver à soie; tous les remèdes étaient proposés. En vain. Un rayon éclaira bien ces ténèbres quand, en 1854, Cornalia, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Milan, trouva dans les tissus des Vers pébrinés des points brillants qui s'agitaient sous le microscope, et qu'on appela les « corpuscules vibrants ». Mais on était encore à l'époque « prépastorienne »; si l'on connaissait déjà les microorganismes que Sédillot devait appeler plus tard (1879) les *microbes,* on ne soupçonnait pas encore le rôle immense qu'ils jouaient en pathologie. On ne sut pas tirer de la découverte du corpuscule de Cornalia la conclusion qu'elle comportait. Et la crise ne fit que s'aggraver.

Ce fut alors qu'on en appela à Pasteur.

Pasteur était déjà considéré comme une lumière scientifique, pour nombre de travaux retentissants : les cristaux et la dissymétrie moléculaire, les fermentations lactique et alcoolique, les maladies des vins, les générations spontanées.

Bien qu'incompétent en matière de Vers à soie, il ne crut pas devoir se dérober aux espoirs qu'on fondait sur lui. Vers la fin de mai 1865, il quitta son laboratoire de la rue d'Ulm, et partit pour Alès, une des capitales de l'industrie séricicole française, afin de s'attaquer sur place au fléau qui ravageait les magnaneries.

II

ALÈS

Alès, dont le nom, jusque vers l'an 1908, s'écrivit « Alais », n'est pas une ville gaie à l'œil. Il semble qu'une atmosphère de grisaille lui descende de ces hautes garrigues lépreuses, derniers contreforts des Cévennes, qui lui forment comme une toile de fond. Les causes en sont multiples, et la principale tient sans doute à la proximité du pays noir, à ces mines de charbon qui serpentent partout dans le sous-sol, et suent à la surface leur haleine de fumée, d'âmes sans joie; grisaille des cités ouvrières, sans cesse tiraillées entre la résignation muette et la révolte par le contact permanent de la matière et le manque d'idéal.

Alès est donc une ville sérieuse d'aspect, mais c'est une ville active, prospère, riche et lourde de passé. Elle vit les luttes de religion, resta camisarde de cœur malgré l'abjuration collective à laquelle on la contraignit, et ce fut sous ses murs qu'en 1702 le parti du roi, qui tenait la citadelle, subit de Jean Cavalier une sanglante défaite. Dans ses vieux quartiers, notamment sur cette place du Marché que borde en arrière un quai baptisé « Jean-Jaurès », de hautes maisons au visage basané, maigres et percées de fenêtres profondes comme des yeux, arc-boutées sur des arcades sombres, ont l'air du protestantisme en personne, rigide et tendu vers le ciel.

Le Gardon sépare la ville de la montagne; encaissé entre des rives escarpées, roulant un lit de cailloux fait pour les jours de crue, je l'ai vu réduit à un mince ruisseau où les lavandières trempaient avec peine leurs linges. Des ponts l'enjambent, dont l'un mène au faubourg de Rochebelle, tassé de l'autre côté de l'eau, avec ses toits de grosses tuiles et la montagne qui se dresse derrière, d'un bloc, barrant le regard.

Le jeu de boules occupe les loisirs des hommes; râblés, solides, ils portent béret. Les femmes sont

brunes et de peau mate. Ces gens n'ont presque plus, ou n'ont pas encore le débridé méridional de ceux du littoral, braillards et impulsifs; un climat rude en hiver, une histoire non moins rude, et le poids de ces montagnes, leur font une âme plus grave.

Toutes ces choses existaient déjà en 1865, quand Louis Pasteur vit Alais pour la première fois. Et ce qui est venu depuis n'y a rien changé, n'a fait que s'y superposer sans les effacer, comme un enduit sur une peinture ancienne : nouvelles concessions minières, dont les cheminées fument aux portes mêmes de la ville, Sidis qui vivent en marge des éléments autochtones, cinémas et Prisunic, et la statue de Jean-Baptiste Dumas, et celle de Pasteur, debout en bronze à l'entrée d'une promenade : son microscope près de lui, il lève de la main gauche, à hauteur de ses yeux, un rameau porteur de cocons, qu'il examine, tandis que, de l'autre main, il soutient une paysanne, une *fileuse*, affaissée à ses pieds.

Ce qu'on ne voit plus, par contre, ce sont tous les mûriers qui garnissaient les flancs de la montagne. Partout où les légumes ne pouvaient pousser, dans le sol pauvre et rocailleux, c'était *l'arbre d'or* qu'on plantait, et il y prospérait, et il nourrissait quantité d'élevages de Vers à soie. Bien peu de maisons qui n'eussent leur petit coin de magnanerie. Tous les paysans des environs élevaient le Ver; ils y gagnaient leur vie, et pendant les trois mois que durait l'éducation, les autres affaires étaient suspendues, on les remettait à plus tard, après la vente des cocons. Et ensuite venait le « filage », l'industrie principale de la région, gagne-pain de milliers d'ouvrières. Alais était un des gros carrefours où se rencontrait le commerce des cocons, de la soie filée et de la graine.

Et voilà que toutes ces magnaneries se changeaient en cimetières, que toutes ces manufactures n'avaient plus qu'à chômer, que tous ces mûriers devenaient inutiles, car les Vers périssaient en masses, d'un mal foudroyant et inconnu.

Des années, on se débattit, on espéra, puis on désespéra. La ruine menaçait, mère du désordre social. En 1865, à l'instigation d'un enfant d'Alais, le célèbre chimiste Jean-Baptiste Dumas, qui était en même temps sénateur, 3.574 maires, conseillers municipaux et propriétaires de quatre départements, signèrent une pétition à l'Empereur, pour lui signaler la détresse des sériciculteurs. On nomma, suivant la formule, une commission, et Dumas fut chargé de faire un rapport.

Il mettait la dernière main à ce rapport quand il supplia Pasteur d'aller au secours du Ver à soie.

Dumas connaissait bien Pasteur pour l'avoir eu comme élève à « Normale » et à la Sorbonne. Il avait suivi sa carrière, il savait la précision de sa méthode expérimentale. Pasteur ignorait tout du Ver à soie? Sans doute, mais son intelligence aurait vite fait de combler les lacunes. La question de la pébrine touchait de près à celle des ferments. Seul Pasteur était capable de débrouiller l'écheveau dans lequel on tâtonnait.

Pasteur avait pour son maître une vénération profonde. Il finit par s'incliner. Lui-même devait conter plus tard la scène, dans son discours d'inauguration du monument de J.-B. Dumas à Alais, le 21 octobre 1889.

> Son enseignement avait ébloui ma jeunesse; j'ai été le disciple des enthousiasmes qu'il m'avait inspirés. Son autorité, son pouvoir d'âme étaient si grands que, quand il me demanda, en 1865, le plus dur des sacrifices, celui d'interrompre mes recherches sur les fermentations pour venir étudier dans votre pays, sans que rien m'y eût préparé, le fléau qui ruinait la sériciculture, je lui répondis ce simple mot : « Disposez de moi! » — Ah! me dit-il alors avec une intonation où éclatait tout son cœur d'enfant d'Alais, ah! partez! La misère dépasse tout ce que vous pouvez imaginer.

Quant à l'ignorance de Pasteur en matière de Vers à soie, une page des *Souvenirs Entomologiques* d'Henri Fabre nous la montre sous un jour assez pittoresque. Il s'agit d'une visite que le savant fit à l'entomologiste, à Avignon, lors de son arrivée dans les régions séri-

cicoles. Cette page a été souvent citée, mais sans rien perdre de sa saveur. N'hésitons pas à la reproduire une fois de plus.

— Je désirerais, dit Pasteur, voir des cocons. Je n'en ai jamais vu.

Fabre va lui chercher des cocons chez un de ses voisins, qui en fait justement le commerce.

Il en prend un, raconte Fabre, le tourne, le retourne entre les doigts; curieusement il l'examine comme nous le ferions d'un objet singulier, venu de l'autre bout du monde. Il l'agite devant l'oreille.

— Cela sonne! dit-il tout surpris. Il y a quelque chose là-dedans?

— Mais oui.

— Et quoi donc?

— La chrysalide!

— Comment, la chrysalide?

— Je veux dire l'espèce de momie en laquelle se change la chenille avant de devenir papillon.

— Et dans tout cocon il y a une de ces choses-là?

— Evidemment! C'est pour la sauvegarde de la chrysalide que la chenille a filé.

— Ah!

Et, sans plus, les cocons passèrent dans la poche du savant. Cette magnifique assurance me frappa. Ignorant chenille, cocon, chrysalide, métamorphose, Pasteur venait régénérer le Ver à soie. Les antiques gymnastes se présentaient nus au combat. Génial lutteur contre le fléau des magnaneries, lui, pareillement, accourait à la bataille tout nu, c'est-à-dire dépourvu des plus simples notions sur l'insecte à tirer de péril. J'étais abasourdi; mieux, j'étais émerveillé.

§

Pasteur débarqua à Alais le 7 juin 1865.

Il venait seul, un peu en promeneur, quoique investi d'une mission officielle. Du reste, au point de vue séricicole, il arrivait en fin de saison, au moment de la « montée » des Vers.

Sa visite était annoncée aux autorités. Le maire,

M. Pagès, lui fit accueil. Ce maire était médecin, et respectueux du décorum; on le rencontrait toujours en redingote, cravate blanche et chapeau de haute-forme.

Le président du comice agricole d'Alais, M. de Lachadenède, indiqua à Pasteur une magnanerie dont les chambrées avaient subi du retard. A peine installé à l'hôtel, Pasteur s'y transporta sans délai.

On le vit alors, matin et soir, faire la navette dans la ville, carré d'épaules, avec sa courte barbe, ses yeux clairs et perçants, son air à la fois pensif et décidé. Il n'était pas bavard, mais quand il parlait, c'était d'une voix grave, d'un ton net et persuasif. Pour réfléchir mieux, il fronçait les sourcils, ce qui lui faisait à la racine du nez de petites rides en forme de croix, comme un piège à idées.

Tout de suite il se mit à l'ouvrage, avec l'application, l'ardeur profonde qui lui était habituelle, ne négligeant aucun détail, s'assimilant d'abord le travail de l'élevage.

Dans cette magnanerie, deux chambrées avaient été mises à incuber ensemble, mais elles avaient différemment évolué. L'une était parfaite : beaux vers, robustes, actifs et qui venaient de donner une magnifique production de cocons; l'autre traînait : animaux chétifs, malingres, inégaux en taille, comme ils sont toujours quand ils couvent la « maladie ». On n'y comptait plus les petits, les *passis* (flétris), les *lusettes,* ainsi que les nommait le langage local; ils n'avaient même pas encore accompli leur dernière mue. On voyait bien, ceux-là, qu'ils étaient sacrifiés d'avance!

Pasteur s'apprête à commencer des observations plus précises, quand un événement brutal l'interrompt. Il y a huit jours qu'il est installé, et voici qu'une dépêche le rappelle à Arbois, où son père est au plus mal.

Il arrive trop tard pour assister aux derniers moments. Coup cruel, mais si grand que soit son chagrin, il se sent déjà pris tout entier par les problèmes qui s'offrent à lui, et ne peut distraire sa préoccupation de

la magnanerie d'Alais, ainsi qu'en témoigne cette lettre venue jusqu'à nous et datée du 16 juin 1865 :

Samedi soir.

Ma chère Marie, mes chers enfants,

Le pauvre grand-père n'est plus, et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure.

. . . .

Jusqu'au dernier moment, j'ai espéré le revoir, l'embrasser une dernière fois, lui donner la consolation de presser dans ses bras son fils qu'il a tant aimé, mais en arrivant à la gare, j'aperçus des cousins tout en noir qui venaient de Salins. Seulement alors j'ai compris que je ne pourrais plus que l'accompagner au cimetière.

. . . .

Je désirerais bien vous voir et vous embrasser tous. Mais il faut que je retourne à Alais. Mes études seraient retardées d'une année si je n'y allais passer quelques jours.

J'ai quelques idées sur cette maladie qui est véritablement pour tous ces pays du Midi un immense fléau. Le seul arrondissement d'Alais, me disait le sous-préfet, a perdu depuis quinze ans 120 millions de revenu. M. Dumas a mille fois raison, il faut s'en occuper, et je dois aller poursuivre mes expériences.

. . . .

Adieu encore, je vous embrasse bien affectueusement.

Il retourne donc en hâte à Alais, et le microscope entre en action.

Naturellement, c'est par les Vers de la chambrée chétive que Pasteur commence. Suivant ses prévisions, il leur trouve les fameux corpuscules de Cornalia, mais en petit nombre; il y en a davantage dans les chrysalides, et dans *tous* les papillons. Aussi ce qui n'est encore chez lui qu'une probabilité devient une première conviction : les corpuscules sont liés à la maladie.

Mais quelle surprise quand il ouvre les chrysalides, puis les papillons de l'autre chambrée, celle qui a si magnifiquement réussi! Dans cette chambrée qui paraissait si saine, les corpuscules fourmillent!

Ce devrait être le contraire. Comment expliquer cette anomalie?

D'une façon très simple, et Pasteur a déjà édifié dans son esprit l'opinion sur laquelle il va s'aiguiller : les corpuscules sont *produits* par la maladie, un peu comme le pus résulte d'une infection. La pébrine est une maladie « spontanée », et plus elle gagne dans l'organisme du Ver, plus augmente le nombre des corpuscules, témoignage de l'altération des tissus.

Chez les Vers qui n'en sont encore qu'à leur montée (chambrée malingre) la pébrine, moins avancée, ne fournit que peu de corpuscules, mais chez les autres, arrivés aux stades chrysalide et papillon, elle atteint son maximum, et les corpuscules abondent.

La pébrine « n'est pas de nature parasitaire ». Elle est cependant transmissible à travers les métamorphoses, et aussi du papillon à l'œuf. Conclusion, formulée par Pasteur dès le 16 juin 1865, dans une note au Comice agricole d'Alais : toute papillonne trouvée corpusculeuse — ce qu'on voit en l'écrasant dans un mortier et en regardant la bouillie au microscope — a pondu de la graine également corpusculeuse, et cette graine doit être impitoyablement rejetée.

Ainsi, trois semaines après le début de ses recherches, Pasteur fixait le procédé de « grainage » sélectionné, qui est encore en usage de nos jours.

Et cependant... pourquoi certains troubles traversaient-ils parfois sa conviction? Pourquoi certaines étrangetés le frappaient-elles?

Cette année-là, dès qu'il eut arrêté la méthode de grainage qui devait être communiquée au Comice d'Alais, Pasteur regagna Paris, emportant des cocons de race indigène, qu'un éducateur d'Anduze avait obtenus de Vers élevés *à la turque*, c'est-à-dire à l'air libre. Pasteur voulait les faire « papillonner » chez lui, se promettant d'ailleurs de revenir beaucoup plus tôt à Alais pour la prochaine campagne.

Il tint parole, et dès les premiers jours de février 1866, il retournait dans le Gard. Mais le deuil qu'il portait de

son père s'était doublé de celui de la plus jeune de ses filles, Camille, morte en septembre 1865, à l'âge de deux ans.

Cette fois, il avait des compagnons : Désiré Gernez, un professeur de physique à Louis-le-Grand, mais en congé pour la circonstance; Eugène Maillot, un de ses préparateurs; et un dessinateur : Lackerbauer.

Ils descendirent à l'hôtel, et aussitôt Pasteur, qui arrivait avec l'idée bien arrêtée de « faire du magnan » par lui-même, chercha un endroit pour réaliser ce projet.

Presque hors la ville, de l'autre côté du Gardon, on trouva une petite maison où un sieur Combaluzier avait dans son grenier un matériel de magnanerie. Il voulut bien mettre ce grenier à la disposition de Pasteur pour ses essais, avec sa chambre située au-dessous comme laboratoire. Encore ne cédait-il la place que pendant la journée, reprenant le soir possession des lieux.

Cette maison était sombre, humide et étroite, et d'autant plus incommode que Pasteur et ses amis prenaient leurs repas à l'hôtel, ce qui les obligeait à des allées et venues longues et fatigantes. On perdait à ces courses un temps précieux.

D'autre part, la maison était à l'angle de deux routes, où carrioles de paysans et lourds fardiers, chevaux, mules à sonnailles, menaient, surtout les jours de foire et de marché, un tapage qui gênait beaucoup Pasteur et troublait ses méditations. Dès le premier jour, il souhaita un autre local, tout en commençant, faute de mieux, son élevage.

On mit à couver, pour une éducation « précoce », la graine pondue par les papillons parisiens : sept couples où Pasteur n'avait trouvé de corpuscules que chez un seul individu. Les Vers étaient nourris avec des feuilles de mûriers de serre.

Dans le grenier Combaluzier, il fallait la chandelle du matin au soir pour vaquer aux soins de la chambrée, mais les travailleurs s'en contentaient, tout à l'ardeur de ces recherches si nouvelles, en gardant cependant l'espoir d'une installation meilleure.

Ce fut Maillot, actif et « débrouillard », qui dénicha, au cours d'une de ses promenades, l'emplacement rêvé. C'était plus haut, dans la montagne, en un endroit qu'on appelait le Pont-Gisquet : un domaine en retrait de la route, grand jardin planté de mûriers, clos de murs, entouré de paix, de silence. Le propriétaire, M. Magnan (un nom prédestiné!) habitait là en compagnie de sa fille et d'un domestique. Il faisait lui-même l'éducation des Vers à soie, et possédait plusieurs greniers propices à cet élevage.

Il consentait à se retirer dans un des deux corps-delogis, pour laisser à des locataires la jouissance de l'autre.

On s'entendit avec lui, et Pasteur, le 18 février 1866, pouvait écrire à sa sœur :

Ma chère Virginie,

Après bien des recherches, nous avons fini par trouver à louer une maison située plus à la campagne qu'à la ville, très propre, bien meublée, et fort bien située sur un ravin entre deux montagnes. Notre laboratoire n'est qu'à 20 minutes...

Peu de jours après, la mission émigrait dans cet oasis, non sans continuer à aller chez Combaluzier pour y suivre jusqu'à leur terme les élevages commencés. Ce qui n'empêchait pas Pasteur d'en entreprendre d'autres, plus tardifs, au Pont-Gisquet.

Là, sur une vaste cour intérieure, s'ouvrait une orangerie au-dessus de laquelle étaient les greniers à magnans. Pasteur s'empara de l'un d'eux, et son premier soin fut d'engager du personnel pour les gros travaux. On commença par laver le sol; le lendemain, on passa les murs intérieurs au lait de chaux; le troisième jour, on ferma tout, et l'on désinfecta au soufre; enfin l'on badigeonna les boiseries au sulfate de cuivre.

L'hygiène la plus rigoureuse présidait même aux changements de litières. On les déposait, avec leurs papiers de fond, dans des corbeilles qui étaient ensuite transportées dehors, pour les manipulations ultérieures. Ainsi aucune poussière n'était soulevée.

L'orangerie servait de laboratoire. Comme chez Combaluzier, le microscope y trônait sur une table, entouré de ses accessoires. Pasteur, levé le premier, l'esprit sans cesse en éveil, le corps alerte, toujours debout, même pour écrire, menait de front son métier de sériciculteur et sa tâche scientifique, distribuant leur rôle à Gernez, Maillot et Lackerbauer, prenant des notes, dictant des lettres, veillant à la fois aux chambrées Combaluzier, à celles du Pont-Gisquet, et même à celles de M. Magnan, qu'il aidait de ses conseils et de ses suggestions.

Les Vers précoces prospéraient : ils firent de bonne heure leur montée. D'autres, nés plus tard au Pont-Gisquet, déroulaient leur carrière sans signe de maladie. Pasteur guettait avec impatience la sortie des premiers papillons, pour rechercher en eux la pébrine, selon la méthode dont il avait posé les bases.

Avril était arrivé. Pour les vacances de Pâques, Pasteur attendait sa femme, accompagnée de leur fillette Cécile. Toutes deux s'étaient arrêtées en chemin chez un beau-frère, M. Zévort, recteur de l'Académie de Chambéry. Pasteur se réjouissait de les voir bientôt, et dans ses courtes promenades au jardin, il lui semblait que le *bouscarido* (1) et le *quinsou* (2) répétaient à leur intention les plus jolis trilles de leur répertoire.

Mais voilà qu'à Chambéry l'enfant contracte la fièvre typhoïde, le même mal dont sa sœur aînée, Jeanne, est morte en 1859! Cependant on rassure Pasteur. La courageuse mère, sachant l'importance de sa tâche, et accoutumée à ne le distraire de ses travaux qu'en cas d'urgence absolue, entretient chez lui l'espoir de la guérison. Deux mois durant, les médecins luttent, avec des alternatives de mieux et d'aggravation. Enfin, ils avouent leur impuissance à conjurer l'issue fatale, et Mme Pasteur se décide à appeler son mari. Il part sur le champ, se faisant précéder d'une lettre poignante qui commence par ces mots :

(1) Fauvette.
(2) Pinson.

Alais, 21 mai 1866.

Ma pauvre Marie, ils mourront donc tous les uns après les autres, nos chers enfants!

. . . .

Et le 23, Cécile succombait; elle avait 13 ans.

Sur cinq enfants, Pasteur n'en gardait plus que deux : un fils, Jean-Baptiste, et une fille : Marie-Louise.

§

Le retour au Pont-Gisquet, dans la nature en fête, dans l'exubérance des essences de la montagne qui se mariaient au parfum des roses, fut déchirant.

Il est de ces deuils que la raison n'accepte pas, parce qu'ils sont une offense à la raison. La pensée qu'ils dissimulent peut-être un mystère qui nous dépasse, ne suffit pas à étouffer le sentiment de révolte qu'ils soulèvent en nous. La mort d'un enfant sera toujours, pour ceux qui le mirent au monde et qui restent après lui, la chose monstrueuse, contre nature. Cette vie qu'ils ont donnée tient à leur propre chair; si elle s'éteint, ils meurent deux fois.

Sans doute le travail était là, le travail qui console et peut redonner du goût à la vie. Mais cette lumière, cette joie qui éclatait partout, était trop insultante et trop cruelle : Pasteur fermait les yeux pour se réfugier dans sa douleur, pour se retrouver seul avec celle qui était partie, elle aussi, dans la joie de son printemps.

Alors il devinait deux bras se nouer dans l'ombre autour de son cou, et une voix lui chuchotait à l'oreille : « Travaille, père! »

Oui, le travail... Stoïque, il s'y replongea. La chambrée précoce achevait ses cocons. Il la regardait, essayant de se ressaisir et de reprendre pied parmi les hommes.

Ce fut pendant ces jours que Gernez, qui l'a raconté, cherchant à le distraire, lui proposa la lecture de la *Mireille* de Mistral. Pasteur prit le livre, et en parcourut quelques pages.

Mon cœur est une cigale,
Le soleil le fait chanter.

Les cigales chantaient, et Cécile ne les entendait plus. Tout était jeune, frais, sonore; la musique et la poésie coulaient du cœur des hommes, mais la mort était la plus forte! Un lourd sanglot souleva la poitrine de Pasteur, qui ferma *Mireille* en pleurant.

Un nouveau compagnon, E. Duclaux, vint le seconder au début de juin. Duclaux, qui devint plus tard professeur à la Sorbonne et, en 1896, directeur de l'Institut Pasteur à Paris, était alors professeur suppléant à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand. Avec lui, on institua des expériences qui avaient pour but d'éclaircir le problème urgent, celui des corpuscules, de leur rôle exact dans la pébrine.

Pasteur, en dépit de l'opinion qu'il s'était faite l'année précédente, se sentait le besoin d'une confirmation, d'une preuve décisive. Il crut la trouver dans les résultats obtenus avec Duclaux, qui était un manipulateur de premier ordre.

On passait au tamis les poussières laissées dans les salles d'élevage où M. Magnan avait éduqué des chambrées, aux dernières saisons. On en faisait des infusions dont on souillait les feuilles données à des Vers notoirement exempts de maladie. En quelques jours, on provoqua une grosse mortalité parmi ces Vers sains. Et Pasteur de montrer ces cadavres à ses collaborateurs, à ses visiteurs, et de dire : Ils ont la pébrine, une pébrine aiguë, qui a été accélérée par l'ingestion des corpuscules, mais ceux-ci ne sont pas la cause, non, *ils ne sont pas la cause de la maladie*, sinon les Vers ne l'auraient pas contractée du jour au lendemain. Rien ici de comparable à cette autre maladie des Vers à soie, la muscardine, qui est produite, elle, par un champignon. Ce champignon, je le vois émettre ses spores, je le vois se multiplier et engendrer la muscardine. Tandis que, dans la pébrine, je ne vois pas le corpuscule se multiplier; le corpuscule est pour moi un simple témoin, non un agent.

Et malgré une opinion aussi catégorique, il préconise plus que jamais sa méthode de grainage par élimination des pontes corpusculeuses, heureuse mais étrange contradiction qui fait de lui, en doctrine, un négateur de la théorie parasitaire, alors qu'il l'adopte résolument dans la pratique. Ses collaborateurs eux-mêmes restent parfois interdits devant ces contradictions; ils se demandent parfois, entre eux, tout bas, pourquoi le « patron » ne fait pas ceci ou ça. Mais Pasteur n'est pas loquace, et quand il ne se livre point, on respecte son silence; il émane de lui on ne sait quelle force qui en impose; son passé, pour ceux qui le connaissent, répond de l'avenir.

A distance, on subissait moins cette influence, et le scepticisme, l'incrédulité, reprenaient leurs droits. La méthode Pasteur soulevait des polémiques. Il avait contre lui toute une fraction des éleveurs, qui se refusaient à le suivre, en se servant, chose curieuse, des mêmes arguments dont il étayait sa conception de la nature non-corpusculeuse de la pébrine.

« C'est le milieu délétère, disait-on, l'air ambiant, qui cause la maladie. Le corpuscule n'y est pour rien, et l'examen des pondeuses est inutile. »

En vain montrait-il des chambrées restées saines, bien qu'élevées en plein « milieu délétère ». Rien ne pouvait convaincre les opposants, dont les doléances aigries étaient exploitées par de savantes jalousies, et de ces solides haines confraternelles que connaissent les plus grands.

Pasteur, avec son esprit minutieux, s'appliquait à répondre à tout, à ne rien laisser dans l'ombre, mais il le faisait sur un ton acerbe et péremptoire qui lui aliénait souvent des sympathies hésitantes.

Dans la deuxième quinzaine de juin, après le coconnage, il reprit la route de Paris, pour terminer son livre sur les vins, délaissé pendant deux étés. Et le 23 juillet 1866, à la séance de l'Académie des Sciences, il résumait sa pensée sur la pébrine en disant : « On serait tenté de croire, quand on songe surtout que les spores ressemblent à des spores de mucédinées, qu'un parasite ana-

logue à la muscardine a envahi les chambrées, et que telle est la cause du mal. Ce serait une erreur. »

Son intention était de retourner aux Vers à soie dès que les mûriers de serre auraient des feuilles. Il avait déclaré à plusieurs reprises : « Il faut que l'année 1867 soit la dernière à entendre les plaintes des éducateurs de Vers à soie. »

Aussi, dès la mi-janvier 1867, Pasteur, accompagné de Mme Pasteur, de leur fille Marie-Louise, de Gernez et de Maillot, se retrouve au Pont-Gisquet avec un plan de campagne bien arrêté.

On commence par des « couvailles » précoces, qui tendent à un double but : asseoir sur des bases irréfutables l'efficacité de la méthode de grainage par examen des pondeuses, et faire la lumière sur cet irritant problème des corpuscules. Irritant et angoissant, et qui poursuivait Pasteur jusque dans ses veilles; à Paris, quand il arpentait son cabinet de travail; dans le Midi, lorsqu'il parcourait la cour silencieuse, toute plafonnée d'étoiles. Jamais il ne s'était senti à la fois aussi près ni aussi loin de la vérité. Quand il ordonnait de rejeter la graine corpusculeuse, il *savait* que la vérité était là, et que l'air délétère, les miasmes, toutes ces vieilles idées fondées sur l'existence d'effluves et d'émanations pestilentielles avaient fait leur temps. Mais il s'agissait d'identifier cet « autre chose » encore masqué. Comme l'a très bien indiqué Duclaux dans son livre : *Pasteur, histoire d'un esprit*, le maître détenait déjà la notion de connexité entre les fermentations et la maladie; toutefois cette notion n'avait pas encore la valeur doctrinale et de premier plan qu'elle devait occuper plus tard, et Pasteur n'en pouvait faire état qu'à titre accessoire.

Ah! si ces diables de corpuscules avaient manifesté sous le microscope la même prolifération spontanée que ceux de la muscardine! Vainement, sans se confier à son entourage, Pasteur s'acharnait depuis des mois sur ce point, et rien n'était venu lui apporter ce qu'il cherchait, rien ne l'autorisait encore à modifier sa façon de voir.

Dans sa note à la Commission Impériale de Sériciculture, du 12 janvier 1867, on lit :

Je n'ai pu surprendre jusqu'à présent un mode de reproduction du corpuscule, et son mode d'apparition le fait ressembler à un produit de la transformation des tissus... La maladie existe avant l'apparition des corpuscules.

Note à propos de laquelle son fidèle disciple Duclaux écrira plus tard :

L'opinion parasitaire, Pasteur la repoussait avec une sorte d'obstination et un mélange singulier d'arguments vrais et faux.

Or, c'est précisément en ce même mois de janvier 1867 que son propre miscroscope lui apporte un commencement de démenti. Et Pasteur en prend acte par une note insérée dans le numéro de février du *Messager Agricole du Midi*. Il a vu, dit-il, une ligne médiane « en forme de boutonnière », séparant en deux les corpuscules.

« La structure des corpuscules est donc plus compliquée que je ne l'avais cru jusqu'à présent. »

A partir de ce moment, Pasteur ne lâche plus ce fil conducteur. Dans une lettre du 24 avril, adressée à J.-B. Dumas, il admet la reproduction des corpuscules par division. Les corpuscules sont donc des êtres vivants, comparables à ceux de la muscardine.

Et c'est alors qu'au cours de cet été mémorable se produit l'incident qui devait arracher, comme malgré lui, ce grand travailleur à son erreur.

Car, il faut le dire, depuis deux ans Pasteur se trompait. Il était impossible de se tromper plus magistralement, et suivant l'expression de Duclaux, plus obstinément. A distance, ce phénomène peut paraître incroyable : Pasteur, dont le nom symbolise aujourd'hui pour nous le diagnostic rigoureux et sûr; Pasteur, qui a enseigné au moindre de nos écoliers actuels à dire, en voyant s'agiter un microbe : « Voilà l'origine de telle maladie. Tuons ce microbe, et nous tuons le mal », eh bien, Pasteur, en 1867, voyant s'agiter le corpuscule de Cornalia, déclare :

« C'est la pébrine qui l'engendre. Guérissons la pébrine, et les corpuscules disparaîtront. »

En un mot, Pasteur — qui n'avait pas eu un Pasteur avant lui pour le guider! — intervertissait les termes du problème, prenant l'effet pour la cause et la cause pour l'effet, et s'entêtant sur cette fausse piste avec sa magnifique ténacité ordinaire, jusqu'au jour où un fait, minime en apparence, mais dont il saisit tout de suite l'importance capitale, se dressa devant lui et l'obligea à modifier sa route.

III

L'INCIDENT CARDINAL

Près du domaine du Pont-Gisquet habitait une famille du nom de Cardinal. Comme presque tout le monde à cette époque, elle élevait des Vers à soie, et Pasteur entretenait avec elle des rapports assez suivis. Les Cardinal avaient obtenu, d'un lot de graines japonaises, pures de toute trace de maladie, une chambrée absolument saine, fort belle en tous points, et qu'ils menèrent ainsi jusqu'au papillonnage et même au grainage. Puis, selon la méthode instituée par l'illustre voisin, M. Pasteur, on fit examiner les œufs, afin de s'assurer qu'ils étaient toujours de qualité irréprochable.

Surprise générale : ces œufs apparurent corpusculeux. D'où provenaient ces micro-organismes, puisque certainement la graine initiale en était vierge, de même que les Vers nés de cette graine? On en référa à Pasteur, car cette fois, aucun doute n'était permis : à coup sûr, il y avait eu contamination.

Le maître eut tout de suite la révélation de ce qui s'était passé : dans la même salle, sur la rangée placée au-dessus de celle où était élevée la chambrée japonaise, une chambrée malade poursuivait péniblement son évolution. Pasteur la regarde : elle était corpusculeuse au dernier degré. Et Pasteur constate — les Cardinal sont d'ailleurs les premiers à en convenir — que les déjections

de ces Vers pébrinés tombent sur les litières inférieures, les souillent *et ont ainsi reproduit les contaminations expérimentales obtenues avec des repas corpusculeux.*

C'était la preuve décisive que Pasteur, inconsciemment peut-être, attendait; cette preuve qui, venant s'ajouter à la reproduction par division spontanée, établissait bien que le corpuscule était une cellule vivante, douée, à un certain moment de son évolution, de la faculté de se multiplier, et que, comme tel, il était capable d'engendrer la pébrine.

La preuve expérimentale... Seul un argument de cet ordre pouvait forcer un esprit et un caractère comme celui de Pasteur à faire volte-face dans une question de laboratoire.

Ce qu'il y a d'admirable en cet homme, c'est le partage absolu qu'il réalisa de son âme : son âme de croyant à qui le laboratoire était interdit, son âme de savant où la métaphysique n'avait point accès.

Il savait qu'il n'est pas de miracles, au sens propre du mot, sur le plan humain, que la Science repose sur l'observation, l'observation sur la méthode analytique, et celle-ci sur une dose très modérée d'hypothèse et de foi. Rien d'impossible, même l'impossible, sur le plan de Dieu; rien de possible, que dans les limites de l'observation et de l'expérience, dans le domaine du laboratoire.

Ce n'est pas diminuer la Science que de la conditionner ainsi par le relatif terrestre; c'est la maintenir dans son cadre de fidèle servante de l'Homme, la soustraire aux risques de la poésie et de l'illusion. Pasteur, si sensible au facteur spirituel, devenait farouchement matérialiste quand il s'agissait d'une œuvre où sa raison à lui, son intelligence à lui, sa volonté à lui, était en cause. Splendide probité qui laissait cependant place, dans certains cas, à de ces intuitions brusques, à de ces illuminations intérieures dont il aimait à parler. Elles sont indéniables chez lui. Comment, par exemple, expliquer autrement que, même engagé sur une voie trompeuse et tout en niant l'essence parasitaire de la pébrine, il ait, dès le

début de ses travaux sur le Ver à soie, imaginé la méthode de sélection empirique qui devait la juguler?

Sans doute une de ces intuitions dont est fait le génie lui eût-elle un jour ouvert les yeux, en dehors de toute autre cause, et l'incident Cardinal ne fit que hâter une évolution certaine. Quoi qu'il en soit, cette aventure scientifique est loin de diminuer la gloire de Pasteur. Il sort encore grandi d'une lutte où il s'était, suivant l'expression de Fabre, présenté nu, dans sa simplicité d'homme encore désarmé. J'admire davantage un Pasteur ayant triomphé du piège des apparences qu'un Pasteur qui serait allé du premier coup au but.

§

La certitude une fois acquise, Pasteur se tint ferme plus que jamais sur sa méthode de grainage. Et pour lui imprimer le sceau officiel, — n'oublions pas qu'il était chargé de mission, — il formula auprès du Ministère le vœu que chacun des départements intéressés fût doté d'un certain nombre de microscopes, qu'on répartirait entre les principaux centres d'élevage et de grainage.

Les adversaires de Pasteur ne laissèrent pas échapper une aussi belle occasion de le couvrir de sarcasmes. Ces microscopes administratifs, préposés au dépistage de corpuscules-fantômes, ne rappelaient que trop le fameux parapluie de l'escouade. Mais Pasteur n'avait pas l'humeur au vaudeville. Il sentait derrière lui tous les petits éleveurs qui n'avaient plus pour vivre leur chambrée annuelle, toutes les fileuses qui n'apportaient plus à leur foyer le gagne-pain de la semaine. « J'ai charge d'âmes; la calomnie, la raillerie, le mensonge, ne prévaudront pas contre ma conscience! »

Heureusement, si Balbiani, Estor, Béchamp, publient dans le *Messager du Midi* des articles hostiles, il groupe à ses côtés une phalange de chauds partisans, tels que Paul de Lachadenède, Despeyroux, professeur de physique et chimie au collège d'Alais, le Dr Pagès, Adrien

Jeanjean, maire de Saint-Hippolyte du Fort et secrétaire du Comice du Vigan.

On était à la période d'*essaimage* de la théorie pastorienne. Les nombreux éducateurs qui avaient consenti à essayer la « méthode », à s'initier à la technique du microscope, communiquaient régulièrement à Pasteur leurs constatations journalières, hasardaient des suggestions, demandaient des conseils. Un volumineux courrier quotidien arrivait au Pont-Gisquet, venu de tous les endroits où l'on « faisait » du magnan. Or ce courrier n'apportait pas les satisfactions qu'on attendait. Il plongeait même Pasteur dans de profonds accès de perplexité. Pasteur n'eût pas été Pasteur si la solution donnée au problème de la pébrine n'avait en même temps remué chez lui d'autres problèmes, éveillé des points d'interrogation laissés en suspens, et des curiosités qui n'étaient qu'assoupies. Depuis longtemps il devinait, se profilant derrière la pébrine, l'ombre d'autre chose. Cette ombre l'avait hanté, dès la première année, avec la chambrée malade qui se trouvait à peine corpusculeuse, tandis que l'autre, si prospère, était farcie de pébrine. Et aussi au moment des contaminations volontaires par les feuilles saupoudrées de corpuscules, oui... cette bizarre « pébrine aiguë » qui avait enlevé en si peu de jours tous les Vers atteints.

Ces inconnues, reléguées au second plan comme moins urgentes, remontent à la surface et tourmentent Pasteur avec une acuité nouvelle. Cette campagne de 1867, qui devait donner, selon ses pronostics, un pourcentage considérable de réussites, parce que préparée avec des graines rigoureusement sélectionnées, présente au contraire une forte proportion de chambrées malades.

Mais, détail étrange et qui frappe les éducateurs eux-mêmes, elles ne sont pas corpusculeuses, ou elles le sont très peu.

Et Pasteur, le visage rembruni, hoche la tête, fait lire les lettres à ses collaborateurs. Ses soupçons prennent corps; ses observations personnelles, les particularités signalées par Duclaux et Gernez, ce qu'il entend dire

bien haut par ceux qui le discutent ou le combattent, ce qu'il entend murmurer près de lui par les magnanières employées aux gros ouvrages, par ces gens accoutumés de père en fils à soigner le Ver, et qui n'osent faire la leçon à ce Monsieur venu de Paris, tout se précise, s'ordonne, s'affirme. Un matin, Pasteur se laisse tomber d'un air découragé sur une chaise, en s'écriant :

— Tout est à refaire, il y a deux maladies!

Oui, deux maladies. Il y avait deux maladies inconnues : sous la pébrine, une autre, la *flacherie*, la maladie des *morts-flats*, localisée dans l'intestin du Ver. Le Ver la contracte avec des feuilles avariées par l'humidité. Lorsqu'il est robuste, il résiste et élimine l'agent pathogène, — et ici Pasteur mettait en lumière l'importance du « terrain » dans les maladies infectieuses, — sinon le mal prend le dessus : le Ver cesse de manger, se promène çà et là, en présentant des symptômes analogues à ceux de la pébrine, mais sans que son corps soit marqué des taches noires caractéristiques. Finalement, il meurt sans avoir fait son cocon, ou bien en laissant une chrysalide et des papillons chétifs, débiles, et marqués eux aussi pour la flacherie.

Et ce fut alors un nouveau duel avec le nouveau corpuscule : le ferment « en chapelet » ou streptocoque de Pasteur. Et ce fut une autre victoire. Pasteur garde, de 1867 à 1868, de la graine de morts-flats, et le 20 mars 1868, il peut écrire d'Alais à son maître Dumas que ses Vers, quoique morts de maladie, ne présentent aucun corpuscule : ils ont eu la flacherie.

Mais c'est encore, cette même année 1868, la lutte avec les détracteurs qui ne désarment pas. Pasteur mène de front ses travaux et la bataille, la bataille contre le mal et contre les hommes, se demandant parfois quel est le plus à craindre, du « corpuscule » qui tue sans le savoir, ou de l'animal humain qui tue en sachant ce qu'il fait.

Du côté pébrine, les graines sélectionnées de l'année précédente donnaient des résultats absolument concluants, de même que la contre-épreuve par des graines

contagieuses. Ce qui n'empêchait pas les négateurs de poursuivre leur campagne, notamment à Lyon, où l'on racontait que Pasteur avait dû fuir Alais sous les pierres. (Lettre de M. Laurent, père de Mme Pasteur, à sa fille, du 6 juin 1868.) En réalité, le savant était parti pour Paillerols, dans les Basses-Alpes, afin d'y surveiller des grainages.

Mais la mauvaise foi et l'injure, loin de l'abattre, le stimulaient. Volontaire, têtu, à la fois ardent et réfléchi, ne s'inclinant que devant l'évidence, foudroyé dans son cœur mais soutenu par le travail, hérissé comme Gulliver des pointes d'aiguilles de ses ennemis, mais honoré par ses maîtres et ses pairs comme une lumière de son temps, il faisait face à tout et à tous.

Tant de constance devait lasser le destin : le 19 octobre 1868, à Paris, en revenant d'une séance de l'Institut, Pasteur tombait, frappé chez lui d'hémorragie cérébrale et d'hémiplégie.

§

Ce que fut cette crise douloureuse, qui faillit emporter Pasteur à 46 ans, d'autres l'ont dit excellemment. Ce qu'on en doit retenir, c'est que le maître, trois mois suspendu entre vie et mort, n'avait qu'un souci : son travail, qu'une hâte : retourner à ses Vers à soie pour achever l'expérience interrompue, mettre le point final aux polémiques, et convaincre de la valeur de sa méthode la Commission des Soies de Lyon, encore incrédule.

Le 19 janvier 1869, n'y tenant plus, il partait pour Alais, étendu dans un coupé de chemin de fer. De là, une voiture l'emmenait, toujours étendu, à Saint-Hippolyte du Fort, où un établissement fondé par le Comice Agricole du Vigan faisait en grand les élevages précoces.

Là, c'est de son lit, et un peu plus tard de son fauteuil, qu'il dirige tout, esprit lucide dans un corps blessé. Il écoute, pense, dicte des notes et du courrier, arrête le programme de chaque jour, reçoit des visites, donne à tous ceux qui l'approchent l'exemple admirable d'un cerveau défiant la matière.

Une chute qu'il fait dans sa chambre, en essayant de marcher, l'oblige à se recoucher. Enfin il peut descendre un peu dans le jardin, et dès lors, bien qu'encore impotent, il regagne le Pont-Gisquet, entouré de sa femme, de sa fille, et de trois collaborateurs : Gernez, Maillot et Raulin.

C'est là que, tout en recouvrant peu à peu la santé, hormis l'usage de sa main gauche, qui ne devait plus revenir, Pasteur apprend, en juillet, que la Commission des Soies adopte enfin sa méthode. Elle a procédé elle-même, dans une magnanerie expérimentale, à des essais avec des graines que lui a fournies Pasteur. Il avait d'avance annoncé quels seraient les résultats, tantôt bons, tantôt mauvais, selon la qualité des graines employées. Tout se passe exactement de la manière prédite. Cette fois, la nature de la pébrine et les moyens de l'éviter sont reconnus officiellement. Pasteur a terminé sa tâche et répondu à ce qu'on attendait de lui.

Mais ceci, c'est la conquête immédiate. Nous, qui assistons à ces choses avec ce « recul de l'histoire » qui est vraiment pour la Science le seul terrain où elle puisse espérer justice, nous admirons dans les travaux sur la maladie des Vers à soie l'embryon des découvertes ultérieures de Pasteur; c'est là qu'il comprit et mesura la puissance de l'ennemi microbien, cet ennemi qui lui avait ravi deux enfants; là qu'il pressentit le prodige naturel à lui opposer : l'immunité.

« Les études sur les Vers à soie sont le véritable guide de celui qui veut étudier les maladies contagieuses », a écrit le docteur Roux. C'est la vérité même : les conceptions modernes de la médecine vétérinaire, de la médecine humaine, de l'hygiène, sont nées au Pont-Gisquet.

Charbon, choléra des poules, rouget du porc, fièvre puerpérale, rage, leurs vaccins et leur guérison, et après Pasteur les travaux de ses disciples sur le croup, la peste, le choléra humain, tout est en germe dans l'étude de la pébrine et de la flacherie. Le « Magnan » ne nous donne pas seulement la soie, il nous a valu Pasteur, sauveur de vies humaines.

IV

PÈLERINAGE

J'avais voulu faire à pied le chemin qui mène au Pont-Gisquet.

On franchit le Gardon, dominé par des hauteurs qui forment écran sur le fond du ciel. J'avais derrière moi la ville, et sur ma droite, par delà les faubourgs aux maisons jaunâtres, des fumées ouataient le lointain : l'entrée des puits de Rochebelle.

Voici le G. C. 50 qui part du quai et s'élance entre deux montagnes vers Saint-Jean du Pin et Générargues. C'est par là qu'il faut aller. Mais auparavant, arrêtons-nous, à l'angle même de cette route et du quai; oui, cette maison mince et haute, qui rappelle, avec son unique fenêtre de façade, celle de l'attentat de Fieschi, qu'on voit sur les gravures : c'est la maison Combaluzier.

J'ai eu du mal à la trouver. Les relations du séjour de Louis Pasteur à Alais n'ont guère été faites, tant par Pasteur lui-même que par d'autres, qu'au point de vue scientifique; le côté pittoresque ou simplement historique de ce séjour a été négligé.

« A l'entrée du faubourg de Rochebelle », avais-je lu. C'était tout, et ici même, dans la ville, on ne savait rien de plus.

— La maison Combaluzier? A l'entrée du faubourg de Rochebelle? Non, nous ne voyons pas!

Enfin je fus adressé à un pharmacien de la Grand'Rue, M. Galhac, qui dirige une vieille pharmacie d'Alès. M. Galhac me dit sans hésiter :

— La maison Combaluzier? Mais parfaitement, je la connais. J'ai beaucoup entendu parler de Pasteur par mon père, Oswald Galhac, qui, en 1867, étant pharmacien à cette place où nous sommes, travailla avec lui. Mon père avait alors 34 ans. Il avait fait la connaissance de Pasteur en qualité de voisin; nous possédions au Pont-Gisquet une propriété, l'Alisou, et bien entendu, quand il se trouvait là-haut, il allait voir M. Pasteur.

Si bien qu'il fut un peu mêlé aux recherches sur la pébrine. On lui montra le microbe, et il fut un de ceux à qui Pasteur confia le soin de répandre sa méthode... J'ai encore le microscope qui servait à mon père... Pour ce qui est de la maison Combaluzier, vous ne la trouverez pas au faubourg de Rochebelle, non, pas exactement. Elle est un peu avant, en venant d'ici, à un endroit qu'on appelle le Pré-Rasclau (ce qui signifie le pré-qui-rase-l'eau). Tenez, allez donc voir de ma part M. et Mme Nogarède, qui habitent tout à côté. M. Nogarède est un ancien professeur; c'est vous dire que tout ce qui touche à Pasteur l'intéresse. Il vous montrera la maison Combaluzier.

M'y voici, et je la contemple, cette maison. Oh! elle n'a rien d'extraordinaire; c'est le style de l'endroit, le mur incolore et crépi, le toit chargé de tuiles pesantes. A ses pieds, un ruisseau descendu de la montagne emprunte une espèce de ravin profond, creusé dans le roc, et se perd dans le Gardon en passant sous le quai.

La maison s'élargit par derrière, et forme un triangle dont le sommet serait sur la route et la base sur le jardin. M. et Mme Nogarède me le montrent, ce jardin. Le père Combaluzier était fleuriste. Mme Nogarède, née Evesque, est née et a toujours vécu dans la demeure contiguë, qui appartenait à son père. Du temps de Pasteur, il y avait là une filature de soie et une corderie.

La maison Combaluzier, qui a changé plusieurs fois de mains, a été surélevée, mais l'aspect général des lieux n'a guère varié, — sauf, hélas! les mûriers qui couvraient les pentes, et qu'on a arrachés au moment de la grande crise. Je regarde le sous-sol qui s'éclaire sur le ravin; au-dessus, la chambre où travaillait Pasteur; enfin le grenier aux Vers, où il fallait la chandelle. Ce murmure de la rivière, c'est le même que jadis, les coups de battoir des lavandières éveillent le même écho. Et j'imagine, se croisant sur le chemin et sur le quai, les équipages montagnards et ceux des citadins, et les cahots, et les roulements des roues, et les grincements des essieux, et les jurons et les rires des charretiers.

A présent, sur le goudronnage du quai presque désert, une voiture luisante et souple passe de temps à autre avec un bref coup de klaxon, comme un gros oiseau qui pousse son cri en volant.

§

Je me mis à suivre la route. J'allais entre deux montagnes, dont le bas est construit et cultivé, avec des villas et des jardins en escaliers. De petits murs retiennent le terrain, et par-dessus la zone habitée, il n'y a plus que des oliviers, des cailloux et quelques pins.

N'exagérons rien, ces montagnes sont relatives; il s'agit de contreforts par lesquels les Cévennes viennent mourir sur la plaine; mais ce sont encore, quand on les contemple de la vallée, des montagnes très honorables, et qui ouvrent au tourisme des possibilités encore insuffisamment explorées.

A ma droite, j'avais l'Hermitage, dont le sommet porte une vieille chapelle; à ma gauche, le mont Saint-Germain. De ce même côté, le ruisseau caché dans sa gorge dégringole parallèlement à la route, et par intervalles, des ponts de pierre l'enjambent, faits d'une seule arche, et qui permettent d'accéder aux propriétés.

La rampe est assez dure, mais amusante avec ses coins anciens qui ont certainement gardé le visage que Pasteur leur connut; ils étaient seulement un peu plus jeunes. Cette vieille bâtisse à tourelle, à balcon en galerie, n'a pas dû beaucoup changer, ni ce groupe de gros arbres qui offrent un large pan d'ombre au promeneur.

Au bout d'un kilomètre, la route dessine un grand tournant vers la gauche. A l'intérieur du coude ainsi formé, un massif de verdure, une maison, une plaque de marbre qu'on peut voir du chemin. Penché sur le parapet, j'aperçois en bas un dernier petit pont.

Le pont Gisquet!

Au-dessus de moi la montagne continue, âpre et sauvage, à gravir le ciel d'un bleu fixe. Et derrière moi, l'autre montagne élève aussi ses escaliers de pierres et

d'oliviers, friches dépouillées où l'œil cherche en vain la parure de jadis : les mûriers.

Donc, c'est là! Cette maison cachée dans un repli de la terre abrita Pasteur. L'inscription le rappelle, gravée sur du marbre et inaugurée en 1923. Et s'il en était besoin, une autre, plus modeste, mais plus touchante peut-être, également de marbre blanc et posée par les soins de l'actuel propriétaire, porte ces simples mots : villa Pasteur.

Dans les ramures qui baignent le toit d'un jour verdâtre, fissuré de taches de soleil, les rossignols chantent; on est au printemps. Pasteur dut entendre ainsi chanter les arbres quand il revint en 1866 après la mort de Cécile.

Mais on m'attend. Voici l'allée ombreuse qui mène, de la route, à la grille d'entrée. Je sonne, et après avoir monté quelques marches de pierre — car tout est différences de niveau sur ce sol en pente — je me trouve dans la grande cour intérieure, où m'accueillent les maîtres de céans, M. et Mme Georges Teissonnière.

Cette cour est plantée de tilleuls et de platanes; elle précède un jardin dont j'aperçois au loin les pelouses, et qui longe le flanc du mont. On m'explique quelques modifications apportées à la physionomie des lieux, depuis qu'en 1888 le domaine est entré dans la famille Teissonnière : ici une terrasse, là un mur... Après quoi, je suis dans l'ambiance même de l'époque. Cette petite source à la rocaille moussue, qui alimente la demeure en eau pure, ces deux corps de logis, ont vu Pasteur. A droite, le bâtiment qui lui était réservé, et à gauche, en équerre, celui qu'occupait M. Magnan, une vaste annexe qui forme orangerie et serres.

Tout a grand air, avec ces portes-fenêtres accédant de plain-pied sur la cour. Me Crozade, notaire à Alais, pour qui cette résidence fut construite en 1832, aimait le confort.

— Je vais, me dit M. Teissonnière, vous montrer le grenier où Pasteur éleva ses Vers à soie.

C'est dans le bâtiment-annexe. Au rez-de-chaussée,

quelques pièces à usage d'habitation furent très probablement celles où logèrent M. Magnan, sa fille et son serviteur. Nous gravissons un escalier, et sous les combles, nous arrivons dans une salle occupée en son milieu par une charpente de solides madriers, à plusieurs étages. Sur ces étages, des *canisses* ou claies de roseaux fendus.

Mon hôte s'arrête.

— Voilà la magnanerie de Pasteur; tout est resté intact, dans l'état où il l'a laissé... Regardez, contre les murs, les ouvertures de ventilation qu'il fit percer. Elles communiquent avec l'étage inférieur, et aboutissent sur le toit.

— L'aération, dis-je, était une mesure préconisée depuis longtemps pour la bonne hygiène des Vers, mais savez-vous ce qui confirma Pasteur dans cette voie? Une expérience en quelque sorte involontaire pratiquée par sa fillette Marie-Louise, celle qui devait devenir Mme René Vallery-Radot (3). En 1869, à 11 ans, elle s'amusa à élever dans la cheminée de la salle à manger, oui, dans le foyer même, quelques graines de Ver à soie qui donnèrent un résultat remarquable. Pasteur en attribua le mérite à l'appel d'air produit par la cheminée.

Quelques instants plus tard, nous étions dans cette salle à manger, celle du pavillon où résida Pasteur. C'est une belle construction éclairée de nombreuses fenêtres, qui regardent, sur les quatre points cardinaux, la cour, la route, la montagne. Mais le rez-de-chaussée composant l'appartement de Pasteur donne uniquement sur la cour. Ici l'on était loin du bruit, dans le silence et l'isolement propices au travail.

Il y a, se succédant, la salle à manger, le salon, la chambre à coucher. Et voici, dans la première de ces pièces, la large cheminée habillée de marbre gris, toujours la même, où la fillette du savant fit son petit élevage.

(3) Mère du professeur Pasteur Vallery-Radot, membre de l'Académie de Médecine, que je tiens à remercier ici des précisions qu'il a bien voulu me fournir pour ce travail.

Cet air que nous respirions, *lui* l'a respiré, voici plus d'un demi-siècle. Ce parquet que je foule, ces murs que je touche, ce placard de la chambre, dont je tourne la clef, ils ont joué leur rôle, mesquin mais réel, dans *son* existence; ces vitres, *il* a songé devant elles, les jours de pluie; cette cour, *il* y a fait les cent pas, obsédé par la pensée des magnaniers ruinés et des pauvres « fileuses » qu'il fallait tirer de misère; cette vasque où s'égoutte la montagne, *il* en a écouté le petit bruit; cette brise qui descend des hauteurs, *il* l'a entendue soupirer dans les pins.

Et le laboratoire? Ce laboratoire qu'on avait improvisé dans l'orangerie? Une photo prise à l'époque y représente Duclaux assis devant son microscope. Sur la table, une bonbonne munie d'un siphon de caoutchouc s'écoule dans une terrine placée à terre. Ce dispositif remplaçait l'eau courante, alors absente, pour le lavage des lames de verre. Derrière Duclaux, des tablettes chargées de flacons, de boîtes, d'objets divers. A sa droite et en avant, une fenêtre. Sur le sol, dans les coins, des plantes grasses et des géraniums.

Une seule des salles de l'orangerie répond à ce tableau. Ces salles ne s'éclairent que par de hautes portes-fenêtres, sauf celle qui fait l'angle du bâtiment, vers le jardin. Une vraie fenêtre, aujourd'hui masquée par la végétation grimpante, y domine le ruisseau de Saint-Jean du Pin et aspire toute la lumière du Mont-Sauvage, debout en face; il ne fait aucun doute que le laboratoire était là.

Voici encore, dans la partie sablée qui touche au jardin, l'endroit où, le dimanche, les hôtes de Pont-Gisquet jouaient aux boules, y compris Pasteur, qui prenait la chose très au sérieux, et n'appréciait que modérément les « blagues » de ses compagnons plus jeunes ou moins réfléchis.

Ma visite s'achève. Je vais repartir, rentrer dans la vanité des hommes. Mais je stationne encore sur la route, pour me pénétrer mieux de l'âpre décor qui m'en-

vironne : les montagnes aux *faïsses* étagées, aux bouquets d'oliviers pâles, aux pierres rousses; et à mes pieds le ruisseau de Chaudebois qui coule en faisant son *cascagnou* sur les cailloux; et le pont Gisquet, sautant le ravin de son arche unique, un peu ruinée. Une petite construction rosâtre est venue se planter sur la berge, à l'un de ses bouts. M. Teissonnière n'a pu empêcher, paraît-il, cet irrespectueux anachronisme. Et devant cette verrue, ma songerie allait à ceux qui, non par inadvertance, comme c'est ici le cas, mais très délibérément et après réflexion, nient la valeur des choses dites « inanimées », pour conserver les grandes mémoires.

L'œuvre élaborée par le cerveau d'un homme, d'une femme, suffit, disent-ils, à les immortaliser. Point n'est besoin de musées, de bric-à-brac documentaire, de lieux de pèlerinages (4).

Sans doute l'œuvre spirituel occupe la première place, mais il n'est pas tout. J'aime savoir *pourquoi* et *comment* il fut conçu et réalisé, et il n'y a que le milieu temporel qui puisse à cet égard me renseigner. J'aime savoir comment l'auteur, qui ne fut, sur le plan terrestre, qu'un simple homme, une simple femme, a réagi aux influences extérieures; c'est de ces réactions qu'est née cette concentration, cette distillation, cette sublimation du *moi* qui nous a valu son œuvre. La machine à penser a eu pour moteur les conditions physiques de vie où s'est débattu ce corps, en proie aux difficultés, aux tristesses, aux joies, aux espoirs, aux ambitions, aux déceptions, aux petitesses de tous ses pareils. Et il n'y a que ce qu'on pourrait appeler « les nids à poussière de la gloire » qui puissent nous confier les secrets de ce travail préparatoire, d'où l'esprit, d'un coup d'aile, s'évade enfin pour planer.

C'est ce souci qui m'a conduit à la villa Pasteur comme

(4) La question s'est posée au mois de mai 1938 à une séance de l'Académie de Médecine à propos de la maison de Cuvier, au Jardin des Plantes. M. Laignel-Lavastine ayant plaidé « pour », M. Louis Lapicque ayant plaidé « contre », le classement de cette vénérable demeure fut refusé.

à la maison Combaluzier; c'est lui qui m'a fait, dans Alès, m'inquiéter de ce qu'étaient devenus les humbles auxiliaires du savant; car les livres nous parlent bien de ses collaborateurs directs, mais non des autres, des magnanières, des « fileuses » qu'il engagea pour des besognes plus modestes.

Et ce fut ainsi que, grâce à M. Jalaguier, président de la Société Scientifique et Littéraire d'Alès, j'eus une entrevue avec le fils d'une de ces « fileuses ».

Je rencontrai M. Cabanel chez M. Jalaguier, qui est docteur en pharmacie et exerce son art dans la rue Saint-Vincent. M. Cabanel me dit :

— Ma mère, Emilie Gascuel, plus tard femme Cabanel, morte il y a quelques années, a travaillé aux élevages de M. Pasteur. Avec elle travaillaient aussi Philomène Gisquet, et Marie Viala, qui devint Mme Sabatier. Ce fut elle, Marie Viala, qui amena un jour au Pont-Gisquet son petit frère. Il était alors élève à l'école des Frères, et M. Pasteur remarqua sa gentillesse, son sérieux, son goût pour l'étude. Il demanda qu'on lui permît de l'emmener à Paris et de le faire instruire. Ce petit bonhomme est devenu Eugène Viala, un des aides les plus utiles de M. Pasteur dans tous ses travaux de laboratoire. Vous en avez peut-être entendu parler. C'est lui qui a préparé pendant des années le vaccin antirabique à l'Institut Pasteur.

Souvenirs... Jeunesse disparue qui survit dans les mémoires et les cœurs... Histoire en miettes qui se conserve par tradition orale, et qui est tout aussi émouvante, tout aussi capivante que l'autre, celle dont le nom s'écrit avec un H majuscule. C'est d'elle que se construit peu à peu le support matériel du génie, comme s'élève brin à brin la fourmilière. Elle monte, faite de milliers et de milliers d'efforts dont chacun semble imperceptible; mais au-dessus d'elle monte en même temps l'esprit qui la construisit et l'ordonna, son âme de fourmilière, cette âme qui totalise cette poussière de gestes en une force immatérielle, et, pareille au génie humain, transforme la

mesquine médiocrité des jours en quelque chose de durable et de grand (5).

MARCEL ROLAND.

(5) Sources bibliographiques Adrien Jeanjean, maire de Saint-Hippolyte : *Rapport au Comice agricole de l'arrondissement du Vigan sur l'éducation des vers à soie* (1865) ; L. Pasteur : *Etude sur les maladies des vers à soie* (1870) ; *Discours pour l'inauguration de la statue de J.-B. Dumas à Alès* (1889) ; E. Duclaux : *Pasteur, histoire d'un esprit* (1896) ; D. Gernez : *Discours pour l'inauguration de la statue de Pasteur à Alès* (1896) ; R. Vallery-Radot : *Pasteur, histoire d'un savant par un ignorant* (1900) ; X. : *Compte rendu du congrès des fileuses en soie de la région d'Alès* (1908) ; *Livre d'Or de la Commémoration nationale du centenaire de la naissance de Pasteur, célébré en* 1923 (1928) ; Dr Adrien Loir : *A l'ombre de Pasteur* (1938).

LA LÉGENDE DE GUY DE MAUPASSANT

—

All the world's a stage,
And all the men and women merely players...

Chacun de nous, sur la scène du monde, porte le masque, beau ou laid, qu'il s'est choisi; et chacun, dans le drame de la vie, de l'enfance à la vieillesse, joue successivement tous les rôles, mais s'efforce pourtant de laisser l'image définitive d'un instant préféré. Ce n'est pas toujours hypocrisie. Ce n'est pas le désir de feindre qui fixe le déguisement, mais plutôt serait-ce l'effet d'une espèce de pudeur : elle nous fait craindre de paraître en état de nudité morale avant l'heure de la mort; elle nous fait espérer que la mort même ne saura point ôter tout entières les apparences dont nous nous sommes vêtus. Ainsi, obscurs ou célèbres, les hommes travaillent à créer leur légende. Pour ceux que leurs œuvres destinent à survivre, ils cherchent, consciemment ou non, que ces ouvrages qu'ils souhaitent durables ne portent pas témoignage contre leurs auteurs au tribunal de la postérité. La grande affaire pour tous est de demeurer tel qu'on a voulu paraître. Le destin, parfois, collabore avec l'artiste et l'aide dans un lent travail soumis à d'incessantes retouches. D'autres fois, le sort s'acharne à tout effacer, et il arrive qu'au patient mensonge, laborieusement construit, une autre erreur brutale et péremptoire se substitue à l'heure de la mort.

Le destin de Maupassant fut tragique. Sa fin fut lamentable. Il n'y a point d'écrivain dont la légende se

soit formée plus étrangement. Mais il n'est responsable que pour une bien faible part des erreurs accumulées autour de sa biographie. Certes, lui comme tant d'autres a caché ses traits sous un masque. Il l'a choisi selon la mode du temps où il vécut. On y respirait encore, mêlés aux odeurs fortes du naturalisme, des relents attardés du romantisme byronien : Bel-Ami est un petit-neveu dégénéré de ce Don Juan qui sut avoir « plusieurs amis dont chacun avait plusieurs femmes, et qui, également bien vu des maris et des dames », sut aussi des uns et des autres tirer plaisir et profit (1). Forfanterie ou dandysme, ou les deux ensemble, il est arrivé qu'un jour, en manière de jeu, l'auteur s'amusa de signer pour une amie la dédicace de son roman du nom même de son héros. Le masque est quelquefois comme la tunique de Nessus : dès qu'on l'a mis, rien ne le peut arracher. On a, et tout au rebours de ce que l'observation prudente eût fait déduire, établi des relations imaginaires entre les faits, les actes, les paroles de Maupassant, homme privé, et le comportement de ses personnages. De certains goûts baroques, dont on ne sait s'ils venaient du souci d'étonner ou s'ils étaient naturels chez Maupassant, de certains propos qui, eux, n'étaient sûrement que galéjades normandes bien plus énormes que les provençales, on a tiré des conséquences extrêmes et donné pour vérités ce qui n'était que médisances ou calomnies. On ne s'est point satisfait de lier si bien l'homme à son œuvre, l'écrivain à ses personnages ou à ses inventions plaisantes, on a recherché dans les livres et les dires — écrits ou verbaux — la trace de la maladie. On a vu systématiquement de la folie où il n'y en a point, et on a donné pour le produit de la démence le travail le plus équilibré et le plus sagement construit qu'artiste ait jamais accompli; on a cherché jusque dans sa fécondité — prodigieuse comme celle de Balzac, mais point davantage morbide, — une preuve de cette misère physique dont on voulait accabler sa personne morale.

Expliquer l'homme par l'œuvre est un des propos du

(1) *Don Juan*, ch. XII, LVII.

critique, et aussi l'œuvre par l'homme. Mais il y faut une circonspection constante et tout exempte de parti-pris. L'omission d'un document peut être tout aussi funeste que son interprétation abusive. C'est pourquoi, en pareille affaire, on n'a jamais trop de lumière et on ne réunit jamais trop de documents. Le tout est de les mettre à leur place, de les interpréter équitablement, sans fausser la perspective qui grossit certains et rapetisse les autres.

§

Le véritable Maupassant, il est fort difficile de le connaître, mais ce n'est pas impossible. Faut-il, pour cela, solliciter d'abord les témoignages des contemporains? Certes; mais on y trouve, comme à l'ordinaire et plus même qu'il n'est ordinaire, la trace de l'envie, de la médisance gratuite, ces mensonges qui sont d'autant plus pernicieux qu'ils ne font que déformer la vérité sans être invention pure. Ici les choses se compliquent encore parce que Maupassant lui-même, par gageure, par forfanterie, par goût de la mystification, n'a laissé à personne le soin de le noircir : opérant lui-même, il y a réussi mieux que nul autre n'aurait pu faire.

On vient de publier maints documents qui portent la lumière où régnait l'obscurité. Ces documents sont de deux sortes : les uns sont des chroniques, des articles, des fragments, des préfaces qui demeuraient ensevelis dans les collections de journaux et de revues auxquels Maupassant collabora, ou bien — comme la préface à *Fille de Fille* — en tête de volumes oubliés. Et puis il y a la *Correspondance* qu'on n'avait pas encore réunie. C'est un document d'importance extrême. On y suit assez bien la biographie littéraire de l'écrivain. On y suit admirablement le développement de son effort créateur. On y voit aussi grandir cette amitié magnifique qui l'unit à Flaubert, et que la mort du maître ne fit pas mourir. On y voit s'épanouir la camaraderie fraternelle avec Pinchon, avec Hennique, avec quelques autres compagnons des premières armes. On y voit s'obscurcir d'au-

tres lumières, d'abord aveuglantes. Et puis, lentement, sournoisement, la maladie rôde, guette, renouvelle ses attaques sur un organisme affaibli par le travail, épuisé par les plaisirs où l'homme a cherché l'oubli de ses maux, en même temps que l'écrivain demandait aux voyages, au dépaysement, parfois même à l'éther dans les crises intolérables, un soulagement. Mais on y trouve autre chose — et c'est là le drame le plus douloureux : ce Maupassant qu'on nous disait aussi peu « sentimental » qu'il est possible, tout enfoncé dans la matière, tout occupé de joies physiques grossières, ce garçon qu'on eût qualifié de lourdaud s'il n'y avait eu dans ses écrits malgré tout, bien des preuves de finesse, le voici qui se révèle de-ci de-là tout différent de cette image, tout au rebours de sa légende. Nous savions certes bien qu'il avait écrit ces mots : « Mes yeux disent à mon cœur : Cache-toi, vieux, tu es grotesque! » Il a si bien caché le sien sous l'attirail trompeur du libertin qu'on l'a cru mort dès l'enfance. Mais non : voici quelques lettres où les pulsations de ce cœur, tout rempli de tendresse refoulée, scandent le rythme des phrases, — des pauvres phrases désespérées d'un homme qui, sous sa vulnérable cuirasse d'indifférence feinte, reste un écorché vif.

§

Le drame offre toutes les complications, toutes les péripéties de la tragédie antique : les Erinnyes poursuivent le romancier, s'acharnent; elles lui ont fait un funeste don, la clairvoyance. Il a été dès l'enfance témoin de scènes lamentables qui ont dessillé ses yeux naïfs et les ont repus des spectacles les plus douloureux pour un fils. Il sait son hérédité « chargée », — comme disent les médecins. Plus tard, il verra son frère descendre le chemin ténébreux qui conduit à la folie. Pour épargner aux siens les risques d'un dangereux voisinage, il lui faudra conduire ce frère à l'asile de Bron; et longtemps, et jusqu'à l'instant où sa raison vacillera à son tour, il entendra le cri déchirant que poussa l'aban-

donné quand, reprenant conscience au moment de l'adieu, il comprit qu'il entrait vivant au tombeau...

On a cru voir les prodromes de la paralysie générale dans la hantise, dans l'obsession que Maupassant eut de la folie. Comment eût-il échappé à ces craintes et à ces pressentiments, après les épreuves subies, après les malheurs familiaux dont il avait été témoin? Aux antécédents héréditaires s'ajoutait le lourd fardeau des antécédents personnels. L'histoire pathologique de Maupassant est lamentable. Et sa vie s'est passée à tenter d'échapper à l'étreinte du mal, soit en s'efforçant d'oublier dans le travail la fatalité d'une échéance de date incertaine, de forme inconnue, mais redoutable de toutes manières, soit, au contraire, en recherchant le moyen le plus sûr d'une évasion cependant impossible. Qu'elles sont navrantes ces lettres d'un condamné!... Certes, nous sommes tous destinés à souffrir et à mourir. Certes, nous savons tous que nul d'entre nous n'éludera les misères de la condition humaine. Mais nous espérons; mais nous croyons qu'un minimum de souffrances précédera l'instant fatal. Mais nous jouissons de la santé comme d'une chose naturelle, et qui nous serait due. Nous ne nous sentons menacés que rarement et de façon passagère. Lui, depuis longtemps, il a compris. Il s'est révolté. Il a bien vite senti l'inutilité de la révolte, et cependant il n'a pas pu se plier à la résignation. Il n'est pas chrétien. Il n'a le secours d'aucune croyance, d'aucun espoir. Il ne verra jamais luire dans ses ténèbres ce que son ami Huysmans apercevra dans les siennes : les « consolants fanaux » qui guideront le malheureux vers le port mystique. Un jour, quand la plume tombera de ses mains sur la page inachevée, — une page de *l'Angelus* où s'exhale une des plaintes les plus déchirantes qui se soient échappées d'une poitrine humaine, — il appellera la mort. Quelques lettres datées du Chalet de l'Isère demandent une aide impossible. Elles sont pareilles au cri du naufragé qui hurle dans la tempête, et qui sait bien que nulle oreille ne peut l'entendre, que nulle voix fraternelle ne répondra, que nul secours ne peut venir.

La main, vacillante comme la raison qui la guide, tracera ces mots qu'on ne peut lire sans être bouleversé : « Je suis absolument perdu. Je suis même à l'agonie... Ma tête bat la campagne. Adieu, ami! Vous ne me reverrez pas... » Mais cette tête qui « bat la campagne » retrouve un instant de lucidité. Elle commande à la main de saisir un rasoir. Il est difficile de faire violence à la Mort : elle choisit son heure et ne se laisse point presser. Elle attendra. Elle imposera ses cruelles volontés. Comme son frère, Maupassant entrera vivant dans la tombe. Le corps survivra dix-huit mois à la mort de l'esprit. Tout ce qu'il avait redouté, tout ce qu'il avait voulu fuir, et par tous les moyens, par le suicide même, il l'aura fallu subir.

§

Si les lettres de Maupassant n'avaient eu d'autre intérêt que de nous permettre de suivre les péripéties du drame pathologique, c'eût été beaucoup déjà, mais elles valent pour d'autres raisons.

On n'en avait jusqu'alors publié que de courts extraits, arbitrairement disposés, choisis selon les besoins d'une argumentation parfois tendancieuse. S'il faut se résoudre, en de telles matières, à ne posséder jamais *tout* ce que l'on voudrait avoir, du moins est-il permis d'affirmer qu'après avoir réuni *l'essentiel*, après avoir complété une correspondance de manière à ne laisser jamais entre deux lettres un très long intervalle, et puis encore après s'être assuré que, par la diversité des destinataires s'établit un contrôle des faits assez rigoureux pour que soient percées les petites ou les grosses erreurs échappées — volontairement ou non — à l'épistolier, on approche la vérité de manière certaine.

Or la lecture de cette correspondance, telle qu'on la possède maintenant, met en évidence des faits indiscutables, authentiques, qui étaient d'ailleurs connus ou tout au moins soupçonnés, mais dont cette correspondance apporte les preuves irréfutables. De ces faits, cependant, on avait presque toujours tiré d'absurdes

conclusions, et ces conclusions ont servi de fondement à la légende de Maupassant.

§

C'est que de petits foyers dispersés n'éclairent pas comme un faisceau de lumière.

Voyons d'abord les faits. Nous verrons ensuite les conclusions fausses qu'on en a tirées, les causes de ces erreurs et enfin quelle est la vérité.

Les faits : Maupassant grandit à l'ombre de Flaubert. Sa mère, Laure Le Poittevin, est l'amie d'enfance du romancier de Croisset. Elle est la sœur d'Alfred Le Poittevin, mort prématurément, mais qui dans sa courte existence a exercé sur l'auteur de *La Tentation de saint Antoine* une influence profonde, décisive. Alfred Le Poittevin épousa une demoiselle Maupassant; Laure Le Poittevin épousa dans le même temps Gustave de Maupassant et cette double alliance unit les deux familles amies des Flaubert. Il y a donc toutes sortes de raisons pour que Gustave Flaubert regarde le jeune fils de son amie d'enfance comme son propre fils. Il n'y en a cependant aucune pour que Guy ait été, comme on l'a dit, — et ici commence la légende — le fils adultérin de Flaubert. Il y a même des raisons péremptoires de voir en cette allégation un mensonge, et c'est le voyage de Flaubert en Orient qui les fournit.

Gustave Flaubert reporte sur le neveu l'affection qu'il eut pour l'oncle. Le jeune homme a grandi près de sa mère et il a été élevé dans l'admiration de l'illustre écrivain. Il n'imagine point qu'il y ait au monde rien de supérieur aux joies que peut donner la littérature; mais l'exemple même de Flaubert, mais ses conversations, mais la discipline rigoureuse à laquelle on plie le débutant, le convainquent vite que ces joies-là sont réservées à ceux qui les méritent par de longs efforts patients. Il accepte d'attendre. Il croit être poète, et Louis Bouilhet, comme Flaubert, l'encourage. Il compose en effet, en vers de prosateur, des poèmes qui sont des nouvelles versifiées bien plutôt que de la poésie; exercice qui assouplit le

style évidemment, mais qui vaut cependant à l'auteur du *Mur* d'être poursuivi par le parquet d'Etampes pour outrage à la morale, et qui lui rapporte de surcroît quelque considération dans le monde des lettres. Mais ses débuts véritables, c'est en 1880, dans le recueil des *Soirées de Médan* qu'il les fait avec *Boule de Suif,* et c'est d'emblée un succès éclatant : un grand conteur, un parfait *novelliere* français est né, qui, du premier coup, s'impose à l'admiration de ses pairs. Sans hâte, — il a trente ans — il a patiemment forgé son outil sous la direction de Flaubert. Mais le maître semblait attendre l'éclat de ce début pour mourir. Il est frappé soudainement et quand le dernier adieu est dit au bord de la tombe, Maupassant se trouve seul. Ni Zola, qui l'accueille avec amitié, ni le vieux Goncourt, ni Daudet, ni ses camarades de lettres, ni personne au monde, ne remplaceront jamais l'unique grand ami perdu, auquel il pensera toujours avec reconnaissance parce qu'il sait bien qu'il lui doit tout...

Les lettres à Flaubert nous révèlent l'étendue et la profondeur de cette affection. On voit comme elle fut agissante. Flaubert s'emploie et s'entremet. Le « disciple » a besoin de conseils, non seulement littéraires, mais d'ordre pratique. La fortune ne lui sourit pas tout d'abord : surnuméraire, puis commis au Ministère de la Marine, il souhaite s'affranchir des sujétions bureaucratiques qui pèsent lourdement à ses épaules vigoureuses de canotier, amateur de beaux paysages fluviaux et de jolies filles à la vertu accommodante. Et c'est le bon Flaubert qui le fait passer au cabinet de Bardoux, ministre de l'Instruction Publique. Il voudrait s'assurer d'un journal accueillant à sa prose, et c'est Flaubert qui le fait entrer à *La Nation,* de Raoul Duval. Il a besoin d'un sérieux appui quand les menaces du Parquet rendent sa situation de fonctionnaire assez chancelante; et Flaubert envoie au *Gaulois* cette lettre magnifique qui sauvera l'« inculpé » et, du même coup, sera pour l'écrivain débutant une merveilleuse « publicité ».

Ces faits, la correspondance aujourd'hui connue en

donne l'exacte progression. Elle montre de quelle tendresse filiale Maupassant récompense Flaubert. Il invente pour son cher vieux maître, accablé par les soucis, des distractions étrangement efficaces. Il a le don du comique aristophanesque et il a pour collaborateur en ce genre de farces son ami Robert Pinchon, rencontré sur les bancs du Lycée de Rouen, et qui jusqu'à la mort sera pareillement dévoué, pareillement chéri. Avec quelques amis, Maupassant et Pinchon montent pour le grand « rafraîchissement » de Flaubert et de Tourguenieff *A la Feuille de Rose, Maison Turque,* une farce gigantesque, débridée, d'une audace qui atteint l'innocence, car elle dépasse — comme les poisons employés à trop forte dose — le degré malfaisant.

Le premier recueil du jeune conteur paraît un an après la mort de Flaubert : le succès de *La Maison Tellier* confirme celui de *Boule de Suif. Mademoiselle Fifi, Les Contes de la Bécasse, Une Vie,* — quatre volumes en deux ans — une collaboration régulière au *Gil Blas* et au *Gaulois* (où ont été publiés *Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris,* un cinquième volume, mais qui ne paraîtra en librairie qu'après la mort de son auteur) attestent la prodigieuse fécondité de Maupassant. Plus tard, il pourra dire qu'il traversa le ciel littéraire comme un météore. Il en eut l'éclat. Mais, comme s'il avait pressenti qu'il en allait avoir la brièveté, il fit en moins de dix ans une œuvre qui par sa solidité, par l'ampleur de ses proportions, semble avoir exigé toute une longue existence. En fait, il lui donna, en un court espace, tout ce qu'il avait de force créatrice et de vie.

§

Une carrière si rapide, si brillante, porte naturellement ombrage. Le succès crée les jaloux aussi vite que les admirateurs.

Et c'est la première raison qui, du vivant même de Maupassant, le fit entrer dans la légende.

On a toujours tendance à penser que l'auteur reflète son propre caractère dans ses personnages. On chercha

Maupassant dans ses héros : ses farces bruyantes de la Grenouillère, ses moments d'exubérante gaieté, ses gros éclats de rire, la gauloiserie de certaines lettres intimes facilement tirées des portefeuilles où elles auraient dû rester, des vers très libres donnés à des amis, toutes sortes de traits qui faisaient évidemment contraste avec la particule et avec un certain souci d'élégance point exempte pourtant de gaucherie provinciale, composèrent l'image d'un Maupassant conventionnel. Et comme il allait droit son chemin sans trop songer aux précautions qu'impose la stratégie littéraire, comme il froissa quelques rivaux et, maladroitement (il en faut convenir), blessa Goncourt dans sa préface de *Pierre et Jean,* il eut bien vite de redoutables ennemis. Il suffit de lire les pages du *Journal* pour se persuader de la solidité des rancunes littéraires...

Ajoutez que le succès, non plus que les brillantes relations mondaines, ne lui avaient pas ôté le goût des farces et qu'il n'était pas devenu très difficile sur la nature de ses plaisanteries, du moment qu'il y trouvait de quoi rire et faire rire; que le désir de mystifier autrui peut conduire le mystificateur plus loin qu'il ne souhaite aller... Mais il est certain qu'on a bien étrangement interprété l'aventure épistolaire Marie Bashkirtseff-Guy de Maupassant et que la vérité apparaît, toute simple, à la lecture des lettres.

Il en va de même pour bien d'autres légendes : il suffit de lire et l'on comprend. Mais jusqu'aujourd'hui, précisément, on ne pouvait pas se reporter aux textes. Les rodomontades : — « J'écris des lignes que je vends le plus cher possible, en me désolant de faire ce métier abominable », — sont vite corrigées par des confidences d'un tout autre ton :

Si jamais je pouvais parler, je laisserais sortir tout ce que je sens au fond de moi de pensées inexplorées, refoulées, désolées. Je les sens qui me gonflent et m'empoisonnent comme la bile chez les bilieux. Mais si je pouvais un jour les expectorer, alors, elles s'évaporeraient peut-être et je ne trouverais plus en moi qu'un cœur léger, joyeux, qui sait? Penser devient un

tourment abominable quand la cervelle n'est qu'une plaie. J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes idées ne peuvent remuer sans me donner envie de crier. Pourquoi? Pourquoi? Dumas dirait que j'ai un mauvais estomac. Je crois plutôt que j'ai un pauvre cœur orgueilleux et honteux, un cœur humain, ce vieux cœur humain dont on rit, mais qui s'émeut et fait mal. Et dans la tête aussi, j'ai l'âme des Latins qui est très usée. Et puis il y a des jours où je ne pense pas comme ça, mais où je souffre tout de même, car je suis de la famille des écorchés. Mais cela je ne le dis pas, je ne le montre pas, je le dissimule même très bien, je crois...

§

Est-ce en vérité parce qu'il a trop bien *dissimulé* sa vraie nature pour dissimuler sa souffrance que, sa souffrance étant soudain révélée et comme jetée en pâture à l'indiscrète curiosité des badauds, on a tout aussitôt voulu expliquer Maupassant et son œuvre par la folie qui l'emporta?

L'histoire du *Horla* est le meilleur exemple de ces méprises, grâce auxquelles s'est formée la légende, grâce auxquelles on a voulu démontrer que Maupassant avait écrit ses ouvrages dans un « état second », dans une sorte d'inconscience; d'ailleurs, ajoutait-on, la folie se reflète en maintes pages qui passent précisément pour les plus originales, pour les meilleures, et l'on trouve dès le début, dès certains contes comme *La Main d'écorché,* les marques de cette folie dont les progrès, un certain jour, ont mené l'auteur au cabanon.

Ainsi les révélations incomplètes, les publications trop fragmentaires de la Correspondance, ont fourni à la légende quelques-uns de ses traits les plus souvent reproduits.

Or, revenons au *Horla.* Je tiens le récit que je vais rapporter de deux intimes de Maupassant eux-mêmes, et qui ne s'étaient point vus depuis de longues années lorsqu'ils me dirent ces choses : Hennique et Pinchon. Hennique me dit que c'était lui qui avait, un beau jour, donné à son ami le sujet du *Horla.* Hennique s'occupait

depuis longtemps, par curiosité d'esprit, du surnaturel. On le retrouve pour une part, au début de *Là-Bas,* dans le des Hermies de Huysmans. Il s'était demandé si une invasion d'êtres immatériels, ou du moins invisibles à nos yeux, n'était point possible, à supposer qu'il existât de tels êtres quelque part sur le globe. Il avait imaginé l'histoire du *Horla,* mais sans en tirer les développements que Maupassant inventa tout en conversant avec son camarade. Remarquons qu'il n'y a rien là qui puisse surprendre : nous sommes alors, en 1886, au moment de la grande vogue des théories de Charcot. Tout Paris, toute la France et le monde entier s'occupent de ce qui se passe à la Salpêtrière. Il n'est question dans la grande presse que de l'hystérie et des maladies de la personnalité. C'est une mode, et on en trouverait le reflet dans plus d'un roman (Jules Claretie a traité un sujet un peu différent, mais de même ordre, dans *L'Accusateur,* si j'ai mémoire). Comment un conteur-né comme Maupassant eût-il dédaigné pareille aubaine? Le sujet, au surplus, était bien pour le séduire, car c'est un fait que lui aussi s'était complaisamment penché sur les problèmes de l'inconscient et de la folie et les avait traités plus d'une fois déjà. Mais si tous ceux qui s'occupent de ces choses en devaient périr, les aliénistes seraient les premiers clients des asiles. *Le Horla* eut un énorme succès. Et comme l'année d'avant, en lisant *Bel-Ami,* on s'était charitablement écrié : « C'est lui! », on dit de même en lisant *Le Horla.* Pendant ce temps, — Pinchon me l'a rapporté — Maupassant riait bien fort en compagnie de son vieux « La Tôque ». On le disait fou! Et il avait en chantier vingt nouvelles, un grand roman. Et Taine lui écrivait son admiration, reconnaissait en Maupassant « un don qui manque généralement aux analystes », et qui est « la plénitude naturelle de la conception, la faculté de voir par masses et ensembles, l'abondance et la richesse extrêmes d'impressions, souvenirs, idées psychologiques, soutiens et points d'appui sous chaque phrase et chaque mot... »

Pareil clinicien de l'esprit en défaut? Non certes. En

1886, on n'avait pas encore inventé cette légende de la folie créatrice d'ouvrages sensés, d'ouvrages de parfait équilibre. Ce fut en 1892, après que l'internement eut rendu publique la maladie de Maupassant que la légende s'empara de ce nouveau trait. Et passionnément on s'occupa de découvrir dans son œuvre des traces de folie. On en trouva. On trouve toujours, en tous lieux du monde, ce que l'on apporte avec soi. La phrase de Raspail sur l'arsenic est vraie en toutes circonstances.

§

De vérités de détail mal jointes, assemblées sans logique, on construit une grosse erreur. Cela s'appelle un sophisme, et c'est la légende, le « cas » Maupassant.

Vérités : la maladie, ou plutôt les maladies, et la mort de Maupassant. Vérités, son goût pour le surnaturel, pour les histoires étranges, les rêveries hallucinantes, les viols et les perversions. Il a lu de Sade et il a retenu maintes choses de cette lecture.

Vérité encore, cette hâte de produire, cette hantise de la mort. Les confidences qu'on trouve dans *Sur l'eau,* — ce chef-d'œuvre étonnant, — qui donc douterait qu'elles soient sincères? Il aime plus que tout au monde la mer et la solitude, les longues heures de navigation silencieuse quand la brise tend les voiles de son yacht, quand la houle berce très doucement le petit navire et que l'eau glisse au long de la coque avec un bruit doux comme un murmure. Il a mesuré le néant de tous les plaisirs et de toutes les vanités. Il est le plus désespéré de tous nos écrivains, et ses livres portent témoignage de son désespoir.

Il n'a jamais craint de mourir, mais il a redouté sans cesse la déchéance, l'amoindrissement et la ruine de l'esprit précédant de loin l'anéantissement de la chair.

Est-ce une raison pour conclure qu'il commençait d'être fou quand il a écrit des pages comme *Le Horla?*

La vérité est plus tragique, hélas! Il a souffert, il a craint, et il a lutté. Mais ce n'est pas la pathologie qui nous révélera jamais le secret de son génie littéraire. Ce

n'est pas *parce qu*'il est mort fou, étant devenu paralytique général à la fin de sa vie (on ne reste pas des années atteint d'une maladie qui évolue rapidement), qu'il a écrit une œuvre abondante et de claire lucidité, mais c'est *malgré* les menaces dont il ne savait que trop la gravité qu'il a travaillé avec un acharnement d'autant plus méritoire qu'il lui coûtait plus de peine et de souffrance.

Tel est le sophisme, telle est la légende de Maupassant; on dit : *à cause* qu'il était déjà fou, Maupassant a écrit son œuvre. Il faudrait dire au contraire : *malgré* la maladie dont il redoutait qu'elle aboutît à la folie, dont il savait qu'elle pouvait le mener au cabanon, il est parvenu à écrire. On fait de ses ouvrages une conséquence, un résultat d'un état mental morbide qui n'existait pas encore, alors qu'ils sont le fruit d'une révolte, alors qu'au lieu d'être le produit inconscient d'un malade, ils sont un témoignage de volonté et d'énergie lucide, parfois une espèce d'exorcisme.

Taine, un jour, dit que certaines nouvelles (précisément écrites à la fin de la vie de Maupassant) « étaient de l'Eschyle ». La vie de Maupassant, sa lutte contre le destin qui l'accable, son œuvre arrachée à la mort lente qu'il pressent, n'est-ce point du Sophocle?

Et s'il faut, à tout prix, de l'extraordinaire pour qu'on juge digne d'admiration ou simplement d'intérêt tel « cas » littéraire, avouons qu'ici la vérité est plus extraordinaire que la légende, qu'elle mérite bien davantage notre admiration — et aussi notre sympathie.

§

Le premier ouvrage publié par Guy de Maupassant est vraisemblablement *La Main d'écorché,* qui parut dans *l'Almanach de Pont-à-Mousson,* en 1875, l'auteur étant dans sa vingt-cinquième année. Débuts tardifs, on a dit pourquoi; débuts sans éclat, et qui vont rester sans que le jeune écrivain donne, avant une autre année, la marque de son activité littéraire. Cependant il travaille, et très opiniâtrément. Il a un drame en chantier, une co-

médie, des poèmes. Et en mars 1876, il donne à *La République des Lettres,* de Mendès, un conte en vers, *Au bord de l'eau,* en même temps qu'au *Bulletin français* il envoie *En Canot,* une nouvelle en prose qui sera reprise avec le nouveau titre *Sur l'Eau* pour le recueil *La Maison Tellier.* Un autre poème, *La Dernière Escapade,* à *La République des Lettres,* une étude sur *Gustave Flaubert* à la même revue, deux contes en prose, *Le Donneur d'eau bénite* et *Coco, coco frais!* à *la Mosaïque,* une chronique littéraire à *La Nation* (*Balzac d'après ses lettres*), montrent la diversité de son activité; et il faut ajouter à ceci une très longue nouvelle de tour voltairien, *Le docteur Héraclius Gloss,* demeurée inédite jusqu'en 1921. Remarquons en passant que si l'étude sur *Flaubert,* publiée la première fois pour servir de préface aux *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand* (Charpentier, 1884) montrait un critique fort bien doué en Maupassant, on est cependant étonné de le voir traiter certains sujets, comme la poésie française du XVI[e] siècle d'après Sainte-Beuve, avec l'aisance qu'il y met. Ses études sur Zola, sur Tourguenieff, sur le roman français (Préface à *Pierre et Jean*) confirment cette impression favorable.

C'est, en réalité, avec *Boule de Suif,* sa part de collaboration au recueil collectif des *Soirées de Médan,* que Maupassant entre « comme un météore » dans la vie littéraire. Nous savons par les récits d'Henry Céard (*J.-K. Huysmans intime,* « Revue heddomadaire », 28 novembre 1908) et de Léon Hennique (préface aux *Soirées de Médan,* édition du Cinquantenaire, Fasquelle, 1930) quel accueil les camarades de Maupassant firent à *Boule de Suif* lorsqu'il leur en donna lecture. Réunis rue Clauzel, chez l'auteur, ils le saluèrent en maître.

Flaubert, comme toujours attentif et de bon conseil, avait surveillé l'éclosion du chef-d'œuvre. On a voulu — et ce trait malveillant fait partie de la légende de Maupassant — prétendre que Flaubert avait « aidé » son disciple dans la rédaction de cette nouvelle. On a fait état de quelques passages de la *Correspondance* de Flaubert pour établir cette collaboration. En réalité, la part du

maître dans l'affaire s'est bornée à quelques conseils pour les corrections sur épreuves et, quand on lit attentivement ses lettres, on voit qu'il n'a eu connaissance de la nouvelle qu'une fois la rédaction achevée. Alors, il écrit (le 1er février 1880) à sa nièce, Mme Commanville :

Boule de Suif, le conte de mon disciple, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est un *chef-d'œuvre* (c'est lui qui souligne) — je maintiens le mot, un chef-d'œuvre de composition, de comique et d'observation...

Le public ratifia le jugement de Flaubert. Désormais, sûr de ses forces, Maupassant va produire.

Rien de plus curieux que le tableau de cette production : à partir de 1880, c'est-à-dire à partir de *Boule de Suif*, il poursuit sa route avec une régularité, avec une continuité qui tiennent du prodige. Chaque mois, au moins deux nouvelles pour *Le Gaulois* et bientôt pour *Le Gil Blas;* comme une moisson qu'on engrange, cette production littéraire fournit, la récolte faite au bout de l'an, à partir de 1882, un ou deux volumes qui prennent ordinairement le titre de l'un des contes. Un roman vient s'y ajouter ou bien un livre de voyages. Et cela va sans autre interruption que le temps passé en quelque expédition lointaine, mais qui donne dès le retour (quand ce n'est pas immédiatement, par lettres) la matière de chroniques et finalement d'un livre (*Au Soleil*, en 1884, *Sur l'eau*, en 1888, *la Vie errante*, en 1890). Rien n'est perdu. Et l'écrivain trouve encore le temps de préfacer les ouvrages de ses amis, d'écrire quelque étude littéraire selon les circonstances, ou bien une pièce de théâtre (*Musotte* et *La Paix du Ménage*). Pendant onze ans, de 1880 à 1891, rien ne dérange cette régularité prodigieuse. Et cependant la santé de Maupassant subit alors bien des assauts : il a des migraines, des troubles oculaires qui, parfois pendant des semaines, rendent le travail si pénible qu'il lui faut avoir recours à l'éther pour assoupir la douleur et pouvoir écrire. Mais nous ne savons cela que par ses lettres : à consulter le tableau de sa production, nous ne nous en douterions pas le moins du monde. Il n'y a guère

que Balzac qui ait fourni un tel effort avec une telle régularité. La feuille est pareille au diagramme d'une machine bien réglée. Le nombre des pages est chaque mois semblable au nombre atteint le mois précédent. Cela fait au bout des onze ans seize volumes de contes, un volume de vers, cinq volumes de romans, trois de voyages, un de théâtre, et une dizaine de préfaces ou d'études de l'importance d'un volume. A ceci il faut ajouter tout ce qu'il ne recueillit pas lui-même et qui a donné cinq ou six volumes posthumes.

Du classement de ces ouvrages selon les sujets traités on tire aisément une double leçon. La première confirme celle que nous donnait déjà le classement chronologique, et c'est le labeur assidu, l'opiniâtreté de Maupassant qui reprend parfois le sujet d'une nouvelle, considérée comme épisode d'un roman, tout comme un peintre fait cinq ou six études pour un grand tableau. Conscience scrupuleuse de l'artiste qui ne se satisfait pas à bon compte, — bien que ce même homme se vante de n'écrire que pour gagner le plus d'argent qu'il soit possible. La seconde constatation est d'ordre psychologique : Maupassant est hanté par certains sujets et principalement par celui qui trouvera dans *Le Champ d'Oliviers* son expression définitive et parfaite : l'enfant, l'enfant ignoré de son père, l'enfant abandonné sciemment ou non, et qui a poussé comme une mauvaise graine livrée aux caprices des saisons. Sous ses formes les plus diverses, ce problème de la responsabilité morale du père revient plus de trente fois dans les quelque deux cent cinquante nouvelles que Maupassant a laissées.

La folie, les hallucinations (on sait comme on a fait état de cette prédilection de Maupassant pour en tirer d'abusives conclusions), fournissent le sujet d'une trentaine de contes ou nouvelles pareillement. Mais un classement rigoureux est ici très difficile, car il y a quantité d'autres contes dont la folie n'est point exactement le sujet, mais qui sont hallucinants, mais qui touchent plus ou moins à la pathologie mentale : crimes, perversions, érotisme, etc. Comme chez tous les conteurs, l'aventure

amoureuse a naturellement la part de choix avec une quarantaine de nouvelles, auxquelles on pourrait joindre la douzaine plus spécialement consacrée à la peinture des filles, et dont le ton varie bien entendu du vaudeville (*La Baronne, Ça ira,* etc...) à la tragédie (*Le Port*). Maupassant n'aurait pas été le grand conteur qu'il fut si la terre, la campagne, avec toute la verdeur de sa végétation et toute la rusticité de ses mœurs, n'avait trouvé la place la plus large dans son œuvre. Il a été le peintre des paysages et des scènes de genre le plus fidèle de toute notre littérature. Ses Cauchois sont vrais d'une vérité sur laquelle le temps n'a point de prise, car elle tient à la perfection psychologique autant qu'à la finesse du « rendu ». On n'oublie plus les types comme Boitelle ou Maître Hauchecorne, Théodule Sabot ou Toine. Les paysanneries et les farces ont fourni une vingtaine de contes. Enfin la guerre en a inspiré une quinzaine et les souvenirs de la vie de bureau, tant au ministère de la Marine qu'au cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, tout un volume (*Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris*) et quatre autres contes.

§

L'aménagement et la bonne administration d'un aussi vaste domaine littéraire supposent des qualités d'ordre qui sont tout à l'opposé de la folie, et qui n'ont pas fait défaut à Maupassant : en 1880, il était pauvre; on le voit hésitant à se rendre près de Flaubert qui l'invite, parce que le chemin de fer coûte trop cher et que, d'autre part, le canotage et ses suites amoureuses sont un luxe fort dispendieux quand on n'a que ses appointements de commis à deux cents francs par mois. Mais dès que le succès de *Boule de Suif* lui vaut une collaboration régulière au *Gaulois*, il va satisfaire son goût du voyage et partir pour la Corse. Bientôt il achètera un petit yacht à voiles, puis un plus grand (le *Bel-Ami*), il visitera l'Algérie, la Tunisie, les côtes italiennes et la Sicile. Mais il retardera tant qu'il sera possible sa démission de fonctionnaire, prolongeant le « congé » obtenu sans peine.

Il est prudent. Il sait jouir de ce qu'il a péniblement gagné, il dépense sans prodigalité les sommes exigées très habilement de ses éditeurs. Il se montre fort entendu pour tous ses intérêts et l'on a pu comparer cette attitude « intéressée » au souverain mépris de Flaubert pour toutes les questions matérielles. Mais — sans se faire juge d'une cause au demeurant futile — il est permis de remarquer que le spectacle de Flaubert appauvri, obligé dans ses derniers jours de travailler comme un tâcheron, n'a sans doute pas été sans effet sur l'observateur attentif que fut Maupassant. Au surplus, cette défense parfois si âpre de ses intérêts ne l'a jamais empêché de se montrer infiniment généreux. Sa mère lui avait donné le terrain où fut bâtie « la Guillette », la maison d'Etretat. Mais bien vite ce don fut compensé par les grosses sommes que le fils remit à sa mère. M. Maynial, dans son *Maupassant,* a bien montré que les besoins d'argent de l'écrivain s'expliquent moins par son train de vie personnel (le yacht, l'appartement de Paris et la garçonnière voisine, la « vie errante », etc.), que par sa générosité envers les siens et envers les camarades de lettres moins heureux que lui-même. Incapable de se contenter des cinq mille livres de revenu qu'elle possédait, Mme de Maupassant avait fortement écorné son patrimoine lorsque le succès commença de sourire au romancier. Ce fut lui qui paya le loyer de la villa occupée à Nice par sa mère; ce fut lui qui paya l'installation de son frère Hervé, lorsque celui-ci entreprit de se faire horticulteur à Antibes; puis, lorsqu'il fallut interner le malheureux Hervé, ce fut encore Guy qui paya les frais de séjour à la maison de santé de Bron; ce fut lui qui servit une pension de douze cents francs à sa nièce. Enfin, à ces libéralités régulières, s'ajoutaient perpétuellement des avances à sa mère — avances que, de part et d'autre et par un tacite accord, on oubliait (Maynial, *La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant, Mercure de France,* 1906, p. 137).

Il n'est donc pas surprenant de le voir défendre ses intérêts avec un soin qui ne se ralentit pas. Il en fait preuve dès ses débuts et montre une sûreté de jugement

assez rare chez un jeune écrivain. Charpentier l'avait accueilli. *Des Vers* parurent sous la couverture jaune de la célèbre collection, à peu près en même temps que *Boule de Suif* dans *Les Soirées de Médan*. Mais si Maupassant sut apprécier l'avantage de débuter dans une maison qu'illustraient Flaubert, Goncourt, Zola, Daudet, il n'en aperçut pas moins immédiatement le danger d'être étouffé par un tel voisinage. Rester chez Charpentier, ce n'était même pas demeurer le second à Rome, c'était risquer de se tenir dans une position subalterne auprès de ces personnages consulaires. C'est pour cette raison qu'il porta chez Victor Havard son premier recueil, *La Maison Tellier,* puis lui donna d'autres livres, tout en confiant à Kistemaeckers, de Bruxelles, *Mademoiselle Fifi*. Maupassant n'eut pas à se repentir de ces choix : M. Edouard Maynial nous apprend que douze éditions de *La Maison Tellier* s'enlevèrent en deux ans. Havard s'entendit fort bien au lancement des volumes de contes. Il sut de même assurer le succès d'*Une Vie* en 1883, et, en huit mois, il en vendit vingt-cinq mille exemplaires, bien que la librairie fût alors en pleine crise. Les ouvrages de Maupassant furent parmi ceux qui obtinrent le plus grand nombre de lecteurs au moment de leur publication. Leur succès a continué sans fléchir. D'innombrables réimpressions en ont été faites dans tous les formats et des traductions en ont été publiées dans toutes les langues.

Que Maupassant ait su tirer parti — un excellent parti, même, — de la valeur marchande de ses ouvrages, cela n'est pas douteux. Il ne fut pas le premier écrivain qui s'entendit aux affaires de librairie et qui comprit l'importance de la publicité. Mais précisément, aux « lettres d'affaires », qui ont été imprimées, on ne doit faire dire plus qu'elles ne disent.

§

Cette réussite, cette gloire, la légende s'en est naturellement emparée, et pour les opposer au pessimisme, à la désespérance de l'écrivain. On a vu dans cette contradiction un signe d'orgueil et même de vanité maladive.

Sans doute le mal physique y est-il, mais point comme d'aucuns l'ont dit.

En son vivant, et même dès sa jeunesse, Maupassant surprit tous ceux qui l'approchèrent. Il fallait le bien connaître pour apercevoir sa vraie nature, son visage réel, sous le masque rustique du canotier farceur : Tourguenieff et Lemaître furent dupes des apparences. Comme il alignait ses vers médiocres et soumettait à Flaubert ses exercices d'écolier studieux, le Russe déclara que Maupassant n'aurait « jamais aucun talent ». Il changea bientôt d'avis, fut l'ambassadeur insistant des premiers livres de son jeune ami près de Tolstoï, et l'on sait comme les lettres slaves ont accueilli le conteur français. Lemaître a fait aveu de sa méprise dans un éloge où ce repentir renforce les témoignages d'admiration.

Une des raisons qui font « mal juger » Maupassant par beaucoup de ceux qui l'approchent, c'est qu'il n'aime point parler de littérature (Lemaître le remarque), c'est même qu'il ne se fait aucune illusion vaniteuse sur la valeur sociale de l'écrivain, sur son rôle et sur l'art lui-même. Dans quelques pages qui offrent le plus vif intérêt pour le critique et que M. Pol Neveux a publiées, on trouve le fond de sa pensée sur les rapports de l'éthique et de l'esthétique :

Moi, je suis incapable d'aimer vraiment mon art. Je le juge trop, je l'analyse trop. Je sens trop combien est relative la valeur des idées, des mots et de l'intelligence... J'ai vraiment d'une façon aiguë, inguérissable, la notion de l'impuissance humaine et de l'effort qui n'aboutit qu'à de pauvres à-peu-près... Je n'ai pas un goût que je ne puisse à mon gré arracher de moi, pas un désir dont je ne me moque, pas une espérance qui ne me fasse sourire ou rire. Je me demande pourquoi je remue, pourquoi je vais ici ou là, pourquoi je me donne la peine odieuse de gagner de l'argent puisque ça ne m'amuse pas de le dépenser... Il est singulier de souffrir du vide, du néant de cette vie, étant résigné comme je le suis à ce néant. Mais voilà : je ne puis vivre sans souvenirs, et les souvenirs me grignotent. Je ne puis avoir aucune espérance, je le sais,

mais je me sens obscurément et sans cesse le mal de cette constatation et le regret de cet avortement!

Comparez cette page (qui n'était probablement pas destinée à être publiée, car elle est une confession intime) avec certaines pages de méditation écrites *Sur l'Eau,* avec certaines autres pages de *L'Angélus :* elle rendent un son de tristesse désespérée, de nihilisme radical qui étonne, car elles ont été tracées par la plume d'où ont coulé les pages de belle humeur des contes. Oui, mais Lemaître avait raison de dire : « Je ne pense pas que jamais homme ait jeté sur le monde un regard plus clairvoyant, plus tranquille et plus froid que Maupassant à vingt-cinq ans », — Lemaître qui s'était laissé prendre cependant au masque de gaieté posé sur les traits de l'écrivain.

Cette gaieté, ce fut celle de Flaubert, et ce pessimisme vient lui aussi, pour une bonne part, du maître auquel Maupassant doit tant de choses. Mais Maupassant n'a plus l'exaltation de Flaubert. Il n'a plus la foi. Il ne croit pas plus à l'art qu'à nulle autre chimère. Il attend dès ses premiers succès le surcroît de misères physiques dont il sait l'inéluctable échéance : en mars 1880, il mande à Flaubert qu'il souffre d'une paralysie de l'accommodation de l'œil droit, et qu'Abadie ne croit point le mal guérissable. Comment de si lourdes menaces n'eussent-elles pas encore assombri le pessimisme originel de Maupassant, rendu plus radical encore le nihilisme hérité littérairement de Flaubert?

Seulement, pas plus chez Maupassant que chez aucun homme, la résignation n'est d'emblée si sereine qu'elle aille sans révolte ni soubresauts. Ses révoltes et ses soubresauts n'empêchent point sa résignation. Il est profondément déterministe; il est un observateur dont les sens aigus et l'attention ne sont jamais en défaut. Il a les qualités de sa race, la patience et la volonté entêtée, l'application. Lui qui ne croit plus à rien, pas même à son art, ne cesse point de croire à la réalité du monde sensible, et, comme il a commencé de le décrire de son mieux, il

continue tant que ses forces le lui permettent. Il ne dévie pas d'une ligne, en bon Normand qu'il est.

§

Destin tragique, et sombre vérité comme ces drames antiques où l'homme accablé par la fatalité lutte cependant jusqu'à l'épuisement de ses forces contre le sort qui l'assaille. Ici le drame est plus sombre encore parce que l'homme a compris depuis longtemps qu'il n'a point à compter sur un miracle et que les Erinnyes ne le laisseront pas. Il y a telle phrase de ses lettres qu'on ne peut lire sans un frémissement pareil à celui qui secoue les spectateurs du drame. Maupassant, qui vient de visiter son frère, écrit à la comtesse Potocka :

Il m'a déchiré le cœur tellement que je n'ai jamais souffert ainsi. Quand j'ai dû partir, et quand on lui a refusé de m'accompagner à la gare, il s'est mis à gémir d'une façon si affreuse que je n'ai pu me retenir de pleurer en regardant ce condamné à mort que la Nature tue, qui ne sortira pas de cette prison, qui ne reverra pas sa mère... Il sent bien qu'il y a en lui quelque chose d'effroyable, d'irréparable, sans savoir quoi... Si mon frère meurt avant ma mère, je crois que je deviendrai fou moi-même en songeant à la souffrance de cet être! Ah! la pauvre femme, a-t-elle été écrasée, broyée et martyrisée sans répit depuis son mariage!...

La menace, l'ombre tragique s'étend sur la vie de Maupassant, se projette sur son œuvre, ombre lointaine d'abord, puis grossissant comme une nuée d'orage. Parfois, il est secoué du frisson de la peur. Alors il se libère en écrivant ces pages qui, elles aussi, nous donnent le frisson. Elles ne sont point un symptôme de démence : elles sont un témoignage de lutte, et, renouvelant des sujets vieux comme la tragédie antique, elles haussent jusqu'au symbole les humbles héros résignés où l'auteur incarne son propre désespoir.

RENÉ DUMESNIL.

POÈMES

—

SONNET

Temps fou
des cheveux acajou,
des chevelures
aux lourdeurs mûres.

Jupes courtes, jours courts, et cheveux bien plus courts;
Et déjà d'anciens jours.
Des fermetures,
et des usures.

O temps,
qui sais te dévider en de nouveaux printemps,
en nouvelles synthèses!

Oh! tant vite tu sais passer,
O temps, qu'immobile tu me parais assez,
tout à travers les syndérèses.

—

SONNET

(Sainte-Barbe-des-Champs : 1887.)

Lanterne sourde du veilleur de nuit,
ses pas feutrés dans le dortoir où passe
l'écho de mon adolescence lasse,
je vous évoque encore aux jours d'ennui.

Lanterne éclairant encor l'aujourd'hui
d'une blafarde flamme qui se casse
en fulgurations et qui se tasse
sur le fantôme des ans, qui la suit.

O Lanterne sourde d'où je vois sourdre
dans le silence comme un rais de foudre,
qui dans le passé noir se vient dissoudre.

Lanterne du veilleur aux pas si sourds,
je sens tes lueurs même sur les jours
et les nuits, vanillés par les amours.

—

DISTIQUE

Fumer, n'est-ce pas là la meilleure des trêves :
Fumer, n'est-ce pas la crémation des rêves?

—

SONNET

Pensée, à toutes voiles,
Mais surtout en tremblant,
tu vas vers les étoiles,
sous un lugubre vent!

Mais là, tout près, les voiles
du sol incandescent,
te dérobent les moelles
d'un secret, ardent, grand.

Entre ces deux mystères,
l'un aux nuances claires,
l'autre aux gouffres trop denses;

l'homme fond dans l'amour
et la nuit et le jour,
pour confondre ses transes.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

GUERRE ET CIVILISATION

—

I. — LE POUVOIR DES HOMMES ET LA FORCE DES CHOSES

L'humanité est un grand corps qui a ses démangeaisons, ses coliques et ses cauchemars, ses alternances de santé et de maladie, ses rêves et ses vomissements. Périodiquement la peur la prend aux entrailles. L'an mille devait amener la fin du monde. Les peuples du 20e siècle interrogent le ciel pour savoir si c'est aujourd'hui ou demain que le fléau de la guerre va s'abattre sur eux.

La guerre est fatale, la guerre n'est pas fatale... Les clameurs de la foule et la grandiloquence des chefs sont des signes de peur et d'ignorance. Si la guerre est fatale, à quoi servent tant de discours? Si elle peut être évitée, comment se fait-il qu'elle éclate périodiquement et qu'elle soit sur le point d'éclater une fois de plus? Ces interrogations sont comme des crêpes qui, retournées dans tous les sens, finissent par être incomestibles. Triste menu pour une civilisation orgueilleuse.

Mais qu'est-ce que la civilisation? Les uns disent que l'homme ne change pas; les autres qu'il change, que les mœurs s'adoucissent, que les inventions et le progrès libèrent l'homme. Si l'homme est toujours le même, comment expliquer qu'il soit sorti des cavernes, que des sociétés qui n'étaient pas chrétiennes le soient devenues, que d'autres cessent de l'être? Et si l'homme change, comment expliquer les retours périodiques à la sauvagerie?

Voici maintenant que dans les esprits la confusion devient inextricable. La guerre et la civilisation sont agitées ensemble dans le gobelet. Les peuples attendent la réponse d'un coup de dés. Si la guerre éclate, dit-on, c'est la fin de la civilisation. Est-ce vrai?

§

Le problème de la guerre n'est qu'un cas particulier d'un problème général. Il faut éviter de se laisser enfermer dans le cas particulier.

Quand on dit que la guerre est fatale, cela signifie qu'on croit qu'il y a des choses qui échappent au pouvoir des hommes. Que les hommes se donnent de la peine, s'évertuent, fassent ce qu'ils voudront, la guerre éclatera quand même. Au contraire, quand on dit que la guerre n'est pas fatale, qu'elle peut être évitée, cela signifie qu'on croit que le pouvoir des hommes peut arrêter, modifier le cours des événements. Ainsi posé sur le terrain mouvant des croyances, le débat est sans issue. Les uns croient une chose, les autre en croient une autre. Entre ces hommes qui croient des choses différentes, il n'y a pas d'arbitre. Chacun peut faire valoir des arguments, invoquer des cas, des exemples. Vous voyez, disent les uns. Vous oubliez que, disent les autres. C'est une logomachie dans les ténèbres.

Cependant de cette logomachie même se dégagent quelques notions sur lesquelles l'accord peut se faire. Ceux qui croient que la guerre est fatale admettent que dans de nombreuses affaires le pouvoir des hommes peut s'exercer. Inversement, ceux qui croient que la guerre peut être évitée sont forcés d'admettre que dans de nombreuses affaires le pouvoir des hommes ne peut pas s'exercer. Laissons donc de côté, pour commencer, le cas particulier de la guerre, puisqu'il soulève de vaines contestations. Le problème général est celui du pouvoir des hommes.

Il y a donc, d'un avis unanime, fondé sur l'expérience, un pouvoir des hommes, mais ce pouvoir est limité. Les divergences ne portent que sur les limites de ce pouvoir. Ce sont donc les limites du pouvoir des hommes qu'il serait utile de connaître et de préciser.

Si le pouvoir des hommes est limité, c'est qu'une autre force lui fait obstacle. Cette autre force, il faut lui donner un nom. On peut l'appeler, pour la commodité, la force

des choses. Dans un jardin, il y a le jardin et le jardinier. Le jardinier exerce son pouvoir sur une terre grasse ou maigre, plus ou moins végétale et qui a des dimensions. Certaines productions sont possibles, d'autres pas.

Y ayant deux forces, il s'agit de les mesurer, de voir comment elles se composent, et leur résultante. Prenons-les d'abord séparément. On constate qu'elle varient d'intensité. La force des choses, c'est par exemple l'avalanche. Qu'est-ce qu'on peut contre l'avalanche? Rien. La force des choses, c'est l'inondation, c'est l'incendie de la savane ou de la forêt. La force des choses, ce sont les fléaux de la nature. Qu'est-ce qu'on peut contre les fléaux de la nature? Cela dépend de leur intensité. On peut construire des digues contre les petites inondations, mais que peut-on contre le tremblement de terre ou l'éruption du volcan? Rien. A un extrême, la force des choses est souveraine, c'est-à-dire irrésistible, et le pouvoir des hommes tend vers zéro. Il suffirait que la chaleur du soleil diminue de quelques degrés pour anéantir avec la faune terrestre le pouvoir orgueilleux des hommes.

Inversement le pouvoir des hommes a incontestablement grandi depuis l'âge des cavernes jusqu'à aujourd'hui et la force des choses a diminué d'autant. La science et la technique moderne ont mis à la disposition des hommes des moyens de plus en plus nombreux et puissants pour capter, dominer, utiliser les forces de la nature, la force des choses. Il ne s'agit pas de savoir si les hommes en sont plus ou moins heureux. La question du bonheur est laissée de côté pour la raison que le bonheur est individuel et qualitatif, c'est-à-dire qu'il n'est pas mesurable.

La population du globe a grandi avec le pouvoir des hommes et peut servir à mesurer ce pouvoir. Des continents qui nourrissaient difficilement quelques peuplades sauvages de quelques milliers d'hommes nourrissent aujourd'hui quelques centaines de millions d'hommes. D'après les dernières études, la durée de la vie chez l'homme préhistorique était extraordinairement brève. Sur 187 sujets d'âge déterminable, plus d'un tiers ont

succombé avant 20 ans; la grande majorité des restants a succombé entre 20 et 40 ans. Trois seulement ont dépassé cinquante ans (1). Les hommes d'aujourd'hui étendent chaque jour davantage leur domination sur la force des choses. Le dernier obstacle surmonté fut la distance. Il ne s'agit pas de savoir si l'homme qui va de Paris à Tokio en quelques heures est plus ou moins heureux que le piéton des siècles passés. Son pouvoir sur les choses est plus grand. Cela n'est pas contestable.

§

Y ayant deux forces, comment se composent-elles? Tantôt l'une l'emporte, tantôt l'autre. Le pouvoir des hommes avance et recule, puis recommence à avancer, jusqu'au point où il est tenu en échec par l'autre force. Les péripéties de ces conflits constituent la trame de l'histoire.

Quand le pouvoir des hommes est très petit, la superstition tient lieu de savoir, le séjour terrestre est précaire, il n'y a pas d'épargne ni de sécurité, c'est la vie au jour le jour, la force des choses pèse sur les huttes du village. Le point d'équilibre est pour ainsi dire à ras de terre. Au contraire, à mesurer que le pouvoir des hommes grandit, la population augmente, certaines formes de superstition tendent à disparaître, la civilisation émerge des aléas de la vie quotidienne. Elle est moins directement à la merci d'une disette, d'une épidémie. Elle s'affermit. La lutte contre les bêtes sauvages, contre la faim, contre les fléaux de la nature n'absorbe pas toutes les forces. Il reste des forces disponibles pour les inventions, les arts de la paix, le luxe.

On arrive ainsi à une première conclusion générale : *le niveau de la civilisation est indiqué par le rapport existant de génération en génération et de siècle en siècle entre le pouvoir des hommes et la force des choses.*

Si on compare des époques successives de civilisation, en Egypte, en Grèce, en Italie, en Occident, on constate

(1) M. G. Goury : *Revue des Cours et Conférences*, 30-5-38, p. 316, note.

une progression du pouvoir des hommes. Le pouvoir des hommes est assez fort pour rayonner dans l'espace et durer dans le temps. Cela ne signifie pas que la forme des sociétés change. Cette forme reste pyramidale : une élite dirigeante au sommet, portée par la masse des classes laborieuses. Mais le mouvement général de ces formes sucessives de civilisation s'est fait dans le sens du nombre. Le chiffre de la population tend à croître et son niveau de vie à s'élever. Que pour une cause ou une autre, le pouvoir des hommes sur les choses vienne à fléchir, le niveau de la civilisation baisse.

Répétons qu'on laisse de côté la question du bonheur des hommes qui correspond à ces niveaux différents. Davantage, il faut dissocier l'idée de civilisation de l'idée de beaux-arts avec laquelle elle est souvent identifiée. Car les beaux-arts ne sont qu'une expression de la civilisation qui peut en avoir d'autres. Et la notion de beaux-arts n'intervient que si l'on cherche à établir une hiérarchie des civilisations, fondée sur la durée et le rayonnement.

II. — LA RÉSULTANTE DES FORCES ET L'ÉQUILIBRE

En présence de la courbe des civilisations qui dessine des hauts et des bas, les obervateurs cèdent à des sentiments divers. Les uns sont frappés par les mouvements de hausse, les autres par les mouvements de baisse. Les uns sont découragés par la périodicité des mouvements de baisse, où les optimistes ne voient que des dépressions passagères. A quoi bon, disent les premiers, puisque toutes les formes de civilisation finissent par être détruites. Tandis que les optimistes s'émerveillent de voir la courbe se redresser sous l'effort de quelques générations ou d'un peuple.

De ces deux attitudes instinctives sont nées deux théories qui dominent souvent à leur insu la pensée de la plupart des hommes. En cherchant en nous-mêmes, nous n'avons pas de peine à les retrouver. D'après l'une de ces théories, les hommes ne sont rien et ne peuvent

rien. Pascal a fait un grand usage de cette théorie dans son apologétique et M. Bovary l'a résumée dans la formule fameuse : c'est la faute de la fatalité. D'après l'autre théorie, le pouvoir des hommes est non seulement considérable, mais grandissant. C'est la théorie du progrès indéfini : la limite du pouvoir des hommes recule indéfiniment.

Les deux théories sont également erronées, c'est-à-dire contredites par l'observation, parce qu'elles perdent de vue qu'il y a deux forces et non pas une, et qu'elles cherchent leur point d'équilibre. Les deux théories sont d'ailleurs si manifestement erronées que ceux qui tiennent le pouvoir de l'homme pour rien s'insurgent contre la force des choses et proposent à l'homme de vaincre la nature. De même ceux qui croient au progrès indéfini invoquent la nature des choses pour expliquer une défaillance ou un échec.

D'une manière générale, quelle que soit leur croyance, les hommes agissent comme s'ils croyaient à leur pouvoir, mais quand ce pouvoir se heurte à un obstacle, ils s'en prennent volontiers à la méchanceté de la Providence ou à l'égoïsme d'autrui. D'où provient cette erreur de jugement à laquelle personne ne peut se vanter d'échapper complètement? Elle provient d'une double ignorance. Les hommes savent qu'ils ont un pouvoir et que ce pouvoir entre en conflit avec la force des choses. Mais ils ne savent pas ce dont ils sont capables, jusqu'où peut aller leur pouvoir, ni quelle résistance la force des choses va leur opposer. Connais-toi toi-même! dit la sagesse antique. En fait la plupart des hommes se connaissent peu ou pas. Quant à la connaissance du monde extérieur, elle reste terriblement fragmentaire et toujours inachevée. Il en résulte que les individus et les peuples sont presque toujours au-dessus ou au-dessous de leurs entreprises. Tantôt ils pourraient entreprendre davantage, tantôt ils devraient mieux connaître leurs limites. *La double ignorance de leur pouvoir et de la force des choses trompe les hommes sur ce qui est possible.*

III. — L'OBSTACLE AUX PRÉVISIONS

L'opposition entre le pouvoir des hommes et la force des choses n'est qu'une première et grossière approximation. Il est commode de commencer par simplifier les problèmes. Voici un jardinier dans son jardin. Le jardinier avec son expérience et ses outils représente le pouvoir de l'homme. La terre du jardin et le climat représentent la force des choses. La réalité est plus complexe.

Dans la pratique, le pouvoir de l'homme se heurte à d'autres obstacles que ceux qu'on désigne par cette expression : la force des choses. Les produits de la terre doivent satisfaire des besoins divers, ceux des producteurs et ceux d'autres hommes. Or les besoins des autres hommes me sont aussi étrangers et inconnus à moi qui suis jardinier que la terre que je laboure. Ils peuvent m'être hostiles. Les besoins des autres hommes peuvent m'opposer une résistance. Je dois vaincre non seulement la terre, mais cette résistance supplémentaire. Les peuples sont dans l'économie mondiale comme les classes sociales à l'intérieur d'un pays. Chaque peuple et chaque classe essaye de vivre aux dépens d'autrui.

Ainsi la force des choses grandit de tous les obstacles humains qui s'opposent au pouvoir de l'homme, dans le moment où le pouvoir de l'homme s'augmente de la force des choses que, par la science et la technique, il a su capter à son service.

Il résulte de là une double équivoque qui contribue à fausser le calcul des chances et des probabilités, la prévision de ce qui est possibe. En effet, le pouvoir de l'homme désigne simultanément deux éléments différents, à savoir : une certaine espèce d'hommes, et une certaine technique. Et la tentation est grande de donner trop ou pas assez d'importance à l'un des deux éléments. De même, la nature des choses englobe et désigne deux éléments différents, à savoir : les forces proprement naturelles, et le pouvoir des autres hommes. Or, il arrive qu'en parlant de la nature des choses on perd de vue qu'elle

est constituée en grande partie par le pouvoir des autres hommes, qui peuvent être des obstacles au même titre que les fléaux de la nature.

Le monde contemporain souffre de cette double confusion. D'après le critère adopté, la civilisation a atteint un niveau élevé. Cela est dû au dévelopement de la science et de la technique dans une région du monde habité par une certaine qualité d'hommes. Mais *l'augmentation du pouvoir de l'homme a sa contre-partie dans l'augmentation de l'obstacle constitué par les autres hommes.* Ainsi ce que la civilisation gagnait d'un côté, elle était menacée de le perdre de l'autre. De là les thèses enchevêtrées et les logomachies sur les posssibilité de guerre et l'avenir de la civilisation.

IV. — ÉQUILIBRE PRÉCAIRE SIGNIFIE DANGER DE GUERRE

Trois conclusions se dégagent de cet enchaînement de constatations.

C'est d'abord que la civilisation ne progresse que lentement, parce que la science et la technique sur lesquelles on est tenté de mettre l'accent ne sont qu'un des éléments du pouvoir de l'homme, que l'autre élément qui est prépondérant c'est la nature même de l'homme, laquelle n'assimile science et technique que partiellement et peu à peu.

On entend criailler partout que le machinisme a tué l'âme, que le monde moderne est un monde sans âme. L'histoire enseigne tranquillement que toute invention se solde par un gain et une perte. Il faut faire le bilan. L'homme est transplanté dans des conditions nouvelles et pendant un temps l'équilibre de ses forces est rompu. L'invention lui ouvre des possibilités : il peut aller plus loin, plus vite, à moins de frais. Mais des forces deviennent sans emploi, des facultés tombent en friche. L'agenda aux dépens de la mémoire, l'ascenseur aux dépens des jambes, l'auto aux dépens du souffle et du corps entier. Et sur le champ de bataille, l'art des fortifications aux dépens de la tactique militaire. Tant pis pour les

individus et les peuples qui ne reprennent pas pied dans les conditions nouvelles.

Aucune époque n'a été aussi fertile en inventions que le 19e siècle. C'est pourquoi le 19e siècle marque une ère nouvelle, l'ère industrielle, et l'équilibre de l'homme est rompu. La machine n'a pas tué l'esprit et le monde moderne n'est pas sans âme. Les journaux quotidiens en fournissent cent mille preuves par jour. Mais les sociétés d'aujourd'hui sont transplantées dans des conditions nouvelles. Il y a les peuples qui s'adaptent et ceux qui ne s'adaptent pas, ceux qui retrouvent leur équilibre, ceux qui ne le retrouvent pas. Aux deux extrêmes, on a le paysan qui devient un mécano, le nègre qui pilote un avion et reste un nègre.

La deuxième conclusion, c'est que si le pouvoir des hommes sur la force des choses grandit avec le développement de la civilisation, l'équilibre entre les deux forces reste plus ou moins précaire, parce que la force des choses grandit de son côté. Elle grandit pour chaque peuple de tous les progrès techniques que font les autres peuples.

Enfin, la troisième conclusion est qu'un équilibre précaire est par définition menacé de rupture, soit que le pouvoir des hommes fléchisse, soit qu'il brise les obstacles qui lui sont opposés. Or *la guerre n'est que le nom commun d'une rupture d'équilibre*. C'est donc une erreur de croire que la guerre soit incompatible avec un état de civilisation quel qu'il soit. La rupture d'équilibre est plus ou moins soudaine et violente. Quand un homme tombe, il ne se casse pas nécessairement la jambe, máis il peut avoir le crâne fracturé. Et la mort s'ensuit ou ne s'ensuit pas. Une chute est mauvaise ou bénigne.

Dans un état de civilisation très élevée, il peut arriver que le pouvoir des hommes soit absorbé par la lutte pour la vie, comme au temps des cavernes, quand toutes les forces étaient absorbées par la lutte contre les bêtes sauvages et les fléaux de la nature. Le chômage chronique et les troubles sociaux de notre civilisation industrielle sont les signes d'une rupture d'équilibre qui comporte un risque latent de guerre.

V. — LES COMPOSANTS DE LA NATURE HUMAINE

On peut, en ce point, examiner de plus près et sous un autre aspect les deux grandes forces antagonistes. Car à force d'agiter de vastes synthèses : la France, l'Allemagne, les démocraties, les dictatures, l'Orient et l'Occident, la Civilisation, on finit par avoir la tête pleine de nuées. La civilisation est un aboutissement qui reste incompréhensible si le point de départ est perdu de vue. Le point de départ, c'est l'être humain. Au commencement il y a des hommes.

L'eau est composée d'oxygène et d'hydrogène. L'homme est composé de quoi? On a répondu longtemps : d'un corps et d'une âme. Il se peut, mais ce mélange ou cette union se retrouvent chez tous les peuples, à tous les étages de la hiérarchie sociale et cela ne fournit aucun renseignement utile sur la composition des peuples, les métamorphoses des sociétés et des civilisations.

On a dit aussi : l'homme est un composé de raison et d'instinct. Mais il entre beaucoup de « raison » dans la vie « instinctive » des animaux et la raison est aussi mystérieuse dans son origine que dans son développement et ses manifestations.

Les actions des hommes sont comme les feuilles et les fleurs d'une plante, nées d'une même sève que pour la commodité on peut appeler l'instinct. Il ne sert à rien de glorifier les feuilles aux dépens des fleurs, ou vice-versa. Elles forment ensemble le bouquet des actions humaines. Pour savoir de quoi l'homme est composé, il faut observer ses actions. Il mange, il fait l'amour, il se prosterne, il met une cocarde à son chapeau. Quoiqu'elles proviennent toutes de la même sève, il entre dans ces actions plus ou moins de calcul, de logique, c'est-à-dire, si l'on veut conserver le mot, plus ou moins de raison. Par exemple, il entre beaucoup de calcul et de logique dans les actions qui consistent à semer des grains, à construire une digue ou une maison. Il en entre beaucoup moins ou d'une autre espèce dans les actions qui con-

sistent à toucher du bois, à faire des signes cabalistiques, à s'abstenir de viande ou de copulation.

Pour les actions ou la part de calcul est prépondérante, les hommes peuvent en rendre compte par le rapport qui s'établit entre la cause et l'effet; l'expérience est valable pour tout le monde. Pour les actions où la part de calcul est réduite à rien ou peu de chose, elles ne peuvent s'expliquer que par un goût ou une passion et l'explication reste individuelle. Les personnes qui s'abstiennent d'agir le vendredi 13 ont leurs raisons qui échappent au raisonnement.

Il n'est pas un homme qui ne fasse des actions qui rentrent dans les deux catégories qu'on peut appeler pour la commodité des actions de calcul et des actions de sentiment. Et aucune des deux catégories n'est supérieure (ou inférieure) à l'autre. Pour l'observation, elles sont simultanées et inséparables. La différence qu'on observe entre les hommes tient à la proportion et à l'intensité très variable des deux catégories d'actions. On peut exprimer cela en disant que *les hommes sont plus ou moins sentimentaux ou au contraire plus ou moins calculateurs* (*raisonnables*). L'une des deux forces tend à grandir ou au contraire tend vers zéro. De là toute sorte d'hommes différents dont la vie quotidienne fournit des échantillons infiniment variés. *Le pouvoir des hommes est la résultante de ces deux forces.*

Y ayant deux forces, on voit réapparaître les deux théories déjà signalées. D'après l'une de ces théories, la force instinctive (ou sentimentale) est prépondérante. D'après la seconde, c'est la force raisonnable ou intellectuelle qui est la plus importante. Les deux théories sont également erronées, parce qu'elles font bon marché d'une des deux forces. Elles sont si manifestement erronées que les tenants de la force raisonnable en sont réduits à incriminer la force sentimentale pour expliquer une défaillance, un échec, ou leurs erreurs de jugement, et que les tenants de la force sentimentale agissent comme s'ils croyaient au pouvoir de la raison pour vaincre les passions et diriger la conduite humaine.

Y ayant deux forces, elles cherchent leur point d'équilibre. *Le pouvoir des hommes est d'autant plus grand que les deux forces sont plus intenses et mieux équilibrées.* Il y a rupture d'équilibre et fléchissement du pouvoir de l'homme quand une des deux forces grandit aux dépens de l'autre.

Cette rupture d'équilibre se présente sous des formes différentes quoiqu'elle soit toujours la même dans son principe. A l'intérieur d'un même homme, on peut lui donner le nom de crises de croissance. L'enfant ne sait rien, mais il a l'intuition de beaucoup de choses. L'enseignement lui fait absorber des notions qu'il assimile plus ou moins vite et bien. Les crises de croissance marquent les conflits entre la force raisonnable et la force sentimentale qui cherchent à s'accorder. C'est ainsi que s'expliquent les conflits entre les générations. Les parents savent ce que la jeunesse ne sait pas encore ou n'a pas encore assimilé. La force raisonnable des parents entre en conflit avec la force sentimentale de la jeunesse. Il en est de même dans les luttes sociales qui s'expliquent par l'inégale répartition des deux forces entre les classes. Bien entendu chaque classe a ses calculateurs et ses roublards, son contingent de sentimentaux, mais considérées dans leur ensemble on peut dire que les classes populaires sont sentimentales, tandis que les classes dirigeantes sont calculatrices. Une image d'Epinal montrerait les premières avec un cœur sur la main et l'élite avec une tête froide.

Cette loi générale trouve des applications particulières suivant le temps et le lieu. Elle se vérifie à des degrés divers chez tous les peuples d'Europe depuis la guerre. Aux deux extrémités du continent, la Russie et l'Espagne ne sont jamais arrivées à un équilibre stable, social, économique, politique. Les Russes balancent entre les poussées de l'instinct et les ratiocinations, entre la foi dans le moujik et l'adhésion aux algorithmes marxistes. Et les Espagnols ont cherché jusqu'ici un refuge dans l'anarchie individualiste. Dans les autres pays, le changement dans le rapport des deux forces entraîne presque partout

des ruptures d'équilibre qui, suivant la composition des peuples, se manifestent par des troubles sociaux ou des guerres civiles. En France, le mouvement a commencé par des occupations d'usine. Il continue sous nos yeux. C'est parce que ces mouvements se produisent partout à la fois que ces hommes d'aujourd'hui ont fini par s'inquiéter de l'avenir de la Civilisation. On se trouve ainsi en présence d'un phénomène général dont il faut tâcher de rendre compte.

VI. — PERSPECTIVES D'AVENIR

Les deux grandes forces, le pouvoir des hommes et la force des choses, sont les coordonnées du tableau général. Le pouvoir des hommes a atteint au début du XX[e] siècle un point élevé dans le tableau. Les conquêtes de la science et de la technique ont donné naissance à une grande civilisation industrielle. Les caractéristiques essentielles en sont : une progression sans précédent du chiffre de la population (cest-à-dire de la force sentimentale) et un développement également sans précédent de la force de calcul et de combinaison. Or nous avons vu que le pouvoir des hommes est d'autant plus grand que les deux forces sont plus intenses et mieux équilibrées.

Mais les conquêtes de la science et de la technique ont progressé sur un rythme trop rapide pour qu'elles puissent être assimilées au fur et à mesure. Il arrive alors que les hommes disposent de moyens d'action dont le contrôle leur échappe, d'autant plus que lés conquêtes se font simultanément sur tous les points du globe et que l'obstacle au pouvoir des hommes augmente d'autant. Les élites dirigeantes qui ont mené le train jusqu'ici ne suffisent plus à la tâche. Elles sont débordées. Il se produit alors une rupture d'équilibre entre les deux forces dont le pouvoir de l'homme est la résultante. La force sentimentale tend à prendre le pas sur la force de calcul et de raison. Cette rupture d'équilibre a pour effet un fléchissement du pouvoir de l'homme et la courbe de la Civilisation baisse automatiquement.

Le risque de guerre est ainsi démontré, puisque la guerre est le nom commun d'une rupture d'équilibre et qu'il s'en produit une présentement à l'échelle des continents. A s'en tenir au phénomène général et sans entrer ici dans l'examen des cas particuliers, c'est probablement une erreur de croire que la force de calcul et de raison peut redresser la situation par des ruses et des combinaisons de chancellerie, comme on le croit volontiers dans les démocraties, ou que la force sentimentale peut les arranger par des coups de canon comme on le croit volontiers chez les totalitaires. Dans une affaire de cette envergure, la cavalerie de Saint-Georges est aussi impuissante, à la longue, que les tanks. Comme Tristan et Yseult, la force de calcul et de raison et la force sentimentale peuvent dire : Ni vous sans moi, ni moi sans vous. Au point où en sont les choses et les esprits, il faudra plus ou moins de temps pour les accorder. D'une manière générale, les guerres sont fatales, mais personne ne peut dire si *la* guerre éclatera demain. Parce que la double ignorance de leur pouvoir et de la force des choses trompe les hommes sur ce qui est possible.

Cette double ignorance réduit l'observateur sans passion à faire des hypothèses qui s'inspirent des lois prudemment et laborieusement décelées. *Il semble y avoir présentement trois conditions principales qui fassent obstacle à une rupture d'équilibre violente, c'est-à-dire à une guerre générale.* La première c'est que si l'invention ouvre toute sorte de possibilités, comme on a vu, dans la période ascendante de la Civilisation, elle en ouvre aussi dans la période descendante. L'homme d'autrefois qui tombait du sommet d'une tour était sûr de se casser la tête. L'invention du parachute a mis à sa disposition un moyen de défense contre la force des choses, c'est-à-dire contre la pesanteur. De même l'ingéniosité de la force de calcul et de raison fournit aux classes dirigeantes des moyens de défense inconnus du passé. Un de ces moyens a été, parallèlement au perfectionnement du machinisme, le développement merveilleux de la technique bancaire et monétaire.

La deuxième condition favorable c'est le fait que si la Civilisation ne progresse que lentement, comme on a vu, les mouvements de baisse ne sont pas abrupts, sauf accident. Si la force sentimentale tend à prendre aujourd'hui le pas sur la force de calcul et de raison, et qu'il en résulte un fléchissement du pouvoir de l'homme, d'autre part la force de calcul et de raison reste considérable. Davantage, cette force est stimulée par les besoins d'une société dont l'existence repose sur les inventions de la science et la technique. L'écart entre les deux forces tend donc à se corriger et les chances de rupture d'équilibre, c'est-à-dire de guerre, diminuent d'autant.

La troisième condition est liée à la précédente. Le développement de la science et de la Technique, qui a donné son essor à la civilisation industrielle, n'a pas achevé de lui ouvrir des possibilités. Autrement dit, la Civilisation industrielle est loin d'avoir achevé sa course. L'intensité des deux grandes forces de sentiment et de calcul est de bon augure pour l'avenir. Elle oppose un démenti quotidien aux hommes fatigués qui parlent de décadence. Les deux forces sont momentanément désaccordées, comme il arrive dans ce qu'on appelle les crises de croissance.

Si une grande guerre éclate dans un proche avenir, cela signifiera que la Civilisation industrielle, par son unité même et sa complexité, est plus malade qu'on ne pensait. Mais ce n'est pas la guerre qui cause la ruine de la Civilisation. La guerre n'éclate que parce que la Civilisation est malade. La guerre n'est qu'un symptôme de maladie et en même temps de résistance désespérée de l'organisme. C'est parce que la courbe de la Civilisation baisse par le fléchissement du pouvoir de l'homme sur la force des choses que la guerre vient apporter la preuve de ce fléchissement. Songeons alors que les invasions barbares n'ont nullement causé la ruine du monde antique. Il n'était plus viable. Avec des hauts et des bas, la Civilisation continue.

FLORIAN DELHORBE.

RETOUR A DUMUR

—

Le 28 septembre de chaque année, jour anniversaire de la mort d'Alfred Vallette, en même temps qu'à lui notre pensée va à Louis Dumur. Il nous est impossible de les séparer l'un de l'autre, de les dissocier, de ne pas penser à l'un sans aussitôt penser à l'autre. Leur intelligence, leur volonté dirigent toujours, animent et guident le *Mercure de France*. Leur exemple est à l'honneur rue de Condé, la tradition qu'ils nous ont léguée, sainte et forte, y est religieusement observée. C'est elle qui imprime encore au recueil son caractère, sa personnalité et fait de lui une revue littéraire unique.

Je ne manque jamais, le jour des morts, d'aller rendre visite à ces deux morts, qui ne le sont pas pour nous. Le jour est triste, le ciel gris, les arbres dénudés et la terre, couverte de leurs feuilles, humide et molle. Mais devant l'une et l'autre tombe, je ne suis plus dans un cimetière, à Bagneux ni à Montparnasse. Devant moi, je revois le « patron », tel que je le voyais tous les jours, à son bureau, Louis Dumur à ses côtés, assis à sa grande table couverte de papiers. Je revois ce qui fut et qui n'est plus, et qui cependant *est* pour moi, qui en ai gardé le souvenir vivace. Je n'ai rien oublié, ni le visage, ni l'aspect de nos morts, ni le son de leur voix ni tels de leurs gestes et de leurs attitudes. Je me rappelle les plus minimes détails et l'émotion m'étreint. Je sais bien que c'est celle du souvenir et qu'à la reconnaissance se mêle de l'égoïsme. Je suis peu de chose; le peu que je vaux, c'est à Louis Dumur et à Alfred Vallette que

je le dois. Sans eux, que serais-je, et qu'eussent été, sans eux, tant d'autres plus ou moins illustres, qui se sont montrés ingrats envers leur mémoire ? Je n'ai pas vécu dans l'intimité d'Alfred Vallette et de Louis Dumur, qui n'étaient pas expansifs, gardaient une certaine réserve et ne se livraient pas, ayant horreur des effusions. Ils ne m'ont jamais complimenté à propos d'un de mes articles, mais ils les ont accueillis et publiés. Ils m'ont fait confiance, c'est ma fierté. Si je me laissais aller, je me donnerais le plaisir de refaire le chemin parcouru depuis ce jour de mars 1922 où je remis à Louis Dumur mon premier essai écrit en collaboration avec Georges Sorel. Je dirai seulement que j'offris le second à M. Vallette qui m'adressa à Dumur, à qui il avait remis la rédaction en chef de la revue. Son nom ne figurait pas sur la couverture. Il était au-dessus de ces vanités.

Il pratiqua en effet toute sa vie, surtout au profit du *Mercure de France, l'insouci de soi.* L'expression est d'Alfred Vallette qui écrivit sur lui, au lendemain de sa mort, trois pages, où cet homme, qu'on disait impassible, laissait percer son émotion. On la sentait sous la sobriété de l'adieu, où l'essentiel était dit sur la vie et l'œuvre du collaborateur disparu. L'éloge, sous sa plume, n'était pas mince. L'insouci de soi, Alfred Vallette le pratiqua depuis le jour où, renonçant à jamais à son œuvre personnelle de romancier et de critique, il se donna tout entier à la revue qu'il avait fondée en 1890 avec quelques amis. Dumur en était. Administrée par Alfred Vallette, la petite revue, ayant franchi les temps difficiles, prospéra. Elle donna naissance à une maison d'éditions dont l'importance croissante obligea Alfred Valette à s'en remettre à un autre du soin de diriger effectivement la revue. Ce fut en 1903 qu'il fit choix de Louis Dumur. Revue symboliste à l'origine, organe d'un parti littéraire, le *Mercure de France* évolua, mua, devint une revue littéraire, la première des revues littéraires, dense, éclectique, hardie et libre. Elle n'a jamais fait de publicité. Elle se recommandait d'elle-même aux lettrés et se réclamer d'elle fut pour ses auteurs la meilleure réclame.

Nombreux sont ceux qui sont redevables à Louis Dumur de leurs succès. Il fut leur premier lecteur, ce fut lui qui le premier rendit hommage à leur talent naissant, lors même qu'il ne partageait pas leurs idées et que leur esthétique ne concordait pas avec la sienne. Il avait cette vertu, si rare chez un lecteur de revue : l'impartialité, qui lui faisait un devoir de faire passer l'intérêt de la revue avant ses propres préférences. Son jugement littéraire était sûr.

Il s'acquitta de la tâche que lui avait confiée Vallette avec un désintéressement, une abnégation dont on chercherait en vain l'exemple. En fait, il sacrifia au *Mercure* lui aussi, tout au moins en partie, son œuvre personnelle, celle qu'il portait en lui, pour laquelle il avait quitté Genève, sa ville natale, sa famille, et renoncé aux vanités de ce monde.

Il avait fait, comme la plupart des écrivains, un faux départ. La *Néva*, les *Lassitudes, Albert* ne représentaient que des essais. Il était trop intelligent, trop curieux de tout, trop cultivé pour ne pas avoir rêvé une œuvre plus vaste. Peut-être eût-il trouvé sa voie au théâtre, vers lequel son tempérament le portait, s'il ne s'était pas laissé rebuter par les obstacles insurmontables dressés par les directeurs illettrés. Il n'avait rien d'un faiseur, et n'eût point consenti à fournir aux scènes boulevardières des bagatelles en trois ou quatre actes, mondaines ou demimondaines.

C'était un esprit sérieux, méditatif, et qui inclinait volontiers vers la philosophie. Pessimiste à ses débuts, sa sagesse se nuança d'ironie, et cet écrivain qu'on eût cru abstrait, préoccupé de problèmes philosophiques ardus, se révéla un étonnant évocateur avec ce petit chef-d'œuvre : *Un coco de génie*. Il imagina tout, le lieu, les scènes, les personnages et les décrivit avec une telle vérité, que des lecteurs s'y trompèrent, pensèrent reconnaître la ville où il avait placé les exploits littéraires de Charles Loridaine, et Loridaine lui-même. Il conta avec le même bonheur ses souvenirs d'enfance et de jeunesse dans les *Trois demoiselles du Père Maire*, le *Centenaire*

de Jean-Jacques et l'*Ecole du Dimanche,* où revit Genève d'entre 1870 et 1880.

En 1913, sans se douter que les circonstances allaient faire de lui un historien, Louis Dumur publia dans une revue suisse *Un estomac d'Autriche,* qui retraçait avec la même discrète ironie un épisode de l'histoire de son pays natal. La guerre survint l'année suivante. La brutalité allemande en dévastant la Belgique et le nord de la France emporta les généreuses illusions de Dumur. Si la Suisse resta neutre, lui, il prit parti. Cet homme calme et doux s'emballa, s'indigna. Il sut haïr, comme il savait aimer, avec passion. Le gentil conteur se transforma en historien. La bataille révéla Louis Dumur à lui-même. De 1919 à 1933, il devait se réaliser tout entier dans le cycle de romans où il enferma l'histoire de la guerre. Il commença par *Nach Paris,* qu'il écrivit pour se libérer, poussé par son tempérament, et non, comme on l'en a perfidement accusé, dans un but de lucre. Il en retira gloire et profit, tout naturellement et sans s'y être attendu. Le succès ne le changea point. Célèbre du jour au lendemain, il n'en continua pas moins d'habiter, au tout dernier étage du *Mercure,* son modeste logement de garçon, d'où, chaque matin, il venait prendre sa place aux côtés de M. Vallette dans le bureau de la rédaction. Le succès de *Nach Paris* rejaillit sur la revue qui l'avait publié. La politique ayant tenté de se glisser au *Mercure* depuis la guerre, il lui réserva dans la « revue de la quinzaine » une part assez large. Des plumes autorisées en traitèrent jusque vers 1925, quand les lecteurs, le danger passé, commencèrent à se désintéresser de ce qui se passait et se tramait à travers le monde. Des forces obscures le travaillaient toujours. Louis Dumur en suivait les soubresauts avec vigilance.

« Très lettré, lisant plusieurs langues, Louis Dumur était ce qu'on a appelé un « esprit européen », a dit Alfred Vallette. « Mais sa curiosité universelle s'étendait au delà de l'Europe; rien ne lui était indifférent de ce qui se passait sur le globe et avec sa droiture et sa conscience il souffrait et s'indignait de la sottise des peuples. On a dit

qu'il aima la France comme sa patrie même : il l'aima jusqu'à ne point pardonner aux Français de l'administrer si mal. »

La guerre qu'on voulait à tout prix oublier, de laquelle on se détournait comme d'un cauchemar, Dumur en a fait le thème de ses romans. A *Nach Paris* succéda le *Boucher de Verdun,* à celui-là les *Défaitistes,* puis il donna la *Croix rouge* et la *Croix blanche,* les *Fourriers de Lénine,* le *Sceptre de la Russie,* etc., qui accrurent son renom et lui valurent des inimitiés. Mais il n'en avait point souci. Il n'avait que celui d'achever l'œuvre qu'il avait entreprise. On eût pu dire qu'il s'était proposé de vulgariser l'histoire de la grande guerre, s'il ne l'avait pas véritablement révélée à ceux-là même qui y avaient commandé en chef. Le général Mangin lui donna, dans un envoi d'auteur, l'assurance qu'il avait beaucoup appris dans ses livres : « A Louis Dumur qui m'a fait comprendre la bataille de Verdun. » Historien visionnaire, Dumur avait l'art de rendre vivantes et intéressantes des matières ingrates, comme les dessous diplomatiques ou la préparation d'une offensive. Ce ne sont pas les pages les moins passionnantes de ses livres; on les consultera un jour comme des documents. L'histoire les retiendra.

Cette œuvre qui le passionnait, Louis Dumur la mena parallèlement à la rédaction en chef du *Mercure de France.* Il lui consacrait ses veilles, travaillait tard dans la nuit, au milieu de ses cartes, de ses notes, de ses livres et des renseignements que lui avaient transmis des témoins ou des acteurs de la tragédie qui avait, quatre ans durant, bouleversé et ensanglanté l'Europe. Le matin, il n'y paraissait plus, c'était un autre homme, qui, avec la même conscience, la même minutie, lisait les manuscrits des collaborateurs de la revue, les annotait, revoyait et corrigeait les épreuves. Se documentant avec une précision étonnante, il ne reculait devant rien, sa relation du meurtre de Raspoutine est d'une exactitude troublante. N'avait-il pas reçu, un matin, au *Mercure,* l'un des conjurés qui, au cours d'un déjeuner, lui donna des détails précis sur la mort du fameux pope ? Des

témoins peuvent certifier le fait encore aujourd'hui.

Seule la maladie arracha Louis Dumur à la fois à ses romans et au *Mercure,* qu'il ne se résigna à quitter vraiment qu'à la dernière extrémité, pour être transporté dans une maison de santé de Neuilly et y subir une opération redoutable. Il s'y prêta courageusement, animé de l'espoir et de la volonté de revenir bientôt reprendre sa place auprès de M. Vallette et achever les deux romans qui restaient à écrire pour boucler le cycle. On l'eût fâché, sans doute, car il n'aimait pas les grands mots qui cachent de petites flatteries, en lui disant que son attitude était héroïque. Elle l'était cependant. Dumur réussit à se duper sur son mal, à en réduire l'importance à ses propres yeux; à force de volonté, il en était arrivé à se croire tiré d'affaire. Avant, comme après son opération, il continua à s'occuper du *Mercure,* M. Vallette lui faisant tenir régulièrement tout ce qui concernait la rédaction de la revue, manuscrits, lettres reçues, épreuves et mise en page. Il les lisait dans son lit et, ne pouvant parler, inscrivait sur un petit bloc d'ardoise ses observations et donnait la marche à suivre. Jusqu'à son dernier souffle, ce fut lui qui composa les numéros de la revue, décidant des articles à faire passer, donnant le bon à tirer.

Nous ne l'avons pas oublié dans cette maison où l'empreinte qu'il a laissée est aussi ineffaçable que celle d'Alfred Vallette. Ils ne sont plus là, ni l'un ni l'autre, mais ils animent toujours la revue, demeurée ce qu'ils ont voulu qu'elle fût, pratiquant toujours, elle aussi, littérairement, l'insouci de soi, n'ayant souci que de littérature, et se tenant à l'écart des intrigues et des sollicitations mondaines.

AURIANT.

LE DERNIER « GENRO »

VU DE L'OCCIDENT

—

Poèmes de la Libellule, traduits du japonais d'après la version littérale de M. Saïonzi, Conseiller d'Etat de S. M. l'Empereur du Japon, par Judith Gautier. Illustrés par Yamamoto. Paris 1885.

Qui n'éprouverait, rien qu'à transcrire ce titre un peu long, quelque mélancolie? La fille de Théophile Gautier et le « dernier des Genro », ou conseillers secrets de l'Empire japonais : quand la fille du grand Théo, la femme de lettres parisienne, avec ses affinités orientales natives, servait à la fois de monitrice et d'élève, vers 1880, à cet étranger si curieux de notre Occident, se doutait-elle que les temps étaient révolus? Imaginait-elle que le traducteur des *Poèmes de la Libellule,* l'ami qui devait un peu plus tard accepter l'hommage de sa *Marchande de Sourires,* « pièce japonaise », apparaîtrait un jour comme le mystérieux arbitre des tendances opposées qui désormais s'affrontent de par le monde, et que l'Extrême-Orient nous offre plus qu'aucune région peut-être de la terre habitée?

Judith Gautier elle-même, sur le tard, put sentir la fin prochaine de ce qu'elle avait aimé; cette calme jouissance de l'heure, de la saison, du moment, cette noblesse traditionnelle conférée à la plus simple activité, cette courtoisie convenue dans un cadre d'immobilité, elle savait qu'au Japon les générations montantes ne chérissaient plus guère tout cela :

On est tout surpris de tenir plus qu'eux à tout le Japon qui s'en va, à ce passé plein de mystère et de splendeur, à toutes ces choses qu'on n'a pas sues et qu'on ne saura pas, puisqu'elles s'évaporent au moment même où elles se dévoilent, et de se sentir le cœur serré, tandis qu'ils rient, eux, et sont tout fiers de cette abdication incompréhensible de leur originalité...

Or rien mieux que la carrière de son ami ne pouvait faire saisir, à ses propres nostalgies de pittoresque exotisme, l'évolution qu'elle déplorait. Peu de personnages aussi représentatifs ont accompagné, aidé, sans doute dépassé et peut-être regretté l'initiation rapide de leur patrie à la rudesse occidentale, la déformation du pays des chrysanthèmes et des fleurs de pêcher par un matérialisme hâtif. Samouraï dénaturé, il pouvait prendre pour son compte l'un des précieux *outas* par lui-même révélés, et traduits par la poétesse française :

Le temps est bien vieux
Où du brassard des aïeux
Ricochait la grêle :
C'est du fond d'un lit soyeux
Que j'écoute son choc grêle...

Peut-être le lit soyeux devait-il rester pure image poétique pour cet homme d'action; mais la noire cuirasse vernie du Japon féodal avait, sur son corps adolescent, fait ricocher des balles surannées. Né en 1849 à Kyoto la Sainte, dans une famille aristocratique alliée à celle du Fils du Ciel, le jeune Kimmochi Saïonzi, à dix-huit ans, conduisait des armées pour combattre, dans le Nord du Japon, les attardés de sa propre classe, opposés à la centralisation impériale du pouvoir. Loin d'être, selon la formule connue, de ceux qui se refusent à apprendre et à oublier, il participait, après la victoire, au Conseil qui abolit le Shogunat, c'est-à-dire l'institution quasi-féodale qui maintenait en face du Mikado le puissant porte-parole des grands terriens militaires : d'où, de la part du jeune souverain son contemporain, l'Empereur Meiji, une gratitude et une confiance jamais démenties.

Ce que n'ont pas toujours souligné les enquêteurs du moderne Japon, c'est l'avantage retiré, par un pays en pleine métamorphose, des vertus exigeantes d'une aristocratie dépossédée. Bien plus que la fameuse ouverture des ports nippons à la flotte de l'amiral Perry, le point d'honneur et la joie de « servir », l'émulation ardente et le sens du commandement, que d'anciennes familles pratiquaient par tradition, se trouvèrent mis en divers lieux au service d'activités toutes nouvelles. Lorsqu'on a entendu, comme l'auteur de ces lignes, le gouverneur chenu de la Banque du Japon expliquer la prompte volte-face qui, dans le même temps précisément, lui faisait abandonner la ceinture aux deux sabres pour de plus pacifiques instruments de domination; lorsqu'on met dans leur vrai jour des singularités comme tel *harakiri* illustre (1) — c'est alors que l'on s'explique l'incroyable rapidité du développement nippon. Il n'est pas le fait de décrets et de circulaires, comme dans la Russie de Pierre le Grand, mais plutôt la transposition sur un autre terrain de fièvres et d'énergies refoulées.

Le général de vingt ans rendu à la vie civile, ce privilégié désaffecté par libre choix se confinera-t-il dans une vie d'élégance et de dandysme, pour retrouver à bon compte une supériorité d'allures que le cours des choses ne lui rendrait point dans la pratique? Il arrivera qu'on reproche à cet homme d'Etat un certain « amateurisme à la Lord Balfour »; mais c'est un hommage indirect rendu là à un certain détachement de grand seigneur qu'il saura montrer au cours de sa carrière : à vingt ans, c'est au contraire l'action que recherche au plus vite Saïonzi. Loin de partager la xénophobie de certains milieux nippons, il décide de faire connaissance avec ce monde moderne que semblent mener des idéologies si puissantes. Un francilingue, suisse romand peut-être, lui donne sur place ses premières leçons de français; à Nagasaki il se perfectionne encore dans cette langue, et les fameuses difficultés de prononciation qui, pour le

(1) Voir notre article sur *le Suicide du général Nogi* dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1912.

Japonais, rendent si malaisés à distinguer *loi* et *roi*, sont déjà fort atténuées quand en janvier 1871 il se met en route, par les Etats-Unis, pour l'Europe. Il visite au passage le général Grant, président de la Confédération qui vient d'émerger victorieusement de sa grande crise intestine : c'est le moment où se prépare le traité de mai 1871 qui va rétablir entre les deux pays anglo-saxons une entente qu'avait mise en péril plus d'un incident.

Cependant, en dépit de ce qui pouvait attirer le jeune voyageur vers d'autres capitales, il s'installe à Paris, dans une pension de famille; il observe autour de lui les palpitations de vitalité qui permettent d'augurer le relèvement d'un pays qui est encore meurtri de la Guerre et plus encore de la Commune. Par une réflexion qui semble toute orientale et qui n'en a pas moins le bon sens pour elle, il se dit que le pays vaincu, à moins d'être hors de combat, est celui où l'énergie doit se tendre plus vigoureusement : de fait, les sociologues nous affirment que la *Gründerperiode* traversée à la même date par Berlin inquiétait les dévots du prussianisme triomphant. Et Londres n'avait peut-être rien à enseigner à notre enquêteur qu'il ne pût apprendre sur la mappemonde même.

Que de choses, au contraire, devaient à Paris solliciter une curiosité comme celle-ci! Le milieu d'art auquel appartient Judith Gautier, séparée de Catulle Mendès, son mari de peu d'années, est admirablement préparé à accueillir ce visiteur, même démuni des couleurs voyantes qui avaient naguère, à Londres, émerveillé l'auteur du *Livre de Jade*. A côté de Tin-tuan-Ling, son maître de chinois, à l'appui des leçons un peu théoriques des orientalistes ses amis, elle fait une place d'élection à un initiateur qui était en même temps un héritier du passé et un ardent novateur, l'interprète parfois dédaigneux de trésors minutieux et désuets. N'est-elle pas symbolique à sa manière, l'anecdote contée par le *Journal des Goncourt*, à la date du 16 octobre 1875? L'infatigable bibelotier connaît assez bien — et sans doute pénètre assez mal — le mince étudiant japonais

« sans estomac ni tripaille » dans son vêtement européen flottant, avec sa voix musicale et ses mains « douées de la préhension délicatement tâtonnante des singes ». C'est Philippe Burty, cette fois, grand amateur d'orientalisme, qui sert d'intermédiaire entre le Japon belliqueux de naguère et la curiosité d'Edmond de Goncourt :

Le petit prince Sayounsi a donné, ces jours-ci, ses sabres de famille à Burty. En les donnant, le prince s'est excusé du mauvais état de ses armes, disant que ses amis s'en servaient, à Paris, pour couper les bouchons de Champagne. Oui, voilà à quoi sont tombés ces farouches lames, ces aciers superbes!

Je remarquais sur la lame du petit sabre des ondulations presque imperceptibles, en forme de nuages, et à propos de ces ondulations le prince Sayounsi a dit à Burty qu'un Japonais, en comptant le nombre de nuages compris dans un espace, qu'il lui désignait entre ses deux ongles, y lisait la signature de l'armurier.

Ces lames, c'est l'idéal de l'acier, l'idéal de ce beau ton cruel du métal de la mort.

Et le sobre et sévère goût d'ornementation qui pare ce beau métal. Je me rappelais, en les maniant, un sabre que j'ai vu dernièrement. Une petite araignée d'or filait sa toile, et les fils presque invisibles de sa trame descendaient sur la lame, sur le fourreau, apparaissaient sous les miroitements du jour, en leurs matières différentes, comme une toile d'araignée baignée de rosée sous le soleil du matin.

Tandis que le dilettantisme parisien s'enchantait ainsi des merveilles du plus ancien, du plus lointain Orient, nos Extrême-Orientaux, à Paris et ailleurs, observaient, étudiaient, confrontaient leurs propres virtualités avec les résultats atteints par cet Occident à peine secoué à cette heure par les menaces de guerres préventives, les difficultés sociales ou les jeux du Parlement et de l'opinion. Elève d'Acollas, le banni du Second Empire que la Commune elle-même avait appelé quelque temps à la tête de l'Ecole de Droit, Saïonzi connaît la fière dédicace tracée par ce jurisconsulte au seuil de son principal traité,

offert « à son fils, pour lui inspirer l'invincible horreur de l'oppression et du mensonge et le sentiment du Droit, de celui qui s'inscrit dans la raison, dans la conscience, avant de s'écrire dans les textes ». S'il est vrai que Saïonzi ait été le disciple préféré de notre juriste, et que son jeune enthousiasme se soit enchanté des espoirs les plus tenaces de l'Occident libertaire, on comprend que ses compatriotes en séjour en Angleterre et en Allemagne, préoccupés surtout de surprendre des secrets techniques et de s'approprier des méthodes bien plus que des inspirations, aient considéré avec un peu de surprise dédaigneuse le jeune aristocrate, hier commandant d'armée, aujourd'hui adapté aux usages français au point de diviser ses cheveux par une raie médiane, lecteur du *Contrat social* et de la presse la plus avancée, suivant la lutte entre Georges Clemenceau et les survivances du Second Empire avec une sympathie peu déguisée pour le « radicalisme ». Même de retour au Japon, les familiers de Saïonzi lui donneront longtemps l'appellation de « Monsieur » : hommage ironique et déférent à la fois rendu au pays d'Occident où, en pleine ascension de l'Angleterre mercantile et de l'Allemagne militaire, cet aristocrate était allé prendre des leçons de liberté intellectuelle et de rêves sociaux illimités.



Ce n'était point choses bonnes à rapporter, en 1880, dans sa patrie. L'automne qui l'y revoyait, au lieu de lui inspirer des *tankas* sur la grâce éternelle des ciels, ou sur les teintes émouvantes des feuillages d'érables, servait bientôt de cadre à une activité calquée, en somme, sur celle qu'il avait appréciée à Paris, mais prématurée en ces lieux, où tout l'effort du gouvernement, pour empêcher un retour offensif du *shogunat* sous une autre forme, tendait à maintenir l'ordre dans les esprits. On bornait l'essentiel de la « modernisation » à l'enseignement, à l'éducation progressive des esprits, mais surtout à la prompte imitation de ce que des missions de tout genre révélaient de progrès militaires ou nautiques

(mission Emile Bertin, mission militaire Marquet-Lebon, séjour de G. E. Boissonnade pour la rédaction d'un Code criminel). Saïonzi écrit une préface pour une traduction du *Germinal* de Zola : traduction et préface sont supprimées par la Censure. Il prend la rédaction en chef d'un journal ultra-libéral : l'Empereur lui-même, dit-on, demande à son ancien camarade et « chambellan pour jouer » de cesser une activité qui peut faire tort aux tendances prudemment progressives du gouvernement. Et sans doute pour utiliser autrement et mûrir par la pratique des affaires un zèle aussi téméraire, on va renvoyer en Occident cet homme qui comprend certains aspects presque inquiétants de la vieille culture européenne. Avec Hirobumi Ito, son aîné de huit ans, qui a déjà quelque expérience, lui aussi, des affaires et de l'Europe politique, mais qui est un *selfmade man* issu d'une caste vassalle, Saïonzi repart pour une longue et délicate mission : étudier les formes diverses de gouvernement constitutionnel en pratique en Occident.

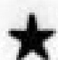
De ce voyage d'enquête les deux compagnons reviennent avec des vues précises sur les possibilités nipponnes: vues favorables à tout prendre, puisqu'un *Comité d'études pour l'élaboration de la Constitution* est formé sur leur initiative. De « vice-sénateur » qu'il était en 1881, Saïonzi devient sénateur en 1883, tandis que son ami va remplir des fonctions ministérielles de plus en plus importantes. Fait « marquis » en 1884, lui-même accepte des missions diplomatiques comme peu de ses compatriotes, à cette date, en pouvaient remplir. De 1885 à 1887, il représente son pays à Vienne où il retrouve au Herrenhaus le baron de Hübner, que son voyage autour du monde avait mis au contact du « Japon ouvert » (jugé par lui avec autrement de clairvoyance que par les « exotistes » européens de sa génération). A Berlin de 1887 à 1891, Saïonzi a pour tâche de négocier avec l'Allemagne des accords remplaçant les anciens traités d'extraterritorialité : tractations délicates, avec Herbert de Bismarck en particulier, mais qui laissent au souple Oriental des impressions durables sur cette Wilhelm-

strasse que domine, même dans la retraite, la silhouette du chancelier de fer. Le 11 juin 1889, la signature des nouveaux accords signifiait pour le statut international du Japon des temps nouveaux, pour Saïonzi un succès dont son Empereur pouvait lui savoir gré. Et comme, la même année, Mitsu-Hito promulguait solennellement la nouvelle Constitution, c'était bien, à cinquante ans, le double accomplissement de ses espoirs de jeunesse que l'ancien *samurai* pouvait saluer.

A travers ces sauts de cavalier sur l'échiquier diplomatique et politique, quels souvenirs cet actif serviteur de son pays gardait-il de ses amis parisiens — et surtout de l'interprétation si peu *actuelle,* en somme, qu'ils continuaient à donner d'une nation dont lui-même contribuait à guider les destinées présentes? Quand en 1885 les *Poèmes de la Libellule,* en 1888 *La Marchande de Sourires,* « pièce japonaise en cinq actes », lui parvinrent, est-ce le fameux rictus indéchiffrable qu'on attribue à ses compatriotes qui marqua son pli dans ses joues glabres? Son dernier biographe japonais semble bien téméraire lorsqu'il transfère à Saïonzi la dédicace mise par Judith Gautier, sous le nom d'un autre destinataire, au fronton du recueil de poésies traduites par son ancien moniteur :

> Je t'offre ces fleurs
> De tes îles bien-aimées :
> Sous nos ciels en pleurs
> Reconnaîtras-tu leurs couleurs
> Et leurs âmes parfumées?

Et, d'autre part, la pièce jouée avec succès à l'Odéon le 14 avril 1889, mais en pleine effervescence boulangiste, a dû sembler à « l'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur du Japon », à qui elle était dédiée, un bibelot sans grand parfum ni couleur, malgré le charme des amours irrégulières du prince Yamato et de Cœur-de-Rubis sa maîtresse.



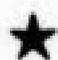
On s'épuiserait à suivre les jeux de bascule, les chassés-croisés parlementaires dont est faite, après son retour, la carrière de cet homme politique, à la fois annonciateur, artisan et praticien de cette chose si délicate, lent apport des siècles en la plupart des pays, ici fleur étrangement soudaine éclose en peu d'années : un régime parlementaire. De 1892 à 1896 à l'Instruction Publique, avec de fréquents intérims aux Affaires Etrangères, Saïonzi organise le premier lycée de jeunes filles, fait admettre de meilleures conditions matérielles pour les instituteurs, s'efforce de modifier *par l'intérieur* (comme il le dira dans un exposé écrit par lui) la mentalité séculaire de son peuple. Il demande aux partis, d'accord avec Ito, une « unité de vues intelligente et non passive » en cas de crise. Président du Conseil privé en 1900, il ne tarde pas à prendre — en 1903 — la direction du *Rikken-Seiyu-Kwai,* parti constitutionnel, où il succède à Ito : il s'appuiera sur lui en particulier au cours de trois sessions de la Diète, de 1906 à 1908 : à cause des applications tendancieuses que ces adversaires entendent faire de la Constitution — irresponsabilité ministérielle, *clans* déguisés en *partis,* Droit divin du monarque latent dans certains esprits — il lui semble indispensable, là encore, de faire l'éducation de ses concitoyens, pour les préparer à un régime où il voit le signe de la maturation civique d'un peuple. Quand, après un certain nombre d'abandons et de reprises du pouvoir, il succède à Katsura comme président du Conseil, son ancien chef de cabinet Takegoshi caractérise en ces termes son « patron », à l'intention des lecteurs de la *Contemporary Review :*

Cette arrivée au pouvoir signifie la victoire de la démocratie sur la bureaucratie, du gouvernement de parti sur le gouvernement de clan, du progrès européen sur l'immobilité asiatique... Saïonzi n'est pas seulement un homme politique, mais bien un réformateur... Son but est de libérer le peuple japonais du joug de la pensée asiatique, et de lui donner droit de Cité dans le

monde. Il souhaite en même temps un élargissement de la culture, plus de lumière et de douceur parmi les enfants des ténèbres, comme disait Mathew Arnold...

Et après avoir vanté des qualités à peu près uniques chez son ancien chef, ce député continue :

Il connaît bien l'Allemagne, ayant été quelque temps ministre auprès de la Cour de Berlin. En ce qui concerne la France, sa familiarité avec elle est complète, en raison des années qu'il y a passées et des amitiés qu'il s'y est faites parmi les hommes d'Etat et les diplomates français. Il est quasi français de pensée et de goûts, si bien qu'on l'appelle souvent un « grand seigneur » dans le peuple de Tokyo, et que sa pièce de réception est nommée son *salon*...



C'est évidemment de cet angle d'une perpétuelle émulation avec l'Europe la plus avancée qu'il convient de juger une activité qui souvent a paru inconsidérée par sa rapidité même, dangereuse pour une hâte fiévreuse, et aussi pour un traitement sévère infligé à des voisins « civilisés » avant le Japon, quoique d'une autre façon, et demeurés stationnaires pour leur compte. En Corée, en 1907, Saïonzi laisse les mains libres à Ito. La lutte avec la Russie tsariste, pouvoir asiatique à sa manière, est une occasion de démontrer que, dans son éveil rapide, le Japon s'est classé comme l'égal d'un grand voisin : le traité de Portsmouth (dónt certains adversaires déplorèrent la modération) devait surtout entériner cette victoire, au fond de l'Orient, d'un petit peuple presque inconnu cinquante ans plus tôt et se mesurant avec un très ancien colosse européo-asiatique.

Dans la pensée de ce chef, si souvent responsable et toujours en éveil, la question chinoise est du même ordre de grandeur. L'attitude japonaise, depuis bien longtemps, n'est pas seulement l'insolence du nourrisson qui flagelle sa nourrice : c'est aussi celle de l'émancipé qui tire la barbe à son vieux maître. En 1900, le contingent japonais de la colonne internationale de

secours avait affecté, pour les vieux sanctuaires pékinois, un mépris plus irrévérencieux qu'Américains et Européens réunis. La Révolution chinoise de 1911, acclamée comme un affranchissement décisif par les démocraties d'Occident, n'a point eu du tout le même sens au gré de l'Empire du Soleil levant. C'est en termes d'anarchie, de rivalités entre chefs, de brigandage et d'éventuel « communisme » que, dès ce moment, le Japon interprétait le mouvement déclenché par les Sun-yat-sen, tout juste endigué par les Yuan-shih-kai : des masses innombrables et inéduquées, pour qui le mot de République signifiait « le royaume de chacun », n'étaient-elles pas, pour l'organisation japonaise devenue rigide à force de discipline, d'intolérables voisines?

Qu'il soit permis à l'auteur de ces lignes de rappeler comment, dès 1912 et à Tokyo même, à une « mission » officieuse dont il faisait partie à propos de la réorganisation économique de la Chine, dans un français demeuré excellent, le Président du Conseil Saïonzi exposait ses vues en ces matières. Les récentes funérailles de son Empereur, l'émotion suscitée par le suicide du général Nogi, la présence en Extrême-Orient de diverses personnalités représentant les puissances, la prochaine loi d'amnistie qu'il se préparait à défendre devant le Parlement, donnaient à cette haute figure un relief particulier, accentué par sa personnalité accueillante et par une rapidité de conception vraiment impressionnante. Etait-elle feinte, comme il faut bien parfois l'imaginer chez ceux de sa race, l'attestation de son bon vouloir pour un voisin plutôt décrépit, et de ses sympathies françaises imperturbables? Chez cet homme au visage énergique et aux hauts sourcils, sans les paupières bridées qu'on eût attendues, rien de machiavélique ou de secret. Et la façon imagée dont, allongeant ses doigts autour de son fume-cigarette, il rappelait que seule pouvait agir une entente étroite des puissances souhaitant sincèrement le relèvement de la Chine, « mais aussi unies que mes doigts en ce moment », touchait en fait à un problème capital : trop de divergences de prestiges et d'intérêts

s'agitaient autour de l'ancienne Chine défunte pour qu'on pût faire entière confiance à la Chine renaissante.

Quelques semaines plus tard, le 5 décembre, le cabinet Saïonzi sombrait dans une lutte où l'Armée et la Marine, et peut-être des forces cachées d'« affairisme », avaient plus de part que les progrès du Japon dans la voie des Droits de l'Homme et du Citoyen...

Ayant remplacé Ito à la tête du parti constitutionnel, mais refusé le pouvoir à l'automne 1918 en dépit de son succès électoral, Saïonzi se réservait sans doute dès ce moment pour représenter son pays à l'issue de la Grande Guerre où le Japon combattait — d'assez loin — aux côtés des Alliés. Le 14 janvier 1919, il prenait passage à Kobé, à bord du *Tamba Maru,* avec une suite peu nombreuse. Quelques jours avant son départ, une branche importante du Seiyu-Kwai, dans une réunion générale, avait adopté une motion en faveur de l'*égalité de races* qu'il fallait faire triompher à Paris ou à Genève, et à Washington, hélas! ou San Francisco. C'était là, en effet, pour la susceptibilité japonaise, une question de première importance; et ceux qui ne cherchent que dans des « facteurs économiques » la clef des humeurs nationales font trop aisément abstraction de ce genre d'arguments de satisfaction ou de rancune. L'opposition, surtout le prédécesseur de Saïonzi à la présidence, le marquis Okuma, reprocheront, dès février 1919, à la délégation japonaise tout entière, ce qu'on appellera l'« inaction » dont elle faisait preuve : sans doute Saïonzi estimait-il que cette question délicate concernait l'ethnographie, et que les preuves d'adaptabilité données par son pays étaient plus que suffisantes pour qu'une discussion de principe à ce sujet fût assez oiseuse : sans compter qu'on risquait de gâter les atouts du Japon dans le Pacifique en suscitant de fâcheuses controverses.

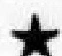
En revanche, le problème chinois, vu de l'angle de ce « terrorisme mongol » que démentait de son mieux la délégation chinoise, lui arrachait de fort bonne heure une déclaration ambiguë. « Nous sommes décidés à ce que la Chine sache combien nous sommes prêts à aller

au-devant d'elle dans tous les rapports et négociations que nous aurons à l'avenir ». C'est le point de vue que, naguère encore, dans une interview qui courut la presse, Saïonzi défendait.

Souffrant à l'arrivée à Paris le 2 février, portant un deuil récent, cet ancien Parisien devait sans doute à sa dignité officielle de ne pas trop se souvenir de sa pension de famille de jadis, ou bien des sabres qu'il donnait à Philippe Burty — encore moins à *la Libellule* et à la *Marchande de Sourires*. Le plénipotentiaire dut rire sous cape, lorsque, installé à l'Hôtel Meurice avec sa suite (tandis que le reste de la Délégation habitait l'Hôtel Bristol), il reçut en mars la visite d'une féministe française notoire, qui l'interrogea sur la condition de la femme au Japon. Courtoisement, le grand marquis répondit « que la Japonaise semblait heureuse », ce qui, somme toute, lui semblait aussi important que le droit de vote ou l'indépendance légale. Il n'ajouta point qu'une légende de famille interdisant le mariage à certains de sa lignée, parce qu'une mauvaise fée veut du mal aux fils qui naîtraient d'eux, l'adoption tourne cette difficulté traditionnelle... et que sa suite comportait, plus jeune que lui de plusieurs décades, une charmante Mme Chana, troisième du grade, dit-on, dans ses affections paraconjugales. Le président Wilson ne se montra point puritain au point de ne pas faire un gentil cadeau à la jeune femme, qui put croire ainsi que l'équivalence des races existait au moins dans l'esprit du chef suprême de la Confédération. Dès le 24 août 1919, d'ailleurs, Saïonzi était de retour à Tokyo, où, fait *prince* en 1922, il se renferma de plus en plus dans sa maison près d'Okitsu, petit village de pêcheurs, dont son biographe japonais donne le signalement suivant :

La maison principale, couverte de tuiles, comprend deux étages : au premier, deux chambres pour les hôtes; au rez-de-chaussée, deux chambres à huit nattes, l'une qui lui sert de cabinet de travail, de chambre à coucher et souvent d'infirmerie, l'autre pour son secrétaire, son intendant, et Chana.

Ajoutez à cette modeste habitation une salle de bain, une cuisine, quatre petites chambres de domestiques, et des communs séparés dans le jardin, et vous aurez la description de la demeure du dernier « genro ».



Il survivait en effet, dernier de son espèce, membre ultime d'un conseil indépendant de l'ordre constitutionnel, le *Genro*, ce quatuor où il était entré en 1916, de prompte action et de caractère singulier, gardant une existence de fait qui semblait plutôt une survivance féodale qu'un organisme moderne. Et pourtant! Sans plus être du « Conseil privé », le mérite de Saïonzi et l'étrangeté de son cas, sa longévité exceptionnelle et l'amitié qui l'avait lié à l'aïeul du souverain continuaient à faire de lui un donneur d'avis, importun à certains, vénéré par la plupart comme une sorte de « témoin » des temps décisifs : « Il a vécu trop longtemps, il est trop vieux », disent les premiers; et les seconds ne savent trop que répondre. Les violents modernistes à toute force le redoutent pourtant; on le lui fit bien voir quand, le 26 février 1936, un *pronunciamiento* de jeunes officiers faillit débarrasser la clique militaire, en même temps que de plusieurs ministres et journalistes libéraux, du grand vieillard dont l'influence comptait dans les conseils de l'Empire : seule, une méprise qui fit prendre pour Saïonzi l'un de ses parents laissa la vie au dernier des Genro. Peu après, les journaux annonçaient que sa famille alarmée ne lui permettait plus de circuler qu'en auto blindée entre sa villa et Tokyo. Mais, de nouveau, son nom reparaît aujourd'hui parmi ceux des conseillers dont l'Empereur tient à recueillir les avis, directement ou par intermédiaire. Les difficultés rencontrées par des militaires trop pressés, au fond de cette Chine dont Saïonzi n'a pas cessé de dénoncer la mauvaise volonté, laquelle n'est en somme qu'un vouloir-vivre fort légitime, remettent son nom en évidence. De ce nonagénaire de demain, je ne sais pourquoi l'on ne préférerait pas, comme pour d'autres grands hommes dans la retraite, un silence qui

semblerait une ultime méditation : celle peut-être qu'ont connue de puissants ouvriers de novation nationale, constatant que des forces importunes surgissent derrière les incontestables progrès dus au changement, et que le temps seul permet de dire si c'est vraiment pour le bien de la civilisation que des millénaires immobiles sont mués en des actualités agissantes — trop agissantes peut-être.

FERNAND BALDENSPERGER.

LE CAS DELILLE

ET SAINTE-BEUVE

—

I

La nécessité de revenir sur le *cas* Delille m'est apparue dès la fin de mon étude (*Mercure,* 15-VII-1938). Son « cas » en effet est un des plus singuliers de notre histoire littéraire, et j'étais loin de l'avoir entièrement expliqué. J'ai pu le rapprocher sans arbitraire du « cas » Ronsard; cependant celui de Delille est bien moins compréhensible. Il y avait eu avec Malherbe un renversement complet de la beauté poétique, puis une mise à terre par Boileau définitive. La poésie de Delille, au contraire, ne s'évanouit qu'insensiblement dans les poèmes romantiques; ils la prolongèrent longtemps. Après Chénier, Chateaubriand quand il versifie, Vigny, Lamartine, le premier Hugo, Sainte-Beuve, puis tous les *minores* sont pleins de ses formes, et l'on peut dire que c'est à travers ses formes qu'ils remportèrent leurs premiers succès.

Sa vogue d'ailleurs ne cessa pas du tout après sa mort, puisque les éditions de ses œuvres complètes n'arrêtèrent point. On en trouve en 1817 (Bruxelles, 5 volumes in-8°), 1820, 21, 22, 24 (16 tomes en 14 volumes), 25, 28, 30, 32, 33 (en un volume in-8°; 2 éditions différentes dont 3 réimpressions de la 2ᵉ) (1). Qu'est-ce que cela veut dire? Quelle année faut-il donc attendre pour cons-

(1) Cette édition de 1833 mentionne spécialement qu'elle renferme les notes de Perceval-Grandmaison, Féletz, Choiseul-Gouffier, Aimé Martin, docteur Descuret (de celui-ci pour *Les trois Règnes de la Nature*). Un grand crédit en effet était accordé au poète par les érudits et savants de l'époque.

tater l'extinction du poète? Et quelle en fut la cause réelle, puisque, en plein triomphe (il nous semble!) de la nouvelle école, il se vendait toujours?

L'enterrement poétique de Delille ou plutôt le creusement de sa fosse date exactement, il y a un siècle, du 1er août 1837, à la parution dans la *Revue des Deux Mondes* du grand article que tout le monde peut lire dans les *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve. Ce fut lui, le fossoyeur à la fois décidé et doucereux dont l'ingratitude (car poétiquement il lui devait beaucoup) fut provoquée par des éloges de Jacques Delille qui recommencèrent à surgir en pleine floraison romantique (2).

Grave danger! Seul Lamartine était alors de l'Académie.Hugo n'y entrera qu'en 1841; Sainte-Beuve en 1845; Vigny en 1846 et Musset en 1852. Allait-on se servir du poète des *Jardins*, où l'on ne voyait plus que pureté classique, pour boucher la brèche que le lyrisme nouveau ouvrait dans les vieux remparts? En 1837, l'assaut romantique était loin d'avoir tout emporté; et Sainte-Beuve, lui-même était bien près de donner des armes aux adversaires (3). On sait la nature à cette époque de ses rapports avec Hugo. Littérairement, rien n'est plus édifiant que la note dont il fit suivre son *Victor Hugo en 1831* dans la première édition en volumes de ses « Portraits Littéraires » (4). Mais il avait une pénétration égoïste trop aiguë pour ne pas s'apercevoir que l'instant n'approchait pas encore de lâcher tout à fait les camarades, et qu'il serait le premier à en pâtir s'il ne soutenait

(2) 1836, *Jocelyn;* Musset, *Confession d'un Enfant du Siècle; Lettre à Lamartine;* 1835, *Les Chants du Crépuscule;* 1837, *Les Voix intérieures.* Et Sainte-Beuve lui-même publiait en 1837 *Les Pensées d'Août.* — Il y eut encore des éditions de Delille en 1843, 1850 et 1873, cette dernière pour les écoles.

(3) Nous employons ces métaphores de combattant pour rendre mieux l'esprit dans lequel Sainte-Beuve a écrit son article; mais nous nous réservons de dénoncer en terminant l'erreur toujours courante et ruineuse pour l'art qui est d'assimiler un avènement littéraire à une victoire militaire.

(4) C. A. Sainte-Beuve, *Critiques et portraits littéraires*, Paris, Bocquet, éd., 5 vol. in-8, 2e édition 1841. — Nous nous sommes plutôt servis de l'édition Didier, 1845, revue et corrigée. L'auteur y a fait état d'un manuscrit laissé par la veuve du poète, et qui lui fut communiqué par une amie de Mme Delille, indignée des ragots dont on accablait sa mémoire et celle du pseudo-abbé, son mari.

pas avec eux l'idéal de sa jeunesse. Aussi s'empressait-il de saper à la base le socle que semblait avoir assuré Villemain à la statue toujours honorée du vieux Delille.

II

Comment toujours le saluait-on *en 1833* aux lignes initiales d'une préface à ses œuvres ? « Jacques Delille dont le talent enchanteur a répandu tant d'éclat sur la poésie française... ». Avec une satisfaction perfide, Sainte-Beuve niait d'autant moins cet éclat qu'il entendait démontrer que cette flamme d'avril eût paru bien terne si elle avait pu exister encore aux pleins feux de juillet du Romantisme. Le *pianoforte* n'avait-il pas fini par écraser le clavecin? Aussi, dit-il en débutant :

Rien n'est doux comme, après le triomphe, de revenir sur les entraînements de la lutte, *et d'être juste, impartial*, pour ceux qu'on a blessés dans l'attaque et malmenés.

Du reste, cette impartialité lui est aisée :

Lecteur charmé de Delille dans mon enfance, j'ai peu d'efforts à faire pour rentrer dans l'esprit qui le faisait goûter.

Et il est incontestable que cet esprit n'était pas étranger au délire collectif qu'on attribue à l'action de la poésie la plus chaude bien que cette action eût été déchaînée par *L'Homme des Champs* ou par *Les trois Règnes de la Nature!...* A la fin de sa vie, sous l'Empire, aveugle comme Homère, Delille rassemblait plus que jamais les foules à sa voix, et Sainte-Beuve ne manque pas de nous faire assister à ces scènes débordantes :

S'il paraissait à l'Académie pour réciter quelques morceaux; si au Collège de France où M. Tissot le remplaçait, il revenait parfois faire une apparition annoncée à l'avance, et débiter quelque épisode harmonieux, les larmes et l'enthousiasme n'avaient plus de mesure; on le remportait dans son fauteuil, au milieu des trépignements universels : c'était Voltaire à la

solennité d'*Irène;* les adieux d'un chanteur idolâtré reçoivent moins de couronnes.

Les contemporains trouvaient très naturel de lire sous ses portraits l'inscription que Sainte-Beuve aurait pu nous transcrire :

On connaît pour terme à sa gloire
Les confins du monde habité.
Mais en mettre un à sa mémoire
C'est borner l'immortalité.

Et quand un nommé P. J.-B. P. Dubois, « *Collegii Claromontani id isaram primarius* », traduisit en vers latins *L'Homme des Champs ou les Géorgiques françaises,* il les illustrait de cette dédicace : PRÆSTANTISSIMO | DOCTISSIMOQUE VIRO | JOCOPO DELILLE | GALLICOS INTER POËTAS CELEBERRIMO.

Ces superlatifs exprimaient pour les contemporains l'exacte vérité. La première édition de ses livres était tirée à vingt mille exemplaires. Achetée à l'auteur quarante mille francs, la traduction de l'*Enéide* fut, elle, publiée tout de suite à cinquante mille. Partout, dans les familles, dans les châteaux, ses poèmes figuraient sur toutes les cheminées, sur toute les tables. Sainte-Beuve se rappelle que dans une de ses vacances d'enfant, ils accompagnaient les jeux du salon; on en faisait des lectures avec une « émotion croissante », et l'on s'entretenait « une heure » de sa lecture. Etonnez-vous après cela que dans un voyage en 1786 à Metz, à Pont-à-Mousson, à Strasbourg, l'abbé Delille ait été reçu dans chaque ville par les gouverneurs, par les colonels à la tête de leurs régiments, par les maréchaux de Stainville et de Contades au sein de leurs états-majors. On lui offrait et il acceptait de commander lui-même les *petites guerres.* Car il montait très bien à cheval. Cette gloire ne s'arrêtait pas au Rhin. En exil, pendant la Révolution, il put constater que les jardins du prince à Darmstadt avaient été dessinés et calqués, livre en mains, sur le poème.

III

« Impartialement », sans idée de derrière la tête, le « lecteur charmé » devait donc rechercher les raisons d'un engouement qui était soutenu par les élites les plus difficiles de l'époque, quitte ensuite à expliquer pourquoi sa génération n'avait pas eu tort de sentir la poésie dans un souffle plus large et de l'exprimer dans une pratique moins timide, bien que dans le sens même des théories de Jacques Delille.

Or c'est précisément ce que Sainte-Beuve ne voulait pas reconnaître. Que l'auteur du « Discours préliminaire » à la traduction des *Géorgiques* eût été pour quelque chose dans l'avènement « *de beautés plus hardies et plus fières* », suivant les termes de Villemain, aurait renversé l'échafaudage que les Romantiques de 1830 estimaient avoir seuls élevé pour l'édification de leur monument. Sainte-Beuve évoque la célèbre préface, ce « morceau capital », mais pour l'escamoter, en prétendant qu'elle est « en grande partie traduite de Dryden! » Dryden, le classique par excellence de la Restauration anglaise, ne présente dans son *Essai sur la poésie dramatique* (1668) rien de commun avec les idées développées dans le « Discours préliminaire », d'esprit et de tendances, comme on s'en doute, tout opposés. Sainte-Beuve tenait surtout à escamoter les réformes techniques qui s'ensuivirent et qui touchaient le côté le plus sensible des prétentions romantiques :

> Les modifications matérielles, dit-il, qu'il apporta à la versification, ses enjambements et ses découpures ne furent que des gentillesses sans conséquence et qui n'empêchèrent pas chez lui, en somme, *le rétrécissement de l'alexandrin* (!).

Les lecteurs peuvent se reporter à nos exemples pour apprécier la bonne foi de cette phrase. En réalité, la rime étant tout pour Sainte-Beuve (on n'ignore point sa pièce, d'ailleurs exquise, « ...Rime, *l'unique* harmonie — Du vers, qui, sans tes accents — Frémissants — *Serait muet*

au génie... »), il ne saisit pas les véritables éléments du rythme que voulait dégager le traducteur des *Géorgiques*. Et pour mieux prouver la vanité de ses efforts, il lui oppose les vers de Boileau, dont certes, il fallait « changer le ton et hausser d'un degré les moyens », ainsi que le régent du Parnasse, en « rénovateur du style poétique » qu'il avait été (!), l'eût accepté lui-même; mais « Delille ne comprit pas de quelle réparation il s'agissait » (?).

IV

Le cauteleux faux-semblant ne retient donc pas une idée du « morceau capital ». En échange, pour démontrer que la renommée de Delille n'avait pas eu en son temps la portée que la mode parut lui donner, que, par conséquent, ses jugements avaient été devancés par les contemporains, il monte en épingle les « bons mots » des confrères contre l'auteur :

Ducis écrivait : « Parlons un peu du poème des *Jardins* : on ne peut pas se tromper sur le charme de sa lecture. Quelle perfection de vers! Quelle tournure! Quelle brillante exécution! C'est véritablement *le petit chien qui secoue des pierreries.*

Notre critique étale surtout un copieux extrait de la diatribe (qui amusa fort) de Rivarol, *Plainte du Chou et du Navet contre les « Jardins »*. On y lit :

LE CHOU A M. L'ABBÉ DELILLE

Lorsque sous tes emprunts masquant ton indigence
De tous les écrivains tu cherchais l'alliance,
D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut
Du jardin potager ne dirent pas un mot?
. . . .
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi!
. . . .

LE NAVET AU CHOU

J'ai senti comme toi notre commune injure..
. . . .

Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantaient les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous
Et n'y parle jamais de navets et de choux.

. . . .

LE CHOU

. . . .

De ses dieux potagers déserteur sacrilège,
Sa gloire passera, les navets resteront.

Rivarol, écrivain de premier ordre et d'une conversation étincelante, avait réussi par la méchanceté comme d'autres par la flatterie; il prenait toujours le contrepied de la vogue. Mais on peut juger qu'il avait été contre Delille assez malheureux, et d'une mauvaise foi remarquable, puisque notamment le « chou » et le « navet » (nos lecteurs s'en souviennent) sont nommés en toutes lettres dans les *Jardins*. Notre poète ne proclamait-il pas : « L'art des vers orne tout *et ne dédaigne rien* »? N'avait-il pas revendiqué le droit de se servir des termes réputés « bas »? Ne considérait-il point que la « vache » ne « dégradait » plus ni « les parcs, ni ses vers » (5) ? Que penser alors de la mauvaise foi de Sainte-Beuve doublant celle de Rivarol ?

A force de parti pris, il en arrive à ne plus être intelligent. « De tout temps », écrit-il, « les bons mots des contemporains » ont réduit les poètes à leur valeur; ils perceraient les outres des louanges. Vraiment! Ainsi il faudrait moins croire les admirateurs de Racine que ses ennemis; et les détracteurs du *Cid* en auraient fait bonne justice, comme de l'auteur d'*Hernani :* le « Où, ô Hugo, hucheras-tu ton nom... »?

Par petites touches biographiques et littéraires se noircissant les unes les autres, Sainte-Beuve avance dans son « portrait » de manière que, toutes les parties en étant faussées, il n'en paraisse pas moins ressemblant. D'une laideur séduisante pleine de feu, éblouissant cau-

(5) *La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,*
dira-t-il encore dans *L'Homme des Champs.*

seur et diseur, incomparable attrait de la société du Comte d'Artois, des Vaudreuil, des Choiseul-Gouffier, des Ligne, des Boufflers, des Narbonne, des Ségur, « les femmes l'adoraient », d'où cette note du peintre : « Delille fut un jouet charmant », le plus réussi des joujoux qu'il fabriquait, tandis qu'il « tournait ses vers en ornements de toilette et de cheminée, bons pour tous les boudoirs ». Ses matières descriptives? Il les mettait pour les salons « en air de serinette ». « On se l'enviait, on se l'arrachait »? Oui, oui, il était « un meuble indispensable à la campagne par temps de pluie ». Il « croyait aimer la campagne »? Il « ne rêvait qu'à la peindre ». La campagne « fut toujours, si l'on peut dire, son *dada...* » (*sic*). Il « se croyait une muse grave ? Il ne savait pas combien il était proche parent de *Vert-Vert* ». Enfin, « de l'école de Racine et de Boileau, il la fit dégénérer en la faisant refleurir », et « il ne suit le culte de ses devanciers que pour en corrompre agréablement l'héritage ». Ces traits ne ressortent pas, piqués ainsi côte-à-côte; le peintre a soin de les noyer de distance en distance dans un délayage sucré où l'œil glisse sans les saisir tout de suite, d'autant qu'il affecte toujours d'en prendre les couleurs sur la palette des contemporains. Après ce joli travail, ne voyons-nous pas en effet l' « impartialité » de Sainte-Beuve porter ce témoignage :

> Notre opinion particulière sur les *Jardins*, si on nous la demandait (?), est que toutes réserves faites sur l'art et le style en poésie, nous aimons encore cet agréable poème, un des plus frais ornements de la fin du XVIII[e] siècle. La *sensibilité*, qui y perce par endroits, est bien celle qu'on voulait alors, un peu de mélancolie comme assaisonnement de beaucoup de plaisir.

Telle est l'art de faire une caricature ressemblante.

V

Cependant à peine un trait juste évoque-t-il assez exactement le modèle qu'un autre le déforme. Après Rivarol, Sainte-Beuve accable Delille sous ses « emprunts ». « Il

prenait de toutes mains », écrit-il. Evidemment, puisque, à l'imitation de tous les poètes jusqu'au Romantisme, il en tirait gloire tout en ne cessant comme eux d'en prévenir le reproche. En tête de l'*Homme des Champs,* en particulier, il a soin d'avertir :

Ils se trouve dans ce poème une soixantaine de vers empruntés de différents poètes anglais; mais en les imitant j'ai tâché de me les approprier par les images et l'expression... Quelques traces de réminiscences [se rencontrent par ailleurs]. J'en préviens d'avance ceux qui font un grand crime de ces petits torts.

Mêmes aveux et mêmes excuses chez Racine, La Fontaine ou Molière. Sainte-Beuve ne leur en a pas tenu rigueur, loin de là; seulement il lui convenait d'en « faire un crime » à Delille et un mérite à Chénier, considéré comme hors du XVIIIe siècle et de son art.

Là où de son venin il croit agir avec une efficacité complète, c'est quand il s'en prend jusqu'à l'adresse didactique du descriptif. Il lui oppose ces vers pris aux *Amours de Psyché,* lorsque La Fontaine se promène dans les jardins de Versailles :

L'onde malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit
Et plaît, aux écoutants, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie alentour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.

Je ne crois pas que dans tout La Fontaine ón puisse rencontrer des vers aussi médiocres (6); ces vers-là sont

(6) Il fallait une malice noire pour les choisir, afin de montrer que ceux de l'*Homme des Champs* ou des *Jardins* étaient encore plus mauvais. La description de la *grotte de Thétis* d'où ils sont tirés en contient cependant de bien meilleurs à quelques vers de distance plus haut ou plus bas, par exemple ceux-ci où dans le mouvement rythmique on retrouve avec plaisir notre La Fontaine, la supériorité harmonique restant quand même à Delille :

L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, distiller les planchers.
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.

cependant mis par Sainte-Beuve bien au-dessus de n'importe quels alexandrins de Delille, mais il a soin de n'en citer aucun. Citons-en donc pour lui et voyons dans ce même Versailles :

> Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
> En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
> Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
> Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,
> Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
> Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur.

De quel côté est la maîtrise? De quel côté même, la poésie ?

VI

Naturellement, le traducteur n'est pas mieux traité que le descriptif. Ayant produit le jugement de Voltaire sur la traduction des *Géorgiques,* « un des meilleurs poèmes qui ait illustré la France après *l'Art poétique* » (jugement dont la bizarrerie est à souligner), Sainte-Beuve le balance par celui de Chateaubriand :

> Son chef-d'œuvre est la traduction des *Géorgiques.* C'est comme si on lisait Racine traduit dans la langue de Louis XV (?). On a des tableaux de Raphaël merveilleusement copiés par Mignard.

Voilà encore qui est assez cocasse! Mais par là nous mettons le doigt sur un des deux points les plus sensibles du cas Delille (nous verrons l'autre après). Que les générations successives se ferment d'un coup ou peu à peu à la pénétration des œuvres antérieures, rien que de sentimentalement nécessaire pour leurs créations propres. Or cette nécessité est renforcée à faux par l'examen critique du passé sous l'angle de la perspective nouvelle qu'elle ne devrait impliquer d'aucune façon. Ainsi que pour n'importe quelle antiquité, la moins lointaine ou de haute époque, on a, depuis les Romantiques, la prétention de se placer dans l'esprit exact du temps, puis de

reprocher aux aînés d'avoir ignoré ou méconnu cet esprit.

Cette prétention est à l'égard des œuvres imaginatives (non de la recherche érudite, cela va sans dire), une absurdité qui rend incompréhensibles les couches diverses de la poésie et de l'art, et qui par là détruit, dans leur fausse imitation même, les plus certains chefs-d'œuvre de nos pères. Aucune copie ne peut se substituer à un original; mais c'est la copie de Mignard qui est intéressante à côté du Raphaël que forcément il aura plus interprété que reproduit. Nous savons bien que Delille ne nous a pas rendu le véritable Virgile; mais c'est justement sa version dans le français du XVIIIe siècle qui doit nous toucher, comme nous séduit l'inspiration d'une guirlande gréco-romaine dans une boiserie Louis XVI. Les admirables trahisons d'Euripide par Racine ne seront jamais trop aimées pour elles-mêmes; et l'erreur est grande de les envelopper dans des costumes et décors d'une précision archéologique qui restera toujours douteuse, et qui, elle, est une monstrueuse trahison de Racine.

La faute en est à la *couleur locale,* telle que les Romantiques l'ont comprise pour les temps et les lieux où l'œuvre se passe, alors qu'il faudrait maintenir la « couleur locale » du temps et du lieu où elle a été composée. En renversant ainsi le principe, nous ne perdrions pas le sens du poème comme Sainte-Beuve, quand il reproche au paysagiste de Bagatelle, de Bel-Œil et de Trianon de ne pas peindre la nature avec le pinceau de Poussin. Qu'il fût un modeleur en pâte tendre, un « gentil émailleur », un virtuose de la peinture sur porcelaine, qu'il eût « la grâce plus ingénieuse que naturelle de Boucher », c'est-à-dire « qu'il émousse et affaiblit le sentiment par l'esprit qu'il y mêle » (*Année littéraire,* 1782), parfait! il n'en aura été que mieux une des expressions raffinées de son milieu, des lieux et du jour. L'histoire de la poésie est altérée par un déplacement continuel dans la hiérarchie des œuvres. Certes, dans tous les ordres, et du plus grand au plus petit, il y en a d'éternelles et universelles, supérieures, dominantes, souveraines. Mais qui dit hié-

rarchie, par conséquent aristocratie, sans laquelle l'art et la pensée seraient inconcevables, dit nécessité de ne méconnaître aucune des places qui constituent ses échelons (*à l'époque*) et de les justifier par notre admiration pour les valeurs qui les occupent et à leur rang. Il n'y aurait pas de cas Delille ni tant d'autres semblables, si l'on acceptait les œuvres telles qu'elles se présentent, *sous le contrôle, qui est le seul probant, que nous tenons de leurs propres mesures.*

Sainte-Beuve prit une mesure qui n'était pas la toise de Delille pour juger de sa poésie et de ses vers. Il la prit sciemment, car nul n'avait plus de goût naturel pour les grâces du passé et leur charme désuet, à preuve ses articles ultérieurs si élogieux sur *Léonard* (1744-1793) et sur *Fontanes* (1757-1821) dont l'art, le sentiment, la langue étaient ceux mêmes de leur aîné que, de son aveu, « ils reconnaissaient pour leur maître ». Il s'était bien gardé de transcrire des *Jardins* des passages analogues aux longues suites, qu'il nous met sous les yeux, de ses élèves, et en analysant leurs harmonies dont chez le maître il eût découvert les semblables par centaines. Il se gardait bien surtout de nous découvrir le second point qui rend le cas Delille particulièrement complexe, en ne voulant voir dans le petit abbé que le sémillant « écureuil » du Comte d'Artois.

VII

Plus, en effet, le poète avancera dans la vie, plus ses œuvres, contrairement à ses premières tendances, amplifieront le didactisme d'un véritable « *doctissimus* », plus il écrasera le délicat paysagiste sous d'énormes traités (7) en vers, et, le curieux, en les déplorant tout en les défendant. Or, non seulement sa gloire poétique n'en souffrit pas, mais elle en fut exaltée au point d'aboutir à ces funérailles incroyables où le corps du poète, devant un défilé ininterrompu de ses admirateurs, fut exposé

(7) « Ce poème ne peut se disculper d'appartenir au genre descriptif... » (*Les Trois Règnes de la Nature*, discours préliminaire).

au Collège de France pendant plusieurs jours sur un lit de parade, le visage peint et le front couronné d'un laurier d'or.

L'Imagination (1806) et *Les trois Règnes de la Nature* (1808) ne comportent pas, chacun, moins de huit chants (8). Le premier poème renferme la psychologie de l'homme; le second, un véritable *Cosmos.* En soi, ce sont des ouvrages considérables. L'auteur a voulu y servir toute la science de son temps, sortes d'encyclopédies, de sommes, dans lesquelles le vers reprenait son rôle mnémotechnique primitif, rôle conforme encore à l'enseignement de l'époque, tel qu'il avait été instauré depuis deux siècles. Au fond, ce rôle technique n'avait jamais été séparé du poétique, d'où l'admiration renforcée des contemporains pour les plus vastes « poèmes » de l'omniscient Delille. Chaque siècle, d'une manière ou d'une autre, refait à certain moment la *Théogonie* ou *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, parce que chaque poète se croit, inconsciemment ou non, autant celui qui *sait* que celui qui *sent.* Ne voyons-nous pas aujourd'hui la poésie réputée neuve verser de plus en plus dans la métaphysique, et sans même une forme déterminée? Il faut comprendre que *Les Trois Règnes* rejoignaient *la Création du Monde* de du Bartas (autre cas d'une renommée universelle que nous ne savons plus nous expliquer) et qu'on ne peut leur apparenter *La Chute d'un Ange* de Lamartine comme *Religions et Religion* de Victor Hugo, comme *La Justice* de Sully Prudhomme et même son *Bonheur.* (Son « bonheur » ne fait pas le mièn, me disait Leconte de Lisle.) Cependant Sully Prudhomme, dont le cas est le plus inadmissible pour l'époque, n'en avait pas été moins le pénétrant élégiaque des *Vaines tendresses,* et cela se sent à travers maints passages didactiques comme le souffle des *Méditations* à travers *la Chute d'un Ange,* ou comme le cor épique et lyrique retentit tout au

(8) *L'Imagination :* Chant I, L'homme sous le rapport intellectuel; II, L'homme sensible; III, Impression des objets extérieurs; IV, Impression des lieux; V, Les arts; VI, Le bonheur et la morale, etc... — *Les trois Règnes de la Nature :* Chant I, La lumière et le feu; II, L'air; III, L'eau; IV, La terre; V, Règne minéral, etc...

long de la « philosophie » de *Religions et Religion,* répondant, au tambour tonnant du Dieu des Ecritures dans *La Semaine ou la Création du Monde.* Hugo et du Bartas se rejoignent par le même procédé énumératif et répétatif sans que leurs admirateurs aient cessé *d'entendre en leur temps la poésie qu'il recouvrait.*

DU BARTAS :

Tout estoit sans beauté, sans règlement, sans flamme :
Tout estoit sans façon, sans mouvement, sans âme.
Le feu n'estoit point feu, la mer n'estoit point mer :
La terre n'estoit terre et l'air n'estoit point air;
Ou si ja se pouvait trouver en un tel monde,
Le corps de l'air, du feu, de la terre, ou de l'onde,
L'air estoit sans clarté, la flamme sans ardeur,
Sans fermeté la terre, et l'onde sans froideur.
Bref, forge en ton esprit une terre, qui, vaine,
Soit sans herbe, sans bois, sans mont, sans val, sans plaine;
Un Ciel non azuré, non clair, non transparent,
Non marqueté de feu, non vousté, non errant,
Et lors tu concevras quelle estoit cette terre,
Et que ce ciel encor où régnoit tant de guerre.
Terre et Ciel, que je puis chanter d'un style bas,
Non point tels qu'ils estoient, mais tels qu'ils n'estoient
[pas (9).

HUGO :

Là de pâles tombeaux, ici, des déserts mornes
Où rôdent la bubale et la vipère à cornes,
Où le soleil emplit de venin les buissons,
Où la lumière sert à faire des poisons.
Le soir, comme un mourant, les horizons blêmissent.
Ce globe, couvert d'eaux et d'arbres qui frémissent,
Entrecoupe on ne sait quels cris et quels abois
Dans un balancement de vagues et de bois.
Tout menace et tout tremble; et la mer accoutume
La terre misérable à l'immense amertume.
Homme, ton univers a l'air d'être inquiet.
Devant qui? Tout s'enfuit. Le jour craint, la nuit hait.
L'air est un bloc confus de masques et de bouches

(9) Les *Œuvres de Guillaume de Salustę, seigneur du Bartas,* 17e éd. Paris, 1583. — p. 17a « Premier jour de la Semaine (Le Chaos). — *La Semaine* eut trente éditions à l'époque.

Mêlés lugubrement dans des effrois farouches;
Comme deux oiseaux noirs sans fin se poursuivant,
L'éclair étreint la nuit dans la fuite du vent (10).

On voit que le poétisme à voix de cuivre et de tympanon de ces deux forcenés accompagne parfaitement leur didactisme. Il n'en fut pas autrement de Delille avec l'instrument dont il savait jouer : son hautbois entrelace ses mélodies à nombre de formules dont beaucoup sont des trouvailles :

Tout entre dans l'esprit par la porte des sens...
Le toucher, roi des sens, les surpasse en richesse,
...Ou plutôt tous les sens sont le toucher lui-même...
Le parfum est plus doux sur des lèvres de rose.

En quoi ces vers de l'*Imagination* sont-ils indignes des *Jardins?* Et ce début du Chant III :

Voyez ce luth muet! Tant qu'une habile main
N'éveille pas le son endormi dans son sein,
Dans le bois insensible en secret il sommeille.
Mais si d'un doigt savant l'impulsion l'éveille,
Il frémit, il résonne, exprime tour à tour
La pitié, la terreur, et la haine et l'amour;
Et quand rien n'agit plus sur l'organe sonore,
Le bois mélodieux longtemps résonne encore.
Ainsi l'âme se tait quand rien ne parle aux sens;
Ainsi l'objet émeut ses fils obéissants;
Et même quand des sens la secousse est passée,
L'écho des souvenirs prolonge la pensée.

VIII

La réelle poésie qui se glisse en ces vers était alors favorisée par un système de composition que la perfidie de Sainte-Beuve ridiculise, mais qui reposait sur un sens très juste de l'intensité dans la transmission poétique : c'était la compositions par tableaux, par *morceaux* mis bout à bout, par *airs* détachés du récitatif, fût-ce aux

(10) Victor Hugo, *Religions* et *Religion*, 12e éd., Paris, 1880, Calmann Lévy, éd. — p. 73, « Philosophie ».

dépens de l'unité générale. Il n'est presque pas de compositions classiques qui ne relevaient de ce système, lorsque au temps de l'abbé Delille se répandit plus que jamais la manière la plus personnelle, la plus vivante qui fût de les produire : *la lecture — ou la récitation — publique par l'auteur.* Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les salons, les collèges et les académies faisaient la fortune d'un poème bien avant son impression. (Il en fut encore ainsi pour Lamartine.) Quand le livre paraissait, il trouvait aussitôt son public.

Cependant l'on sait que l'auditeur réclame une toute autre économie de transmission que le lecteur silencieux; l'œil, même, lorsqu'il nous divise le temps, comme dans la lecture, plus que l'espace, est un dévorant dont nous pouvons assimiler la nourriture pendant des heures. Il n'en est pas de même de l'ouïe, quand l'œil ne vient pas à son secours, comme dans le théâtre, par l'action, du moins en apparence, car en réalité l'action dramatique et lyrique la plus suivie se compose d'oppositions, sinon de découpures, proprement de *scènes* et *d'actes* qui, rythmant l'attention, ménagent et concentrent sa force. Pour les poèmes de la narration ou du lyrisme, lesquels relèvent de la diction seule, l'expérience nous apprend que la communication poétique faiblit jusqu'à s'évanouir après une centaine d'alexandrins. Delille, destinant d'abord ses poèmes à l'ouïe collective des amateurs, les composait donc en conséquence par morceaux courts étudiés pour la voix, d'où la délicatesse et la sûreté de son harmonie, d'où ses triomphes prestigieux de poète oral. Les entre-deux discursifs, marqués de place en place de vers gnomiques, passaient au besoin dans la chaleur du débit, coloré encore par les morceaux poétiques voisins.

Ce n'est pas tout. Admettons (et je le conteste une fois de plus, la création type n'existant pas) que ces « morceaux » ne soient pas d'un « véritable poète », ainsi que me l'écrit un jeune poète correspondant; cela prouverait qu'il n'est pas d'époque qui ne crée son poète s'il manque, que *le poète était le public,* ce public du XVIIIe siècle et de

l'Empire poétiquement tant méprisé par nous. La nature et les expressions de son enthousiasme le démontraient assez, et comme Victor Hugo jusqu'au bout de sa vie n'en rencontra jamais, puisque les siens ne se seraient pas étendus sans la politique, alors que tous les sujets de Delille (si l'on en excepte *La Pitié*) ne sortaient que de la littérature ou y rentraient. En pleines préparations révolutionnaires, puis en pleines batailles civiles ou européennes, les aspirations poétiques de la société française étaient si entières et d'un désintéressement si complet qu'elle les satisfaisait à toute audition harmonique et rythmique, recréant de sa propre ardeur une imagination trop faible.

Cette re-création du poème par le public, surtout sous l'Empire, est un élément du cas Delille particulièrement significatif. Dans la suite, notre histoire n'en portera plus trace, du moins pour une collectivité un peu étendue, parce que, à une communion littéraire fondée pour tous sur un même principe de civilisation décorative et désintéressée, l'utilitarisme scientifique et politique substituera peu à peu, jusque dans l'instruction, la division des intérêts. Il ne pourra plus y avoir de public entier, national ou même régional, purement esthétique pour l'artiste et le poète. Contrairement à ses prétentions le Romantisme l'aura tué.

IX

Aussi le méchant portrait de Sainte-Beuve ne manqua pas de provoquer des réactions chez les admirateurs anciens qui se souvenaient de leur émotion poétique aux récitations du vieux maître. Des jeunes qui ne l'avaient pas entendu le soutinrent; Geruzez protesta. A quoi, le critique maintint dans une note, lors de la publication de son étude en volume, que l'abbé Delille était « mort et bien mort », ce qui n'était pas la question. Il n'est pas de poète ou d'artiste qui ne meurt pour la vie d'un temps tourné vers d'autres perspectives, le renouvellement étant la condition de toute vie. Mais cette condition donne

d'autant plus de prix à tous les modes des arts et des lettres qui en constituent l'histoire, rien ne remplaçant rien. Que le *pianoforte* ait écrasé le clavecin, c'était dans l'ordre des choses naturelles, puisqu'il permettait une plus grande richesse, une plus grande puissance d'expression, et par là une inspiration plus vaste; les œuvres du clavecin n'en garderont pas moins une valeur qui lui est propre et que n'auront jamais celles du piano.

Ce qui est inacceptable, ce qui est « mort et bien mort » est le pastiche d'un art passé, en pleine floraison d'un art nouveau, du moment, il va sans dire, que l'art existe, et qu'on ne croit pas, comme certains aujourd'hui, que l'inspiration est l'art même. Il ne s'agissait pas, en respectant Delille, de le continuer; il s'agissait de comprendre pourquoi il avait été le plus grand poète de son temps, et comment il se rattachait, en dépit de la faiblesse de ses moyens, aux nouveautés de l'art romantique.

Sainte Beuve ne le voulut pas, parce qu'il entendait affimer que « *la victoire de l'école nouvelle se prouvait du moins dans la ruine complète de l'ancienne* ». Point de vue absurbe, celui (retourné) de Malherbe et de Boileau toujours, perpétué plus que jamais par la critique contemporaine, qui ramène le fait littéraire à un fait militaire où la « ruine » accompagne nécessairement d'abord la « victoire ». Point de vue aussi des auteurs qui s'imaginent *vaincre* leurs devanciers et leurs émules comme dans une compétition, si ce n'est guerrière et destructive, du moins sportive et progressive; autre non-sens dès qu'il s'agit de poésie et d'art, surtout lorsque l'on part d'une valeur établie par le souvenir ou l'oubli des hommes. Toutes nos histoires littéraires et artistiques sont écrites comme des palmarès, nécessités scolaires fort aiguillonnantes pour le travail, mais détestables pour le jugement des œuvres qui ont réalisé le sentiment neuf et la maîtrise de leur époque, souci devant être encore pris des qualités de celles qui ne témoignent d'aucune maîtrise, — surtout dans les arts du temps, musique et poésie, où le sentiment est moins lié à l'exécution que

dans les arts de l'espace, architecture, sculpture et peinture.

X

On voit que le cas Delille nous mène fort loin, bien au delà d'une remise en place personnelle, tellement la malfaisance de notre plus grand critique du XIXe siècle l'avait embrouillé dans les esprits. Il posa d'abord son modèle dans la plus mauvaise posture; assurant même qu'à l'Académie (il n'y était pas encore) « il s'élevait au nom de l'abbé Delille une sorte de murmure défavorable, une sorte de clameur... » Puis quarante pages durant ayant poussé son portrait comme nous l'avons vu faire, il le paraphe ainsi d'une nouvelle déclaration d'impartialité accompagnée de deux coups de griffe dont, pour un défenseur de la « nouvelle école », on appréciera la gentillesse opportune :

Près de son autel renversé, nous ne croyons pas avoir insulté *ni dénigré aujourd'hui ce poète* (!) qui régna et que nous venons de juger sans colère, en présence de celui (M. de Lamartine) qui règne après lui et dont *la faveur*, si l'on veut, *a aussi quelques illusions*, en face de cet autre (M. Victor Hugo) *qui ne règne* ni ne se soumet, mais qui combat toujours...

Là-dessus, Sainte-Beuve de proclamer en terminant que lui et ses amis avaient sauvé, contre Delille, la poésie « perdue », et que « l'Art véritable, le grand Art avait été, par eux, ressaisi et continué ».

Eh bien, non! L'« Art *véritable* » occupe aussi bien les petits que les grands appartements, et l'Art n'est pas « ressaisi », parce qu'on s'est refusé à le voir quand il se tient dans les petites pièces. Toutes les portes s'ouvrent les unes sur les autres : l'Art circule, il « continue » par cette enfilade, et non pour aboutir à des salles toujours plus belles et plus nouvelles; chacune a été la plus nouvelle et belle aux heures qu'il y vivait. Question de génie à part, Delille a continué Racine, et Lamartine Delille. Les

Romantiques ne croyaient-ils pas « ressaisir » le « grand art » de Ronsard en passant sur le corps même de Racine? Or l'anneau Racine est aussi nécessaire à la chaîne de Ronsard à Hugo que l'anneau Delille. (Mais c'est une autre histoire...)

Depuis un siècle, depuis l'article de Sainte-Beuve, cette chaîne a été complètement rompue dans l'enseignement universitaire. Plus j'ai examiné le cas Delille, plus à cet égard je me suis convaincu de son importance, plus j'ai estimé qu'il nous éclairait mieux qu'aucun autre sur les conséquences très graves pour la création poétique du jeu de massacre auquel on se complaît toujours. Ce jeu est une monstruosité barbare, il tue toutes les relations vitales constitutives de l'art, en leur substituant les actions victorieuses et destructives de l'homme sur l'homme, triomphes par des ruines, qu'on veut nous faire prendre pour une loi de nature. Elle ne l'est d'aucune façon dans le travail esthétique dont il n'est pas un chef-d'œuvre qui ne soit le fruit de continuités diverses ininterrompues. Apprenons enfin du cas Delille que la différence créatrice se greffe toujours, quand elle est viable, sur une permanence indéfinie.

ROBERT DE SOUZA.

POÈMES

—

LA JEUNE FILLE

C'est une symphonie émue, en demi-teintes...
C'est le demi sourire et la cloche qui tinte,
légère et cristalline, aux heures du matin...
Tout est pur — mais déjà rien n'est moins enfantin —
Les gestes sont plus vifs, et plus rouges les joues;
dans les yeux lumineux un nouveau monde joue,
et le cœur bat plus vite, émotif à l'excès...
Quelque chose va naître — Aux timides essais
des confidences puériles, succède une
langueur qui ne sait pas et qui reste importune —
Les soupirs échappés gardent leur inconnu :
les désirs imprécis sont encore ingénus,
et l'espérance même exhale une aube obscure...
Quelque chose va naître — Et c'est comme un murmure
qui s'élève et qui chante, angoissé, dans l'esprit.
Sur le jeune corps frais, des frissons attendris
mettent le brusque éclair de leurs touches brûlantes :
et dans l'âme inquiète une vie indolente
achève de mourir et s'endort pour toujours...
Quelque chose va naître. Et c'est un demi-jour
qui baigne la beauté émouvante et gracile...
O pudeur délicate, adorable et facile!
La main frêle s'attarde à la robuste main,
tandis qu'une rougeur met son doigt de carmin
sur la pommette pâle et la bouche riante...
Quelque chose va naître. Une ardeur souriante
entoure de tendresse un visage qui veut,

sous la poudre inhabile et l'ombre des cheveux,
l'appoint du fard posé d'une main déjà femme.....
Oh! qu'ils sont précieux ces miroirs, cette gamme
de flacons odorants! C'est le premier bonheur...
Quelque chose va naître — Et les accords mineurs
s'éteignent lentement dans le jardin des roses...
Ah! pouvoir tout comprendre, et tout dire! L'on ose
à peine regarder en face... Un vrai chagrin
oppresse le cœur lourd qui demeure serein,
et les yeux étonnés ont des larmes stupides...
Quelque chose va naître. Une aurore limpide
se lève dans le noir du mystérieux déclin —
Tout est blanc. Le sol dur s'est revêtu de lin,
et la pourpre des fleurs se colore de neige...
L'invisible Devoir déroule son cortège
dans le parc mouvant où veillent les bleus oiseaux...
Quelque chose va naître. Un vent dans les roseaux
l'annonce à la nature en ses mornes musiques;
et tout semble prier, en effluves lyriques,
un dieu qui serait bon et puissant à la fois...
Leur sœur, la si petite fille d'autrefois,
s'en va sur le chemin d'une nouvelle année...
Quelque chose va naître en la grâce fanée...

—

PARTIR...

A M. le Duc Pozzo di Borgo.

Ah! changer d'horizon! Un moment ne plus voir
les saules du ruisseau, le vieux toit du lavoir,
la basse maison grise et l'église massive!
Partir! et dans le bruit d'une locomotive
humer l'âcre senteur d'un brusque renouveau...
Partir où? C'est un point obscur en mon cerveau.
La mer n'est pas trop loin — Ses galets, ses falaises,
son sable plus doré, plus chaud que de la braise,
les barques des pêcheurs, l'horrible casino
de ciment et de mauvais goût, le piano
mécanique dans la rue ombreuse et tranquille,

l'excursion qui va chercher dans la presqu'île
la crevette innocente et la moule des parcs,
et le doux farniente en la paix des grands arcs
dressés par les sapins au détour de la côte;
tout cela baigné d'air, au chant des vagues hautes,
s'offre à moi!... Et mon rêve écoute les appels
des modernes tritons du petit archipel,
et les rires enfuis des naïades aux bouches
qui saignent de plaisir aux étreintes farouches...
Mais dans la nuit d'hiver d'un cœur endolori
palpitent les pensers d'un curieux esprit
qui voudrait et ne voudrait pas!... L'heure morose
respire en vain l'odeur des anciennes roses
qui tombèrent, jadis, au creux d'un rocher noir
battu d'écume et de vents froids, hanté le soir
de gémissements longs et de caresses mornes...
O Tropique lointain du luisant Capricorne,
et d'une étoile lasse un éclair échappé!!...
Mon désir trop ardent est un désir râpé,
usé dans la splendeur des fraîches espérances...
Partir! La mer exerce une douce attirance
dans mon âme songeuse... Et je pense au châlet
solitaire qui dort, à ses jaunes volets;
je pense à la porteuse de journaux, rieuse,
et brune comme une prune, si curieuse,
qui m'écoutait jouer d'un maigre accordéon
le soir, au bord de l'eau... Laissons au sable blond
ce souvenir! O plage amie, une autre année
creuse encor mon regret des rudes randonnées
des matins nuageux et des jours de brouillard...

. . . .

Ainsi, je rêve dans la salle de billard
d'une auberge rustique et toute somnolente
dont la fraîcheur émeut ma pauvre âme dolente...
Dans mes yeux fermés je vois, sur le tapis vert,
l'ombre d'un bateau blanc glissant dans l'univers
de mon cœur... Et, peut-être, en l'ivoire des boules,
les beaux yeux disparus dans de lointaines houles...

—

JE PARLERAI DE TOI, TOUJOURS

A Mademoiselle Bernadette Allain.

Je parlerai de toi, toujours! Mes rimes lasses
détachent de ton front un ruban qui m'enlace,
et je n'ai qu'un désir : ne vivre que pour toi...
Mon cœur est ainsi fait! Qu'y puis-je? Sous mon toit
fleurissent des jours bleus aux divines rosées...
Ma solitude amère entr'ouvre sa croisée
devant l'humble décor de mes vers amoureux —
Mon chant n'est qu'un chant triste, au rythme douloureux;
j'ai tant souffert! Il faut comprendre mes poèmes...
Seul, un bel oiseau peut chanter sans nul problème;
moi, je peine à décrire un soupir que je sens;
mais peut-être qu'ainsi sont plus vrais mes accents?
J'ai tant de choses à dire de toi, qu'un livre
me suffirait à peine, au matin qui m'enivre,
à peindre seulement un élan de ton cœur...
Ils sont si peu nombreux, ceux dont l'esprit vainqueur
peut crier à l'aurore une grande tendresse!
De ce que nous avons, je garde la noblesse :
je trouve tant de pureté dans tes beaux yeux!
Le parfum des forêts exhale en tes cheveux
les plaisirs raisonnés d'une belle aventure,
et tu n'es qu'une fleur au sein de la nature,
une tige fragile étonnante de foi...
Je ne puis te chanter comme je te le dois :
Mon rêve est impuissant devant ta lèvre rose :
Hélas! je n'écris pas tout ce que ma main ose
lorsqu'elle te caresse et t'endort à demi — ...
Dans l'aride jardin de mon âme, parmi
les cèdres du Liban et les rouges pivoines,
je n'ai que des champs gris, de bien maigres avoines,
une herbe folle y pousse en parterres heureux...
Nous aimons les taillis aux simples coins ombreux :
je n'ai que la fraîcheur de tout ce qui palpite
en moi... c'est un feu dur — Et le sarment crépite
ainsi qu'un brandon chaud — ...Je n'ai pas d'autres vers...
Laisse-moi déposer, à tes pieds, mon hiver,

et la gerbe ingénue, et les brindilles sèches :
la belle grappe mûre, et l'odorante pêche,
et mon humble baiser, et mon unique amour...
Reçois cette corbeille au déclin de ce jour...
c'est comme un viatique, et c'est mieux qu'une offrande;
c'est le fruit du labeur sur une pauvre lande —
Je parlerai de toi, toujours! C'est mon destin.
Reçois ce houx de l'âme et, de mon cœur, ce thym...

GILBERT LE TELLIER.

LE VAISSEAU DU DÉSERT

—

I

LE CHAMEAU ET LE BÉDOUIN SONT SOLIDAIRES DANS LE DÉSERT

Celui-là est riche qui possède des chameaux parce qu'ils portent bonheur.

Si le Bédouin a pu subsister et se conserver dans l'aridité des steppes de l'Arabie où il a été refoulé par les luttes des peuples, s'il a pu y créer une agrégation humaine, c'est grâce au chameau qui est la seule créature capable de s'y plaire et de les traverser. Sans cet animal, il eût vécu uniquement dans ses oasis comme dans une geôle. C'est lui qui, pour ainsi dire, est venu le libérer, suscita et conserva son type tel qu'il fut toujours, assurant de la sorte la stabilité de la géographie humaine du désert. Ses rapports avec cette contrée n'ont pu s'établir que par son intermédiaire. Tous les actes nés de son occupation de ces lieux sont liés à sa présence.

Le surnom de « vaisseau du désert » qui lui a été appliqué est une image d'une justesse parfaite, tant au point de vue de la fonction de cette bête que de son apparence physique, avec ses flancs évasés de navire et son cou en forme de proue qui fend l'espace; elle prend, cette image, encore plus d'ampleur si l'on y associe l'idée du chamelier tenant la longe comme le pilote la barre et guettant le large avec tout le sens de la responsabilité qui lui incombe, juché qu'il est là-haut sur la bosse qui tangue. C'est lui qui a tracé sur la surface brûlante des sables le faisceau des pistes cara-

vanières pour les échanges aussi bien des matières précieuses et nourricières que de celle de l'esprit. Sans lui, les étendues libres du désert demeureraient impénétrables, car il leur a donné vie et les a animées. C'est lui qui permet aux tribus de communiquer entre elles, séparées qu'elles sont de plusieurs jours de voyage, et de communiquer au dehors en les entraînant à connaître les civilisations voisines, comme il leur a permis, il y a quelques siècles, de s'élancer, aidés aussi par le cheval, à la conquête du monde et d'y créer une civilisation puissante.

A la portée du plus pauvre, en raison de son élevage simple, facilité par sa sobriété, sa résistance à la soif et à la chaleur, assimilé qu'il est à son milieu de sables légers, il n'est pas étonnant qu'il soit considéré comme la plus grande bénédiction qu'Allah ait envoyée à l'Arabe. Une chamelle donne naissance à un autre chameau, elle est productive, tandis que l'argent est chose stérile; il passe par l'usage qu'on en fait. C'est pourquoi le nomade tient à son chameau autant qu'à son souffle, parce qu'il constitue au milieu des solitudes son aide essentielle, sa raison d'être et son refuge, animal de paix et de guerre, camarade nourricier, et cela aussi loin qu'on fouille les annales de son histoire. Le vocable *gamal* qui contient le mot « mal », richesse, et qui chez les pasteurs bédouins est synonyme de chameau, désigne tout d'abord l'animal qui est à sa base. Aussi la fortune est-elle évaluée dans le désert d'après le nombre de chameaux que possède chaque tente, et chaque tente doit au moins en posséder un sans quoi la famille ne saurait subsister. C'est là encore la forme primitive du capital. Les biens d'un homme se trouvent être très grands lorsqu'on dit de lui que l'on ne peut pas dénombrer ses troupeaux. De même, c'est le nombre de cavaliers montés à chameau que la tribu peut mettre sur pied pour les expéditions de pillage ou la guerre, qui en constitue la force. On évaluait autrefois les trésors des bibliothèques des savants musulmans à la quantité de chameaux nécessaires à leur transport.

Cette unique source de richesse est apparente à tous; on ne peut ni la thésauriser, ni la cacher, ni la détourner. C'est ainsi que tous les membres d'un vaste groupement nomade connaissent par les chameaux que laisse un défunt le montant de sa richesse.

Le Bédouin tire de lui, en plus de ses aliments, de ses vêtements, ce qui lui importe autant : le sens de son existence et de sa conscience d'Arabe, car avoir un troupeau, ce n'est pas seulement un signe de fortune, c'est aussi un titre d'honneur et une marque de puissance. Celui-là est riche qui possède des chameaux et non pas des cultures, parce que les chameaux portent bonheur, ne cesse-t-il de répéter. Et l'âpreté et la passion avec lesquelles il est attaché à ces biens ambulants sont d'autant plus profondes qu'ils sont périssables, qu'il peut les perdre chaque jour.

Qu'il en soit le parasite et l'esclave, comme on l'a dit, cela est vrai. Cependant, si cette dépendance étroite est pour lui une nécessité primordiale, il convient d'ajouter que le chameau ne peut se suffire entièrement à lui-même et qu'il est à son tour subordonné, depuis qu'il a été domestiqué, à son maître qui sait le guider dans la recherche de nouveaux territoires à broussailles et à herbes, et qui possède dans sa mémoire toute la carte des points d'eau qui s'échelonnent le long des pistes. Si bien qu'il serait plus juste de dire qu'ayant besoin l'un de l'autre, soumis qu'ils sont aux mêmes conditions géographiques, le Bédouin et le chameau finirent par se subir et par s'accommoder l'un à l'autre selon les humeurs réciproques. Le Bédouin a parfaitement conscience de cette égalité. Et pour se sentir quitte envers son compagnon de luttes et de voyages, il a tenu à ce que les parts qu'ils se doivent fussent judicieuses, que les liens qui les attachent fussent ceux de la solidarité afin que demeure vrai le mot qu'il a trouvé sur cette très vieille association : « Il est de moi, et je suis de lui. »

D'ailleurs, comment pourrait-il mettre en doute un seul instant que ce n'est pas du chameau qu'il détient

le droit à la liberté et à l'indépendance, et d'être encore un guerrier et un grand seigneur des sables? Toute sa vie, depuis sa naissance jusqu'à la mort, n'est-elle pas dominée, accompagnée par cet animal au point qu'il ne peut comprendre sans lui la moindre manifestation de son existence? Il est au centre même de toute son activité dont il est le principal moteur. Pas un seul de ses accomplissements dans l'ordre des choses quotidiennes comme dans celui de ses apports à la civilisation humaine, qui ne lui soit dû. La conception même de son évolution, du passage de sa vie de chasseur à celle de pasteur, est inséparable du chameau qui y a joué, et qui continue à y jouer, un rôle prépondérant. Sa vaillance, sa sécurité, sont celles même de cette bête providentielle qui a fondé ses victoires et favorisé sa pensée. C'est pourquoi son culte est entré dans la tradition ethnique de l'Arabe comme le cheval dans l'aristocratie occidentale d'autrefois. Partout où le nomade met pied, il le trouve avec lui, et c'est par leur intimité très longue, par leur volonté conjuguée de vivre là où la vie est impossible à vivre, que le désert a été conquis et que l'homme en est devenu le maître. C'est parce que le chameau a développé à la perfection, dans le sable, ses qualités inhérentes de ruminant que les sociétés bédouines ont pu aussi se développer. La célèbre parole du calife Omar : « L'Arabe réussit seulement là où prospère le chameau », a trouvé sa justification, la péninsule arabique ayant véritablement donné naissance à un type d'homme d'une puissante vitalité qui ne nous a pas encore donné son dernier mot et chez qui la multiplication du chameau a toujours coïncidé avec le maximum de bonheur.

Jamais l'homme n'a été autant qu'ici mêlé à la vie de l'animal au point de l'amalgamer à sa propre individualité et jamais animal n'est entré aussi profondément dans les desseins de l'homme au point de les faire siens, ni le cheval, ni le bœuf, ni le chien, ni l'éléphant, ni le renne. On ne peut les dissocier, parler de l'un sans nommer l'autre, car ils ont été créés l'un

pour l'autre, jetés tous les deux dans les dunes immenses entre un ciel brûlant et un sol aride, exposés aux mêmes intempéries et aux mêmes dangers des éléments qui les entourent et les menacent sans cesse. « Ils sont », comme dit le Bédouin lui-même, « inséparables comme les deux genoux du chameau ». Dans aucune région du monde ne s'est rencontré ce miracle de cohésion de deux principaux éléments vivants de la nature. Cette réussite leur appartient en propre. Il n'est pas exagéré d'avancer qu'ils forment à eux deux un seul être dans leurs aspirations communes et dans leurs mêmes instincts. Cette alliance est née en fonction du cadre même où ils ont dû trouver règlement de leur vie; le pays de la soif, de la faim, de la peur, de l'inépuisable chaleur, contre lequel ils doivent lutter et qui les a rapprochés. Et la vision de cette union d'homme et de bête trouve sa plus belle expression lorsque l'on regarde de derrière le pâtre trotter sur sa monture : sous le manteau de laine qui flotte sur la croupe, l'homme semble posséder les propres pattes, longues et fines, de son chameau, et sa silhouette, avant de s'effacer et de s'absorber dans le vide, semble prendre l'aspect d'un centaure géant.

II

LE CHAMEAU ET LA VIE MORALE DU BÉDOUIN

Les déserts, les poèmes et les chameaux me tiennent lieu de père et d'aïeux.

(El-Moutanabbi.)

Mais il ne suffit pas au Bédouin que le chameau demeure à l'extérieur de son existence, uniquement comme partie intégrante du grandiose tableau de la vie nomade. Il veut que sa communauté avec lui soit plus en profondeur. C'est pourquoi il l'a introduit dans sa vie morale. Son attachement à sa possession et le sens de la propriété qui chez lui s'est tout entier transposé sur son troupeau, s'en trouvèrent fortifiés, prirent

une autre tournure, débordèrent sur un plan supérieur. Ayant une fois pour toutes fait confiance à l'instinct de cet animal, qui rejoint le sien et qui les guide tous les deux dans leurs randonnées à travers l'immensité des dunes, il l'a élevé jusqu'à lui, et il est aussi descendu jusqu'au fond des vertèbres de sa tête bien-aimée, où vit une âme intelligente et grave. D'ailleurs tous les deux, d'un commun accord, ne résolvent-ils pas chaque jour, selon un même besoin, les problèmes que leur pose le relief âpre et brûlant du sol où se joue leur vie? Et puis, l'un et l'autre, n'ont-ils par fini pas se ressembler, par acquérir un même cachet physique dans leurs musculatures élevées et résistantes, obligés qu'ils sont de parcourir de grandes étendues pour se procurer leur nourriture, et aussi dans leur complexion intime, dans leur patience, leur sensibilité irritée, dans leurs violences et leur sérénité ? Comme s'ils eussent été coulés dans une même forme, qui eût emprunté ses contours à la contrée où ils habitent.

Dans son besoin de se confondre avec son ami de tous les jours, le nomade lui a accordé une grande place dans ses démarches intérieures et l'a mêlé à ses joies comme à ses peines. Il s'est abandonné à lui comme il s'abandonne à Allah, non pas avec les sentiments de la prédestination, mais avec la certitude qu'il le conduit chaque jour vers son vrai destin. Depuis des siècles, ils se tiennent tous les deux à même hauteur où il n'y a ni inférieur ni maître. Leurs dissemblances ont été réduites depuis longtemps. Qu'il le veuille ou non, force a été à l'homme de l'Arabie de se soumettre aux exigences et aux habitudes du chameau et de moins prendre la direction de transhumances que d'accepter de suivre son troupeau dans ses migrations, devenu lui-même membre de cette famille de ruminants, emporté avec elle dans ses rythmes. Et plutôt que de se croire amoindri, diminué, il se couvre de gloire de demeurer avec ses bêtes, sur un même pied d'égalité, ne ressentant aucune vanité des sentiments de soumission qu'elles lui témoignent, leur vouant respect et gratitude.

D'ailleurs, les nomades tirent orgueil de ne posséder que des chameaux dans leur bétail. Ils se sentiraient déchus de conduire des chèvres après avoir été pasteurs de troupeaux de chamelles, ce qui leur confère une sorte de distinction et de supériorité. L'expression : « Des chèvres, après des chameaux! » désigne chez eux l'état le plus dégradant de la misère après l'aisance la plus fastueuse. Les habitants des tentes portent le nom de *ahl-el-ibel,* les gens du chameau. Cette appellation constitue un véritable titre de noblesse, en opposition à *ahl-el-ghanam,* les gens des brebis, qui est un signe de dégénérescence. « Les déserts, les poèmes et les chameaux, me tiennent lieu de père et d'aïeux », a chanté un de leurs grands poètes. Se trouver sur la bosse d'un chameau, c'est chez eux être assis sur un siège d'honneur. « Le montement des chamelles, autant que les cliquetis des boucles d'oreilles, dissipe les chagrins. » Lorsqu'ils s'abandonnent au sentiment d'un désespoir amoureux, ils ressentent d'aussi cuisants regrets que la chamelle privée de son tendre nourrisson, qu'elle appelle de ses cris plaintifs. Pour qualifier leur privilège d'hommes libres, ils n'hésitent pas à se comparer à la chamelle indomptée qui, lorsqu'on l'attache, rompt l'entrave qui la lie. Héros de quelque razzia ou de quelque acte de courage et de magnanimité, ils aiment qu'on leur octroie l'épithète flatteuse : « O poitrail de chameau! », ou bien « O père des chameaux! ».

A leur naissance, dès leurs premiers vagissements, les femmes des tentes les prennent tout nus et les placent sous une chamelle qui urine afin de leur donner, en les baignant, en quelque sorte le baptême du désert, ou bien elles les enveloppent dans un emplâtre de fiente sèche et de vieux chiffons, pour que par l'une ou l'autre opération la vigueur et la puissance de l'animal pénètrent leur corps et leur âme. « Un berger ou une bergère? » questionne-t-on anxieusement les parents pour savoir quel est le sexe du nouveau-né. Et avant qu'on ne leur ait imposé un nom, on les appelle « gardiens du chameau », et l'homme qui préside à la cérémonie de l'impo-

sition du nom, le plus souvent un voisin ou un parent, présente à l'enfant une chamelle appelée *nahoula*. A la mort de leur époux, les femmes dans le désert s'écrient et se lamentent : « O mon chameau! », faisant allusion à celui qui fut leur protecteur et qui luttait pour leur subsistance et leur bonheur. Et le plus grand rêve d'un cavalier arabe est de mourir sur le dos de sa bête préférée, et mort, d'être roulé comme un suprême hommage dans la peau de l'animal égorgé en sacrifice.

Ce n'est pas seulement parce que le chameau représente ce qu'il mange, ce qui le vêt, le protège du soleil, ce qui lui permet de se déplacer, que le Bédouin tient tant à son chameau. Il y a dans cet attachement plus qu'une nécessité primordiale et plus qu'une contrainte du climat et du sol. Il est la sauvegarde de ses caractéristiques propres, celles qui le maintiennent dans sa tradition et lui permettent d'être toujours l'homme pour qui mieux vaut porter des haillons que des chaînes. Cet animal en effet lui conserve la pureté de ses qualités physiques et morales par le nomadisme obligatoire qui l'astreint à avancer sans cesse à travers un décor à la fois immuable et changeant, à ne jamais perdre contact avec son passé, à mettre chaque jour sa volonté de vivre à l'épreuve en luttant contre la soif, la faim, le soleil qui rend fou, le froid de la nuit qui tord les membres. C'est lui aussi qui fait de lui cet homme fier, le seul qui puisse revendiquer le droit de dire qu'il ne supporte aucun joug. Sa santé équilibrée, sa nature abrupte, ne sont que des victoires remportées sur les conditions climatiques en les bravant et il n'a pu les braver qu'avec le chameau. Le code d'honneur dont il se sert, son sens de l'hospitalité, de la vendetta, sa passion du clan, de la razzia, le développement de ses idées morales, c'est le chameau qui lui a permis de les fixer, de les garder indemnes de toute influence du dehors, et de leur donner force de droit. S'il est demeuré toujours insaisissable, si jamais personne ne l'a soumis, c'est parce qu'il s'est rigoureusement conformé à la vie frugale et primitive de sa bête. Dès qu'il abandonne son élevage, dès qu'il perd l'orgueil

de posséder de belles chamelles pour se consacrer au petit bétail, il ne peut plus s'appeler le maître de l'espace, le frère de la route; il engraisse, perd sa sobriété et ses privilèges de chef de tente. En n'obéissant plus au rythme de la vie de son troupeau, il devient « un visage d'argile », un vaincu, un mal-né, repoussé des autres.

C'est pourquoi il n'y a rien qu'il honnit autant et regarde avec plus de hauteur que la vie des habitants des masures, des demeures de boue, lui, le libre fils des maisons de poils, et ce qu'il redoute le plus, ce sont les labours. Parce qu'il sait qu'il subira la servitude de la terre en prêtant hommage aux cultures et qu'il sera le renégat des destinées primordiales de sa race. En parlant du paysan sédentaire, il n'a pas assez de mots pour lui exprimer sa haine : « Tu es gros comme une outre gonflée de vent. » « Lorsqu'on invoque devant lui l'hospitalité, il se gratte les fesses et conte des apologues. » C'est en se pliant aux lois qui l'obligent à suivre l'herbe et l'eau pour son troupeau, que son organisme garde sa vaillance, que son énergie n'a jamais perdu son ardeur. Semer du blé, planter des arbres, sont pour lui des malédictions, parce que toute possession stable peut être dépouillée et que celui qui possède est susceptible de subir un maître. Et la répugnance qu'il ressent pour les sédentaires qu'il n'a pas cessé d'attaquer et de piller n'a d'égal que le mépris que les populations fixes ressentent pour ce qu'elles nomment : « les gueux faméliques », « les mangeurs de sauterelles », « les chameliers vagabonds », mépris qui s'est étendu aussi à leur animal favori et qui a permis à leurs ennemis d'arriver jusqu'en bordure de leurs terres.

III

LE CHAMEAU ET LA RICHESSE DU BÉDOUIN

> Chameau, terre ambulante et productive du nomade?

Le Bédouin vit entièrement sur son chameau, comme le paysan sur sa terre, une terre exiguë, mouvante et

aride, à laquelle il est accroché avec ses servitudes et ses récompenses. Il tient à cet animal plus âprement que le paysan à son champ, à son étable et à sa charrue, car il a partie liée avec lui pour la vie comme pour la mort. Lorsqu'il est assis sur la bosse, il est assis en même temps sur tous ses biens. Toutes ses perspectives d'avenir sont tendues vers le bien-être de cette bête afin que lui-même ait du bien-être. Ses exigences se sont limitées à celles que lui imposent les strictes frontières de cet animal. Ces exigences sont nées de ce qu'il peut tirer de cet ensemble de muscles, de sang, d'os, de peau et de laine, ayant depuis très longtemps éprouvé et mesuré ses puissances de rendement à l'intérieur desquelles ses instincts se sont créé des ressources infinies. Il n'est rien dans cette bête, vivante ou morte, dont il ne se sert. Ses nécessités organiques, ses appétits, la faim, la soif, qui le tenaillent sans cesse, se sont conformés aux possibilités qu'il a pu trouver dans l'abondance ou le manque que lui offre cet herbivore.

Ses poils, que l'on recueille, servent à tisser des couvertures, des manteaux, des tapis, de longues bandes pour sa tente, toutes sortes de cordages. Brûlés et réduits en cendres, ils arrêtent les saignements de nez, l'hémorragie d'une blessure. Serrant fortement la cuisse d'un homme, ils ont la vertu de guérir l'incontinence d'urine; les soies de la queue tressées et portées en guise de bracelet au bras gauche écartent les fièvres quartes.

Dans sa peau tannée, le Bédouin taille des sandales, confectionne des outres, des sangles, des harnachements, des gamelles pour le lait. Les tendons coriaces qu'il fait cuire servent à éroder les dents et à les arracher.

Sa chair est pour lui une nourriture de choix, délicate entre toutes les choses bonnes; son goût et sa saveur sont au-dessus de toute description; sa consommation constante augmente la vigueur de l'homme et porte à la passion amoureuse. On la sale, on la découpe en longues lanières, on la boucane, on la conserve comme provision de route. Le morceau le plus recherché pour son excellence est la bosse; sa graisse est le mets le plus exquis

que l'hospitalité d'une tente puisse offrir à un hôte de distinction. Cette graisse est aussi utilisée comme beurre, conservée dans des outres; son odeur, lorsqu'on la fond, possède la propriété de faire fuir les vipères qui ne peuvent la supporter.

Comme tous les pasteurs, le Bédouin est un grand buveur de lait de chamelle, à l'état pur, coupé d'eau ou caillé. Il est dans les tentes un aliment de première nécessité, à la fois breuvage et nourriture et remplace même le pain. Ce n'est que lorsqu'on en est privé que l'on boit de l'eau dont on ne se préoccupe que pour le bétail; le Bédouin est ainsi affranchi de la nécessité des puits dans ses randonnées et sans le lait la moitié des nomades périraient de soif. Avoir du lait dans le désert, c'est nager dans l'abondance et être dans la joie. La chamelle est en lait pendant douze ou quinze mois, et on peut obtenir d'elle à l'époque des pâturages printaniers jusqu'à cinq litres par jour. Quel orgueil pour les bergers que de traire ces chamelles, surtout les jeunes mères, car Allah bénit le lait que boivent les Arabes! Sa substance jouit de propriétés qui rafraîchissent le sang dans la chaleur infernale, stimule les forces épuisées, donne plus de clairvoyance à ceux qui poursuivent un long voyage. « Qui boit une pleine outre de lait » dit un dicton populaire, « est fort comme un lion. » Juste après le trayage, il opère comme purgatif, et refroidi il arrête promptement la diarrhée; il est aussi efficace contre les intoxications. Mêlé aux dattes dont on fait dans le désert une grande consommation, il atténue les effets de l'inflammation gastrique qui provient de ce fruit. Lorsque dans la soirée on invite à dîner, on le fait avec la formule consacrée : « Viens chez moi rafraîchir tes dattes. » Les juments et les poulains de pure race en sont nourris, si bien que lorsqu'on veut vanter leurs qualités on dit qu'ils ont été élevés avec du lait de chamelle.

Douée de vertus miraculeuses, l'urine est une panacée dans le désert. Aux yeux des nomades elle est aussi pure que l'eau. Les femmes des campements se lèvent à l'aurore et vont parmi les troupeaux au repos avec des réci-

pients dans lesquels elles recueillent les grands jets verdâtres sentant l'herbe. Elles reviennent aux tentes et y trempent leurs cheveux, y dénouent leurs tresses. Les hommes viennent ensuite y tremper les mèches noires qui encadrent leur visage. On s'en sert aussi pour les ablutions générales du corps en se plaçant tout simplement sous un chameau. Par mesure d'hygiène on l'absorbe le matin à grandes jattes. Elle dégrise l'homme ivre, guérit l'oppression de poitrine. Par les aubes glacées, on s'y réchauffe les mains, et combien de caravaniers dans la traversée des grands déserts furent sauvés de la soif par l'urine de leur monture. En dernière extrémité, il arrive que menacé de mourir de soif on éventre les chameaux afin de leur prendre la provision d'eau trouble et acide de la panse; on amène parfois pour cela un surplus de bêtes sans charges que l'on prend soin d'abreuver abondamment avant le départ, et pour que l'humidité ne quitte pas leur estomac, on musèle leur museau afin de les contraindre à ne pas ruminer.

Les entrailles des chameaux fabriquent du combustible d'une façon ininterrompue. Les gens des tentes le préfèrent au bois sec qui en plein vent se consume très vite. Il n'est pas un coin du désert où l'on ne trouve ces petites boules de crottin qui sèchent au soleil. Elles peuvent parfois durer trois ans, et si les sables ne les recouvrent pas, davantage encore. On les déterre et lorsqu'on les allume pour le feu du soir elles donnent peu de flamme mais brûlent lentement et deviennent une braise vive et ardente. Son odeur lourde et pénétrante chasse les djinns qui hantent les campements. Les jeunes gens qui jouent aux dames, dans des casiers qui sont des creux faits dans le sable, se servent de cailloux pour les pions blancs, et pour les noirs, de crottes de chameaux.

Le bois étant presque inexistant dans certaines régions de l'Arabie, ce sont les tibias du chameau qui servent de piquets de tente. Dans les jours de disette, on pulvérise les ossements de la carcasse, et bien que l'Islam interdise l'usage du sang, on l'y mêle en le recueillant d'une veine

que l'on ouvre à un chameau. De ce mélange on fait une pâtée que l'on dévore. En cas de famine prolongée, on mange de la corne moulue avec des trayons macérés dans du sang. Le sang lui-même, toujours pris sur l'animal vivant, est versé dans des boyaux qui sont ensuite grillés comme du boudin.

IV

LE CHAMEAU ET L'IMAGINATION BÉDOUINE

Des chamelles féeriques, des filles de la nuit.

L'existence du Bédouin, ce grand réaliste, à qui pourtant la réalité répugne, baigne sans cesse dans le mystère. Son esprit imaginatif et exubérant, nourri de l'horizon illimité des sables et de leur pauvreté, grossit et exagère tout. Le fantasque chez lui est près de la vérité. Rien d'étonnant alors à ce que le chameau intervienne chez lui comme un être extraordinaire, qu'il l'ait fait passer dans la sphère de ses croyances miraculeuses en lui accordant le droit à la légende et au symbole.

C'est ainsi qu'il croit que des chamelles, plus rapides que le renard, sont nées d'autruche et d'étalon pur sang; que la girafe provient de l'accouplement du chameau et de la panthère. On affecte aux chameaux le nom de *benat-el-leil*, les filles de la nuit, et il y en a qui sont pourvus d'ailes et dont l'image est celle de la gazelle; d'autres sont dits *el-houchiyeh*, les féeriques, qui sont les produits d'un croisement d'étalon et de djinns et ressemblent à d'immenses oiseaux flottants sur le sable. Un chameau étalon, d'une stature dont l'élégance n'a jamais été dépassée, vient une fois l'an du côté de Térim distribuer des saillies aux chamelles des pâturages, puis disparaît on ne sait où, et on ne le revoit que l'année suivante, revenant de sa mystérieuse cachette. Pendant certaines nuits, des caravanes de chameaux invisibles appelés *khadra*, les verdoyants, arrivent de tous les coins de l'Islam porteurs de cadavres de pieux musulmans morts loin de La Mecque, et vont les enterrer dans cette

ville en les substituant à ceux des fidèles indignes qui y sont enterrés.

Dans certaines villes du littoral de l'Arabie, infestées par la peste, les Bédouins promenaient dans les rues une chamelle ornée de plumes, de colliers de perles bleues, de sachets contenant des amulettes et de grelots. Vers le soir, après l'avoir fait passer de quartier en quartier, ils l'immolaient et donnaient sa chair aux chiens, aux corbeaux et aux vautours. Ils pensaient par ce sacrifice, que la peste dispersée à travers la ville se réfugierait dans le corps de l'animal, et qu'en l'égorgeant ils se débarrasseraient du terrible fléau. Certaines tribus possédaient autrefois une chamelle qui était revêtue de sainteté : aux années de disette et de famine, on s'abandonnait aveuglément à sa conduite et elle menait hommes et troupeaux vers des puits pleins d'eau et des territoires d'herbe drue. Lorsque les nomades du Sinaï font leurs préparatifs de guerre, ils se réunissent, recueillent une grande quantité de pierres, les entassent en essayant de leur donner l'apparence d'un chameau agenouillé; puis, ils psalmodient les versets du premier chapitre du Coran en se tenant assemblés autour de ce simulacre et à un mot d'ordre de leurs chefs, ils se précipitent sur leur monture et s'élancent au galop contre leurs ennemis en poussant des hurlements. On parle encore dans les annales du désert de la chamelle miraculeuse de Salih le Prophète : voulant le confondre un jour, des Bédouins incrédules, qui adoraient encore des idoles, lui dirent : « O Salih, si tu es sincère dans tes paroles lorsque tu prêches ton Seigneur, fais sortir de ce rocher une chamelle noire pleine depuis dix mois et prête à mettre bas, qu'elle soit d'un noir tirant sur le roux, avec une crinière pendant sur le front! » Le prophète ayant imploré le secours d'Allah, le rocher s'ébranla, balança sur lui-même, puis il en sortit des gémissements et des cris plaintifs; alors la pierre se fendit après avoir éprouvé de grandes douleurs comme une femme au temps de l'accouchement, et on vit apparaître une chamelle telle qu'on la lui avait demandée, suivie

d'un petit qui lui ressemblait; tous deux se mirent aussitôt à paître et la mère fournissait à elle seule assez de lait pour nourrir une tribu entière.

Dans certaines oasis, on suspend des crânes de chameaux à des dattiers afin d'attirer le regard de Dieu sur l'abri et pour qu'il le bénisse.

Les Bédouins prétendent que la lettre *beth* de leur alphabet, qui forme un chapelet divin dont chaque grain constitue un miracle, aurait été inspirée du cou du chameau auquel elle aurait emprunté la courbe harmonieuse, et que la lettre *aïn* serait la reproduction gutturale de ses cris et de ses gémissements, gémissements qui plaisent à l'oreille.

Un Bédouin pauvre du Hadhramaout voit arriver chaque jour vers l'approche de midi une chamelle rouge qui lui rend visite afin qu'il se nourrisse de son lait; pour pouvoir parcourir les longues distances qui la séparent du lieu où il habite, elle porte caché dans sa queue un fouet pour s'exciter elle-même à la course.

Les mausolées d'un grand nombre de saints musulmans ont été élevés à l'endroit où les chameaux qui les conduisaient se sont arrêtés d'eux-mêmes et agenouillés, comme si par ces animaux Allah désignait l'emplacement où il désirait que ces personnages fussent enterrés.

Ainsi, tout ce qui touche de près ou de loin au chameau prend tout de suite dans l'esprit du pasteur une même portée surnaturelle. Les vers qui proviennent de larves que quelque insecte a déposées dans le poil du crâne de l'animal, il prétend que c'est Dieu qui les y a placés, car c'est par leur présence seulement que le chameau accepte de se soumettre à l'homme; qu'on les lui enlève, et il perdrait de suite sa docilité. Même les tiques qui vivent sur sa peau, si l'on les posait sur les vêtements d'un amoureux atteint d'une passion sans espoir, le guériraient de sa folie.

On attribue au chameau le don de susciter des prodiges : sources transformées en goudron pour sauver un troupeau dévoré par la gale alors que le précieux liquide faisait défaut, herbes qui verdoient dans la sai-

son de sécheresse pour récompenser une tribu qui a retrouvé l'étalon perdu et qui était chéri de ses chamelles.

Même le ciel, dans sa magie nocturne, ne peut se passer de la merveilleuse présence de la bête du désert; les étoiles remplissent le ciel de chameaux; plusieurs astres d'Aldébaran composent un troupeau qui paît les herbes lumineuses de la nuit. La ceinture de la constellation d'Orion est une chamelle. L'étoile Canopus est un chameau mâle et Cassiopée forme « le dos de la chamelle. » Vénus s'appelle Chala, qui est un nom de chamelle.

On accorde aussi à cet animal un caractère sacré. Cette vénération dont on l'entoure lui vient des temps préhistoriques de l'Islam alors qu'il portait les fétiches de pierre, simulacres des divinités tribales, et le pavillon qui les abritait, soit dans les expéditions guerrières, soit dans certaines cérémonies religieuses. Sans doute l'a-t-on jugé digne de cet office, non seulement parce qu'il était la seule bête de somme dans le désert, mais aussi en raison de sa stature, de sa démarche lente et rythmée, de son mouvement processionnel. Il y a eu transfert de cette représentation religieuse et symbolique des idoles au chameau même qui leur servait de support, et on finit par les associer dans une même adoration. Ainsi il y eut des tribus qui rendaient un culte à une chamelle noire. D'autres immolaient des animaux à l'étoile du matin. On se prosternait aussi devant des chamelles laitières vivant dans des parcs qui leur étaient consacrés.

Lorsque le paganisme fut aboli par l'Islam, on continua à vouer au chameau la même dévotion qu'autrefois. Certaines traditions et valeurs préislamiques furent reprises et conservées et le Bédouin les a transposées dans ses habitudes musulmanes. Le palanquin de guerre où se tenaient les images de pierre fut supplanté par la *kobba* ou litière de grande envergure décorée d'éclatantes couleurs où se dresse la plus belle et la plus noble des filles qui mène au combat les hommes

de sa tribu et les stimule par ses chants et ses cris, idole humaine et vivante qui personnifie son clan, substituée aux divinités du passé. Les chamelles blanches qui portent les litières sont sacrées; on les appelle les *maratir*.

La persistance de ces vieilles coutumes a inspiré à l'Islam toutes sortes de processions où les chameaux tiennent lieu de montures d'apparat, somptueusement harnachés, défilant en groupes. Ces impressionnantes mises en scène rappellent encore combien cet animal a gardé aux yeux des indigènes de l'Arabie sa valeur religieuse, combien on le confond encore inconsciemment avec la doctrine elle-même dont ils servent les manifestations extérieures. Ces litières ornementées sont aujourd'hui le centre de fêtes qui se donnent lors de la circoncision d'un enfant, des fiançailles, des mariages, des parades religieuses, de la réception de grands personnages, fêtes qui ont toujours un aspect rituel, accompagnées toujours de musiciens, de danseuses et de tambourineurs. Parfois la *kobba* arrimée sur la bosse du chameau est placée au milieu d'un campement, recouverte d'une étoffe écarlate. Des femmes s'assemblent autour d'elle en chantant et des processions en font trois fois le tour. Mais l'une des solennités les plus importantes du désert est le *mahmal*, le chameau porteur du tapis sacré qui tous les ans, lors du pèlerinage de La Mecque, doit recouvrir la pierre noire de la Kaaba. La bête qui marche en avant croule littéralement sous les riches draperies, véritable divinité barbare. Les dignitaires les plus en vue se sentent honorés de tenir ses longues brides et marchent derrière elle, à pied; elle est escortée par la masse des chameaux des pèlerins, tous parés de draperies de couleur incrustées de coquillages et de verroteries, et de plumes d'autruche noires et blanches. A son retour de La Mecque, les gens baisent le front du chameau, du mahmal, à son passage; d'autres frottent avec ferveur leurs vêtements contre lui, afin que quelque chose de sa sainteté passe de lui à eux.

ELIAN-J. FINBERT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Raymond Christoflour : *Louis le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible, Préface de Georges Bernanos*, Plon. — Marcel Coulon : *Toute la Muse de Ponchon*, éditions de la Tournelle. — Verlaine : *Œuvres poétiques complètes, Texte établi et annoté par Yves-Gérard Le Dantec*, Bibliothèque de la Pléiade.

Louis le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible, tel est le titre choisi par M. Raymonr Christoflour qui dédie son livre à M. Georges Bernanos, chevalier du Christ. Voici qui nous donne immédiatement le ton de l'ouvrage. Aussi longtemps qu'il existera des critiques, le mot critique désignera des exercices fort variés. Je ne m'en plains pas. Car je ne crois guère à l'existence d'un genre rigoureux et aux lois bien définies qui se nommerait La Critique. L'esprit critique lui-même n'est qu'un des éléments de la critique et il a existé des critiques fort intéressants et somme toute peu doués d'esprit critique. Ce que je prise le plus vivement dans une étude critique, c'est une certaine qualité fécondante. Une étude critique n'est pas tout à fait vaine si, partiale ou impartiale, fervente ou haineuse, raisonnable ou insensée, elle se révèle comme un vif excitant de l'esprit. L'ouvrage de M. Christoflour est un plaidoyer ardent pour Louis le Cardonnel. On aurait même envie de dire que M. Christoflour critique se présente comme un chevalier servant du poète. Il l'aime, il veut le faire aimer et il réussit souvent à le faire aimer. M. Christoflour est d'ailleurs un homme averti : il se garde de faire de son poète aimé une image édifiante : « Il est lié, nous dit-il, par sa condition mortelle à nos misères, à nos imperfections, à nos péchés. » Aussi bien ces misères, ces imperfections, ces péchés de l'homme qui participe à la condition humaine, M. Christoflour nous les explique de manière

à nous montrer toujours comment les ombres sont les conditions mêmes de la clarté. Par instants, on se dit même qu'il les explique trop bien et que les côtés problématiques d'une âme, il les fait entrer avec trop de succès dans l'harmonie d'ensemble d'une nature prédestinée à la poésie. L'adresse dans l'art dialectique est un beau don qu'il faut chérir, mais avec quelque méfiance.

La conception de la poésie de M. Christoflour — et qu'il sent d'ailleurs vivement — est la conception mystique et chrétienne, celle qui fait de tous les aspects du monde un ensemble de signes et de symboles, un « Langage » qui révèle Dieu, sa volonté et l'ordre qu'il a donné au Monde. Il me donnel l'esprit muni d'une doctrine — ou plutôt d'une vision
donnel l'esprit muni d'une d octrine — ou plutôt d'une vision
intérieure et évidente du Poète et de la Poésie. Il me semble qu'il a fait entrer le cas particulier de Louis Le Cardonnel — qui s'y prêtait d'ailleurs — dans ces notions générales. Il a pu ainsi pénétrer de manière aiguë dans l'âme qu'il examinait; peut-être aussi a-t-il un peu forcé certains traits du poète pour l'ajuster aux « Idées » antérieures et supérieures du Poète et de la Poésie.

Le Cardonnel se présente ainsi comme un être divinement prédestiné, marqué du miracle. Sa nature intime nous est donnée comme excessive, et vivant dans l'extrême comme dans son climat naturel. Ame violente, surtendue qui est flamme et ouragan et qui, en d'autres temps, aurait eu « la voix tonnante d'un fondateur d'ordre, d'un grand moine prédicateur de croisade ». Le Cardonnel devient donc un visionnaire comme Dante, et pareil à Moïse dans sa nuée ardente. Ainsi fait, il ne peut être qu'incompris, triste et solitaire. Il est d'ailleurs déchiré par le dedans car il ne cesse d'être écartelé par de cruelles contradictions. Nature romantique!

Et cependant, la poésie de Louis le Cardonnel est discrète à l'extrême. Le ton est toujours modéré, retenu. Jamais rien de convulsé, de torturé, de heurté, de brutal, d'éclatant. Poésie glissante, murmurée et eurythmique avec cependant l'intensité secrète, l'invisible feu des profondeurs. A croire M. Christoflour, la poésie de Louis le Cardonnel n'est que

l'expression partielle de lui-même. « Les poèmes les plus connus de Louis le Cardonnel, nous dit-il, expriment des aboutissements, des haltes sereines; ils célèbrent des instants comblés, des minutes d'effusion où le but ineffable est atteint. Ils chantent des repos victorieux, rarement des efforts et des combats. On s'imagine mal, à les lire, les phases et les cruautés de la lutte, les halètements de la montée, les sueurs de sang, les reculs, les chutes ,les ténèbres ». La poésie de Louis le Cardonnel en même temps qu'elle le révèle nous tromperait donc également sur son expérience totale de poète si nous nous bornions à elle seule. Et c'est pourquoi M. Christoflour s'attache à une investigation de l'homme même qu'il a pu d'ailleurs connaître directement par une longue et intime fréquentation.

Avec lui, vous suivrez les étapes de cette vie qu'il appelle « le plus étrange et le plus merveilleux des romans », « une provocation au bon sens, un perpétuel défi à nos habitudes ». Vous verrez le poète traversant les milieux symbolistes au temps où il se nommait lui-même « truand de la littérature » et se présentait ainsi :

C'est la honte de ses parents,
Ce Villon en miniature.

Des anecdotes curieuses et parfois comiques vous montreront ses rapports avec des aînés comme Leconte de Lisle et Verlaine. Vous assisterez aux crises d'âme du poète appelé par sa vocation religieuse, vous verrez s'évoquer l'influence de Mme Gabrielle Delzant; vous l'accompagnerez dans sa vie mouvementée de prêtre qui connut des phases lamentables et les périodes errants des esprits inquiets et jamais adaptés et tant d'ivresses extatiques. « Je suis de la race des saints, disait-il, je ne suis pas de la race des fonctionnaires. » — « Des Oratoriens aux Bénédictins, de Ligugé à Assise, nous dit M. Christoflour, parmi les monastères et les paroisses, il continuera pendant quarante ans sa course errante et insatisfaite.»

M. Christoflour nous rapporte une foule de jugements souvent curieux et incisifs, émis par Le Cardonnel, sur les sujets les plus variés. Ce qui donne au livre de M. Christoflour

son attrait et son accent le plus original, c'est qu'il adhère de façon vive à sa vie intérieure, à ses drames et à ses problèmes personnels. Il nous attache à Le Cardonnel, non seulement par la richesse de son étude, mais aussi par les raisons vivantes et intimement personnelles qui l'ont fait se pencher avec un intérêt pathétique sur le cas du poète.

Raoul Ponchon a trouvé lui aussi un chevalier-servant en la personne de M. Marcel Coulon (**Toute la Muse de Ponchon**). Il rappelle que son livre de 1927 « développe les raisons qui font de Ponchon non pas seulement notre plus grand — ou plutôt notre seul grand — poète comique, non pas seulement notre seul grand poète réellement distributeur de rire, de joie, d'optimisme et de santé, mais un de nos lyriques les plus hauts ».

Le livre d'aujourd'hui conserve même enthousiasme et même admiration. M. Coulon nous avoue d'ailleurs que Ponchon restait confus, étonné et presque choqué de se voir placé aussi haut par son admirateur. « Je suis un poète de troisième rang, disait-il, je ne puis admettre que l'on me mette au premier. » Il semble même que son œuvre ne le satisfaisait pas. Elle lui aurait été imposée par les contraintes d'une vie impécunieuse au lieu de correspondre à son rêve authentique et intime de Poète. « Au jugement de Ponchon, son œuvre ne sert pas la poésie, elle la dessert. Ses 150.000 vers sont autant d'attentats contre les Muses; ils l'ont conduit à l'antipode de ce qu'il avait rêvé. » M. Marcel Coulon a tout l'air de penser que cette déviation imposée à Ponchon par la vie fut une heureuse chose. Et il prétend que Ponchon, lorsqu'il s'examinait comme poète, était atteint de la folie de l'humilité! Le livre de M. Marcel Coulon est écrit avec verve; il est alerte, vivant et pétillant. Tout frémissant de conviction, il veut convaincre et il donne d'importants extraits qui sont les bienvenus puisque l'œuvre de Ponchon reste en grande partie dispersée dans les journaux.

Ponchon n'était guère porté aux confidences. Il lui arrive cependant de parler de lui dans ses vers, il le fait avec gentillesse, modestie et ironie. On goûte ce ton et l'on reste néanmoins un peu déçu. On souhaite certaines résonances intimes, certains échos en profondeur, certains coups aigus

et vibrants qu'on ne rencontre point. M. Coulon nous montre tour à tour les aspects variés de l'inspiration ponchonienne. Il fait défiler sous nos yeux le chantre des fleurs, le poète bachique, le poète gastronomique, le gazetier en vers, le Ponchon des grandes odes, le poète de la Femme, le compositeur de complaintes et de Noëls. J'admets fort bien que Ponchon chante la treille, la grappe et le vin. Je ne suis pas un buveur d'eau, j'accueille les vins de qualité avec les honneurs qui leur sont dus, j'avoue cependant que la poésie bachique, et même celle de Ponchon, me laisse un peu indifférent. Je ne dis pas que le thème du vin ne puisse être, même pour des cimes d'aujourd'hui, matière lyrique, mais il ne me semble pas que Ponchon ait trouvé le biais nouveau qui donnerait à ce vieux thème le pouvoir d'éveiller des échos inattendus dans nos sensibilités d'à présent.

« Mariage de Rabelais et de Ronsard » dit M. Coulon à propos du grand poème de Ponchon intitulé *Charcuterie allemande* et qu'il considère comme une gloire pour la Muse gastronomique. « Ponchon rejoint le maître des maîtres du comique et du burlesque : Rabelais. Si Rabelais n'eût pas été poète en prose, il aurait produit sur la lyre de l'Andouille cette *Charcuterie* allemande qu'en tira Ponchon. » Du talent, oui, il y en a et du souffle aussi et du parler savoureux et de la liesse verbale. Nous sommes tout de même en deçà de l'énorme et fantastique verve de Rabelais. Et puis Rabelais a plus d'au-delà.

L'ode sur la Mort d'Arsène Houssage ne manque pas d'envolée, de mordant et d'allégresse satirique. Et il semble bien que dans la veine populaire des *Complaintes* et des *Noëls,* Ponchon ait eu des réussites heureuses. « Le joyau du folklore de Ponchon ce sont des Noëls », affirme M. Coulon.

On peut ne pas suivre M. Coulon dans tous ses enthousiastes jugements sur la poésie de Raoul Ponchon; on lui accordera avec plaisir que Ponchon a maintenu bien vivante une veine de poésie populaire qu'il y a intérêt à ne pas laisser tarir.

Je tiens à signaler l'édition des **Œuvres poétiques complètes** de Verlaine que vient de donner M. Yves-Gérard Le Dantec dans la *Bibliothèque de la Pléiade.* Tous les poèmes

de Verlaine réunis en un seul volume élégant, maniable et qui est un chef-d'œuvre d'impression, comment ne pas se réjouir de pareil événement! Et à la suite des *Poèmes,* toute la dernière partie du livre (300 pages) consacrée à de multiples renseignements sur chacun des poèmes. Le labeur consacré par M. Le Dantec à Verlaine représente des mois et des mois de dévouement minutieux et fervent. Tous les amis de la poésie ne peuvent que le remercier d'avoir assumé pareille tâche et de l'avoir conduite à bien. GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

André Mora : *Pierre de Foudre,* René Debresse. — Lucien Rousset : *Le Trésor d'Hestia,* « au Pigeonnier ». — Louis Jarty : *Poésies,* Alph. Lemerre. — Georges Martin : *Ombres Fidèles,* « aux Editions du Feu ». — Joseph Laplace : *Nouveaux Parfums Rouges,* « Editions des Roses », Bordeaux. — Claude Sernet : *Commémorations,* librairie Ischann. — Paul Saintaux : *Par la main d'Antigone...* Imprimerie Auxiliaire. — Paolo Emilio Giusti : *Magie,* Albert Messein. — Léon Kochnitzky : *L'Ermite entouré de feux,* G. L. M. — Henri de Lescoët : *Typographie du Lieu,* « Editions des Iles de Lérins ». — Jean Finet : *la Voie sans Guide,* Editions de Contrepoint ». — Louis Beaud : *le Feu des Souvenirs,* Cabasson, Toulon.

La collection où l'éditeur René Debresse accueille les œuvres plus d'investigation que de réalisation où se plaisent des poètes de notre temps, a adopté ce titre, *Transmutation.* La transmutation rêvée par les alchimistes a conquis leur imagination, mais n'aboutit-elle parfois, pour peu qu'on se souvienne d'une formule de Descartes, à donner l'apparence et l'éclat du verre à ce qui n'est, en somme, qu'un sourd amas de cendres? J'en ai peur. *Pierre de Foudre,* selon André Mora, poèmes réunis en une plaquette récente, qui si j'entends bien, réunissent à la fulgurance soudaine de l'éclair la résistance de la matière. C'est bien un idéal de poète, et les plus grands s'en sont approchés. Seulement il demeurait en eux latent, il ne gouvernait pas leur démarche ou leur travail. On constate un résultat, on ne s'avise pas par avance de se conformer à une doctrine. Eclair, écrit le poète,

Eclair de la vérité nue
si du nuage en feu
descend la femme adorable
fier panonceau de nébuleuse
qu'au moins ses yeux qui changent la vie
dardent les fiers rivages...

J'ai souligné le quatrième vers où se résume l'inexplicable de la strophe qui, sans lui, serait banale. Qu'est un *panonceau,* fier ou non, *de nébuleuse,* et, si nous en concevons comme un trait de foudre une soudaine et passagère illumination, en quoi la femme descendue, adorable, réalisera-t-elle la représentation, même fugace, de cette espèce d'écusson que serait une des étoiles si petites dont la poussière agglomérée figure à nos yeux une vapeur? Oh, j'admets, j'admire volontiers une image voulue et rendue incertaine, vague, ne se justifiant qu'au passage d'un reflet, mais encore sied-il qu'elle ne soit pas, comme au hasard, plaquée, moins dans l'intention réfléchie peut-être que dans le but inconscient de dérouter l'esprit attentif qui, sans ce stratagème, ne serait surpris par rien de particulier dans cette strophe.

Ailleurs, André Mora parle et nous assure que : « Ce n'est pas le monde — avec son auréole d'astres — *nacelles de norias* — qui s'écroulera... » L'image, appauvrie de ces « nacelles de norias », ne serait guère neuve et le rythme est si peu marqué qu'on y pourrait voir une simple phrase de prose. Aussi interviennent, à point nommé, les *nacelles de norias,* les batelets attachés en seaux à une chaîne perpétuelle, et qui s'emplissent d'un côté pour se vider de l'autre. ...J'aperçois à peu près ce qu'André Mora nous veut suggérer, mais je me refuse à l'accepter quand cela forme une parure adventice qui attire l'œil et le détourne d'un ensemble nu, qu'il jugerait indifférent. Telle la faiblesse que je dénonce en ces poèmes, avec beaucoup de regrets, car j'ai connu André Mora passionné de recherches sincères et nullement désireux de fixer l'assentiment par la mièvrerie baroque d'un détail au moment où il doit craindre de ne pas intéresser par l'évocation, où rien ne se révéle, de son dessein principal. Il y a là une recherche superflue, qui au gré d'une mode passagère est produite sans habileté, puisqu'elle ne parvient pas à absorber l'attention. Je ne nie pas que le talent d'André Mora ne soit très supérieur à ce que je le fais apparaître, mais, précisément parce que je sais qu'il vaut beaucoup mieux, n'est-il pas de mon devoir de l'avertir quand je le vois se complaire à entr'ouvrir à ses pieds un abîme où il s'engloutira? J'estime qu'il ne dépend que de lui

de se ressaisir. Puisse-t-il ne pas s'abaisser, et réfléchir aux dangers qu'il court, sans aucune utilité, avant qu'il soit trop tard!

Consacré à l'amitié féconde et aux poètes aimés, souvenir sacré de Louis le Cardonnel, à vous Louis Mercier, Louis Pize, Charles Forot, Georges d'Aurac et Jean Vincent, **le Trésor d'Hestia** de Lucien Rousset est un livre de forte et noble piété. Un fervent poème est dédié par le poète à son père, un poème de gratitude émue et de tendresse à la mémoire de sa mère. Puis c'est le terroir, la race, les mœurs, la beauté âpre, parfois si douce, de sa province vellave, ses bois, ses cultures, son sol encore travaillé par la fumée des volcans sans éruption, qui enrichissent son inspiration. Et le poète, fidèle aux lettres latines et à l'exemple d'Horace entre les poètes latins, chante d'un ton familier et soutenu les visages anciens de l'amour, les « Ombres Claires », s'incline, « à la clarté de l'âtre », au rêve des morts qu'il a connus, ou, après avoir suivi « la Route au Soleil » avec ses « Haltes apaisantes », entre par la pensée dans « la Lumière Invisible ». C'est un esprit d'ordre et de tradition, qui ne prétend pas tout innover, car déjà il redoute, en demeurant fidèle aux coutumes de ses aïeux et à leur religion, de se montrer au-dessous de sa tâche, car, s'il n'est pas humble, il est, du moins, modeste, et s'efforce, sans plus d'ambition, de donner ce qu'il peut. Son livre est sain et robuste, franc et très pur.

De 1905 à 1920 datent les **Poésies** réunies en un volume par Louis Jarty. N'en a-t-il point écrit davantage? S'est-il depuis dix-huit ans renouvelé au point qu'il ait dû établir une distinction absolue entre ses poèmes d'alors et ceux d'aujourd'hui. Pourquoi a-t-il attendu si longtemps avant de les publier? Rien ne répond à ces questions. Les vers sont de bons vers parnassiens, justes, irréprochables; les thèmes qui se répartissent entre « le Jardin des Reines » et « le Jardin Clos » ne manquent point d'agrément, et, dans leur familière diversité, s'aggravent parfois jusqu'à un ton proche de l'épique, quoique l'ironie ou même la gouaille y occupent une place un peu insistante Mais la belle humeur ne manque pas à l'auteur, et le goût n'en saurait prendre

offense. Ce sont, au surplus, jeux de lettré, qui prennent fin sur un poème rimé en latin, que Gourmont eût sans doute fort apprécié :

Vultus gravis, vultus tristis,
O tu dulcior aura noctis
Dum immane tacebas...

avec par endroits des échos du *Dies Irae* et du *Stabat Mater*.

Ce sont de bons poètes aussi du vers régulier, appliqués à un métier qu'ils connaissent suffisamment pour s'en accommoder sans gêne, mais qu'ils n'osent point dominer assez pour tenter d'y rien introduire de leur chef, trop respectueux aussi pour y rien changer comme pour s'en dégager, Georges Martin qui, sous le ciel et sur la mer, au lac du Bourget que hante encore l'image d'Elvire, par les solitudes de quelque sèche garrigue ou par la langueur de l'automne à Venise, refuge éternel des vagues mélancolies, promène, en **Ombres Fidèles,** sa tristesse, son ennui, son tourment, son amertume et sa douleur; — Joseph Laplace, épris de progrès civiques, de charité, de devoir même jusqu'à la révolte, et d'autres, sans doute, assez nombreux **Nouveaux Parfums Rouges;** — Claude Sernet, dont les **Commémorations** étouffent la colère et le rêve de glace avant qu'il retourne sans amour où demeurer sans haine où sa vie a souffert; — Paul Saintaux, de qui sont rassemblés les poèmes que lui a dictés sa ferveur, des poèmes sentimentaux, des poèmes d'amour, de tendresse et de rêve, guidés **par la main d'Antigone.**

Paolo Emilio Giusti n'avait pas besoin qu'une belle et ardente préface de Jean Royère le présentât au public lettré, sinon à des lecteurs que ne touchent pas les échos des choses venues d'Italie. Une douzaine d'ouvrages ont, dans son pays, attiré sur lui l'attention. Mais, sans Royère, eût-il songé à publier en français une version épurée de quelques-uns de ses vers et de nombreuses pages de sa très belle prose? Certes, la **Magie** opère, et, si voisines que soient les deux langues latines, c'est un émerveillement de transmettre avec tant de finesse et de savoir aux ressources de l'une les prestiges, un instant délaissés, de l'autre. Cette odelette, par exemple, *Saisons*, P. E. Giusti la mène à bien avec un doigté extraor-

dinairement léger et averti qui fait de lui un parent très proche et avisé de Mallarmé. Il y manie la pâte syntaxique et l'allusion souriante aux tons convenus de la grammaire un peu bafouée et surprise, avec cette calme audace que ne peuvent inspirer que la force et la sûreté. Le charme opère. Et il en est de même pour la plupart de ces vingt morceaux en vers (ceux sur l'ensorcellement de Paris par exemple, ou l'hommage à Jean Moréas). Quant aux proses, elles ont en elles une puissance simple qui se suffit et qui enchante.

L'Ermite entouré de Feux, qui paraît être l'auteur lui-même Léon Kochnitzky, revenu dans la ville où, entouré de tumultes et de bruits indifférents, il vit solitaire parmi ses souvenirs, entonne parfois de charmantes chansons, impromptus, comme il dit, « alla francese » :

Cherche-Midi, Tours en Touraine
Où coule ma vie? Au sablier,
Cherche minuit
Au fond d'un dimanche
A Tours en Touraine...

Des paysages évoqués non sans prestesse, une mélancolie dédaigneuse, presque hautaine, d'homme qui se croit supérieur à la mode, s'en rit, mais, d'autant mieux y cède, non, d'ailleurs, et souvent, sans talent, mais ce talent est mal dirigé, mal discipliné, rencontre par chance, ne crée qu'à son insu : d'autres avant lui ont passé sur ses terres.

« Nourris, comme le voulait Montfort, des banalités quotidiennes » les petits poèmes réunis par Henri de Lescoët, **Typographie du Lieu,** conservent à mon gré un peu trop, mais n'est-ce pas la règle du jeu? ce caractère de *banalités?* J'aimerais qu'un détail précis de métier rendît rare une expression, ou un raffinement de l'idée. « Un fruit lourd mordu d'ombres — Parmi des vols stoppés dans leur frise d'échos » ne m'allèche guère, et je demeure insensible à son attrait. Pourquoi Henri de Lescoët ne demeure-t-il pas simple? Son talent, me semble-t-il, n'est guère souple à de si vaines complications.

Des vers sans grand éclat, mais faits avec probité, une application de ce que l'on sait, un savoir suffisant que ne

nourrit pas la sève d'un don impérieux, du travail soigné; un sentiment du rythme et de la mesure, de bonnes moyennes, que pourrait-on louer, en plus, aux poèmes de Jean Finet, **la Voie sans Guide?** L'auteur est peut-être jeune, encore que ce volume ne soit pas son début.

Louis Beaud « A la mémoire de Marcel Ormoy » a consacré sa *Guirlande pour l'amour* et en souvenir il lui a dédié un petit poème et une épitaphe. C'est un des très bons morceaux de ce recueil, un peu enfantin de ton, **le Feu des Souvenirs,** qui est fait surtout de paysages, de notations sentimentales assez vagues ou peu personnelles. Avec plus de ferme audace, je suis convaincu que ce poète qui ne cherche à se développer que dans la pureté, pourra obtenir quelque chose qui intéresse; il a l'âme du poète, le désintéressement, que lui manque-t-il ? Plus de hardiesse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Lanza del Vasto : *Judas*, Grasset. — André Thérive : *La fin des haricots*, Grasset. — Pierre Dominique : *Colère sur Paris*, Flammarion. — Charles Mauban : *Le pain des larmes*, Gallimard. — Louis-Charles Royer : ***Belles à louer***, Les Editions de France. — Albert Bailly : *L'amour et le feu*, Fasquelle.

Dans l'ouvrage, riche d'expérience et d'une grande sagesse, qu'il a consacré à Charles de Foucauld sous ce titre : *L'ermite du Hoggar*, M. Claude-Maurice Robert rapporte un mot du « moderne croisé » : « Jésus savait bien que Judas le trahirait, et pourtant il l'aima. » Judas, en revanche, dont M. Lanza del Vasto vient d'écrire la vie romancée, ne pouvait aimer, ne s'aima pas lui-même, quoiqu'il se préférât à tous. Le seul sentiment qui animait l'Iscariote, le rongeait comme un cancer, était l'envie. Toute supériorité l'offusquait. Tout intérêt, qui se détournait de lui, le blessait à l'égal d'une offense personnelle. Figure mystérieuse, inquiétante, complexe, qui a excité la curiosité de bien des moralistes et des écrivains, et récemment encore de M. Charles-Henry Hirsch. Le romancier d'*Eva Tumarche* voyait en lui une sorte de prédestiné, de monstre expiatoire ou de bouc émissaire, et je crois qu'en définitive il le prenait en pitié. Dans un esprit plus orthodoxe, plus près de la pensée chrétienne, M. del

Vasto l'assimile, sans doute, à Satan; mais il dépouille en lui le Déchu de sa Grandeur. Il pose la loupe sur ses tares et nous les révèle dans la réalité misérable de leur laideur. Vu de loin — ou de haut — dans son unité, le Prince des Ténèbres ne laisse pas de paraître majestueux. Tel l'a vu Milton, par exemple, dans son *Paradise lost*. Il incarne la révolte plus encore que la négation. A travers Judas, il semble se multiplier à l'infini, et il apparaît par là même, dans une sorte de néant. « Un ver, si tu le coupes en deux, tu as deux vers. Dix bouts de Judas font dix Judas entier. Chaque moment de Judas est un judas. Mais pour tenir ensemble le fil du temps, on dirait qu'il n'y a personne ici. » Cette interprétation de l'âme de l'apôtre qui vendit son maître me semble fort belle dans sa profondeur; elle sert, en tout cas, à M. del Vasto, de prétexte à de très subtiles analyses, et qui ont, presque toujours, le caractère de la nouveauté. C'est que, comme je l'ai écrit naguère, ici même, à propos d'un roman de M. Jean Giraudoux, l'envie est un vice qui a très rarement sollicité l'attention des psychologues. Seul, à ma connaissance, Paul Bourget l'avait étudié dans *Cosmopolis* avant le plus délié de nos fantaisistes contemporains. C'est, cependant, l'envie qui opère parmi les humains le plus de ravages, n'en déplaise à Voltaire, lequel attribuait à peu près tous nos maux au fanatisme. Relisez Chateaubriand : « J'ai peur que la France ne prenne la vanité pour l'égalité, l'amour-propre pour l'amour social, et que pour cette raison elle n'immole sans cesse la liberté à l'envie. » (*Lettre à Béranger*, 1830). Mais le génie d'Israël est en Judas. Que de ressources dans cette intelligence aride! Et comme ce sophiste excelle à raisonner sur la foi que *sentent* les autres disciples de Jésus! Toutes les explications qu'on peut donner de Dieu, il les fait siennes; mais il ne croit pas à ce qu'il met tant d'ingéniosité à prouver (pp. 109, 110). « Le cœur, dit le bonhomme Franklin, est une meule qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à moudre. » L'Iscariote fait de sa machine à penser une poussière après avoir réduit toute pensée en poudre. C'est parce qu'il n'est rien qu'il peut être tout ,et même poète. Mais c'est un poète à qui il ne manque que la poésie, c'est-à-dire l'enfance. « Il me suffit de m'amuser moi-même », déclare-

t-il un jour. Il est rusé, il est vrai; mais il s'ennuie s'il ne se tourmente. Il dit, d'autre part : « La haine seule est élémentaire et primitive, parce que la loi du monde, c'est le choc et la raison de l'être, l'orgueil. » Et voilà, sur ce mot apparaître la face douloureusement crispée du Maudit. Un néant, écrivais-je. Son remords même est un néant. Quand il court, gesticulant, au Temple et y répand ses deniers sur le pavé (alors que tout est consommé) c'est « devant personne » qu'il témoigne de l'innocence du Crucifié... Son suicide est une négation. Le *Judas* de M. del Vasto est une œuvre singulièrement émouvante, écrite en un style elliptique d'une rare puissance, brutal parfois, parfois obscur, et fort suggestive par l'intensité de ses images. Son moindre mérite n'est pas de reconstituer — sans recours aux morceaux descriptifs — autour des personnages empruntés à la Narration Sacrée l'Atmosphère brûlante de la Judée.

M. André Thérive a choisi pour titre à son nouveau roman une expression faubourienne qui signifie plaisamment : c'est la catastrophe suprême ou la calamité des calamités, — **La fin des haricots.** Mais je ne vois guère que cela qui soit populiste dans son récit. Il débute, ce récit, par un rêve que fait à la Bibliothèque Nationale un jeune intellectuel fort démuni, qui prépare une thèse sur un poète ignoré du XVIe, et il roule, en majeure partie, sur une escroquerie assez compliquée, où le funambulesque se mêle à un réalisme, il est vrai, minutieux; enfin, il a un caractère satirique très accentué. C'est un divertissement de haut goût, mais d'un homme désenchanté — plus que désenchanté même, affreusement pessimiste, — et qui a tôt fait d'abandonner le rêve ou la féerie, par quoi il avait commencé, pour s'abandonner à la moquerie. M. Thérive aime-t-il ses protagonistes, son étudiant et la demoiselle que celui-ci a pour camarade, le détective-jocrisse, qui devient leur associé? Je ne le crois pas. L'idylle de ces jeunes gens l'intéresse peu, quelque indulgence qu'il leur témoigne (il leur fait la grâce de les unir, à la fin); et il est surtout curieux des fantoches et des coquins qui gravitent autour d'eux : un directeur d'agence, d'une onctuosité toute cléricale; un vieux marcheur, à rendre jaloux feu Dubut de Laforest... C'est bien pour cela que son roman, qui aurait pu

s'apparenter à une œuvre de Dickens (*Picwick*, par exemple), m'a plutôt rappelé les contes de Voltaire, — et l'effrayant *Candide*, en particulier. Nul humour dans *La fin des haricots*, en effet, c'est-à-dire nulle sympathie sous la moquerie même; point d'attendrissement (la pitié dépasse les personnages, elle est d'ordre métaphysique); une ironie aiguisée, toujours vigilante, en revanche, et comme une joie amère — en dépit de la vivacité du style, de la légèreté spirituelle des peintures, de la cocasserie inépuisable des inventions — à montrer comme le monde est mal fait, comme il est désespérant d'y vivre quand on y est pauvre, et, de surcroît, affligé de scrupules... Oui, *La Fin des haricots*, c'est quasiment *Candide;* mais remis à neuf, à la couleur d'aujourd'hui, et par un écrivain ayant plus le sens du pittoresque et le goût du réalisme que le patriarche de Ferney; ayant, surtout, non la sensibilité qui lui manque, mais le tourment moral, ou l'inquiétude dont il était complètement dépourvu.

M. André Thérive envisageait « la fin des haricots » avec un esprit désabusé, mais non sans bonne humeur, malgré tout. Sa malice était amusante. Il en va tout autrement avec M. Pierre Dominique, qui prend les choses beaucoup plus au sérieux, tragiquement même dans **Colère sur Paris.** M. Dominique a la tête épique, mais aussi partisane; et s'il est un historien, ce n'est pas avec la sérénité du philosophe qu'il se penche sur les événements. Ce sont ceux, du reste, dont est sortie la troisième République qui font l'objet de ses études, et l'on sait qu'il commente chaque semaine la politique dans un hebdomadaire... Irrité par l'impéritie des hommes qui nous gouvernent, c'est passionnément qu'il imagine les conséquences de leur faiblesse dans ce roman de la révolution de demain. Révolution communiste, bien entendu, mais qui — si elle surprend au lit le ministre de l'intérieur Rocquin — ne trouve pas les *Fachistes* désarmés, malgré l'affaire des cagoulards. Les scènes de violence dont la capitale est le théâtre sont brossées avec éclat par M. Dominique à qui je reprocherai, seulement, d'avoir négligé de nous expliquer comment « le coup » des Rouges a été machiné, pour suivre le ministre aux abois dans ses courses d'un bout de la ville à l'autre. On eût préféré qu'il passât sur les inci-

dents hétéroclites de son récit, un peu feuilletonnesque, et d'un naturalisme à la Zola, par endroits, pour approfondir la psychologie de son héros, et le sens du drame où il voit la France périr, l'étranger profitant de la guerre civile qui la déchire, pour fondre sur elle. Il y a de la puissance dans *Colère sur Paris;* mais l'ensemble est incohérent et ne dégage aucune pensée qui s'impose à l'esprit du lecteur.

Un jeune homme pauvre, engagé comme précepteur chez des parents riches, à la campagne, s'éprend de la mère de son élève. Mais cette cousine est pieuse et s'efforce de ramener à Dieu l'égaré. Elle réussit au delà de ses espérances puisque ses sentiments s'étant transformés au cours de sa noble entreprise, elle trouve le néophyte si bien armé par la foi qu'elle a allumée en lui, que son cœur se brise contre la résistance qu'il lui oppose... Cette histoire de l'échange entre deux êtres, ou de la transfusion de la piété, d'une part, de la passion, de l'autre, fait le sujet du récit que M. Charles Mauban intitule **Le pain des larmes,** et qui ne va pas sans pathétique. Elle relève de la théologie sans doute; mais elle est fondée sur l'observation, et elle est écrite avec une brièveté un peu sèche, dans une langue d'une élégante simplicité, qui rappelle celle de M. André Gide, et semble vouloir fournir la preuve que les catholiques sont capables d'atteindre, quand il leur plaît, à ce classique que j'appelais naguère calviniste. Mais si l'héroïne de M. Mauban nous émeut par la générosité de sa ferveur, trop candide, peut-être, le bon jeune homme qu'elle convertit est bien fade... J'ai trouvé grosse, en outre, la péripétie où, assistant à la représentation de *Polyeucte,* il se sent illuminé par la grâce. Je sais bien qu'elle est féconde en miracles; mais il est nuisible à la crédibilité d'un récit modéré de ton, et qui se veut persuasif, de la faire intervenir aussi soudainement.

M. Louis-Charles Royer, qui a écrit **Belles à louer** à la première personne, est un héros dans le genre de Casanova, aux aventures picaresques près : il nous présente un tableau de ses chasses amoureuses à faire pâlir d'envie Don Juan lui-même. Sous tous les climats, il a goûté à toutes les femmes, et les plus singulières. L'une avait même le pelage épais d'une panthère noire... Se vante-t-il? Peut-être. Il conte avec

agrément, en tout cas; et il a du pittoresque, de l'accent.

J'ai trouvé dans **L'Amour et le Feu,** par M. Albert Bailly, un scénario tout fait de cinéma. Cela se passe au bord d'un cratère, dans une île de la Malaisie. Il y a le savant anglais excentrique, le brave jeune Français, la femme fatale et la délicieuse et pure indigène... De la couleur, du mouvement, le salut final après les pires dangers courus. Un excellent film, je vous dis.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Art et Mathématiques. — *Ars sine Scientia Nihil :* c'est une affirmation bien hasardeuse que reprennent à leur compte quelques esthéticiens d'aujourd'hui. Leur thèse serait soutenable si par science ils entendaient la technique. Mais c'est bien expressivement la connaissance scientifique et particulièrement mathématique qu'on nous présente comme la substance de l'œuvre d'art. Le Nombre, explication et fin de toutes choses : comme ces rationalistes sont légers! Ils confondent leurs souhaits et leurs expériences, à la manière de simples rêveurs, et nous invitent à des actes de foi sans plus de fondements que le Mystère de la Trinité, par exemple, survivance condamnable, comme chacun sait, d'un passé qu'ils ont aboli.

Il y a quinze ans, nous faisions, sans nous connaître, M. Pius Servien et moi-même, une constatation identique : essayant d'approfondir les notions de *prose* et de *poésie,* je signalais sous ces mots « non seulement les deux mécanismes de l'expression verbale, mais les deux tendances rivales de l'esprit humain, les deux modes de connaissance qui les ont créées ». M. Pius Servien a défini plus nettement que je ne l'ai fait les caractères de ces deux langages ,qu'il appelle le *langage scientifique* et le *langage lyrique* (*Principes d'Esthétique* (1) et le *langage des Sciences* (2). Je suis tout à fait d'accord avec lui, lorsqu'il dit du second :

Il est une zone du langage total où le sens des phrases est intimement lié à leur rythme. Ce sont des phrases irréductibles au lan-

(1) Boivin, éd.

(2) Analysé par M. Marcel Boll, dans le Mercure de France du 15 juillet 1938.

gage scientifique. Exemple : « Jours devenus moments, moments filés de soie. » (La Fontaine.)

Et encore :

Le langage lyrique est transcendant au langage scientifique. L'Esthétique est irréductible d'emblée au type physique.

J'ajoute qu'il y aurait intérêt à élargir le problème, et à étendre le sens des mots *poésie* et *prose* (ou si l'on veut, *langage lyrique* et *langage scientifique*), du domaine des lettres à celui des arts, de la morale, de la religion, etc. (3). Sentiment opposé à technique, passion à raisonnement, mystique à théologie, partout on rencontre ces deux ordres de faits distincts, les uns ressortant de la *qualité*, les autres de la *quantité*, et ces derniers seuls étant parfaitement mesurables. Quant à vouloir proscrire l'expression lyrique et réduire en idées claires, voire en signes algébriques, la passion amoureuse de Phèdre ou le sourire de Mona Lisa, c'est une de ces énormités que Tribulat Bonhomet lui-même n'eût pas osé proférer, mais qui n'arrête pas la naïve présomption de certains savants modernes, les jours où ils se prennent pour des philosophes.

Rien n'empêche d'ailleurs la « transcendance » du sentiment esthétique sur la logique étant admise, de s'occuper à des travaux d'approche et d'investissement, qui ne nous livreront pas la cité mystérieuse, mais nous en feront peut-être discerner quelques linéaments et quelques contours. Des tentatives « pour capturer l'Hydre poétique » (4) ont abouti récemment à des résultats qui ne sont point négligeables.

Deux esprits, dans tous les cas, se retrouvent nécessairement en présence au cours de ces opérations, ceux-là mêmes dont nous avons parlé tout à l'heure : le créateur, c'est-à-dire l'intuitif, et le logicien, qui l'observe, et tâche à surprendre ses secrets. L'américain J. Hambidge (*Dynamic Symmetry*) (5) examine les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture grecques; l'allemand Mœssel (*Die Proportion in der Antike und Mittelalter*) (6) se penche sur le tracé des cathédrales. L'un et l'autre découvrent des nombres et des propor-

(3) Comparer les *Deux Sources* de Bergson.
(4) Paul Valéry.
(5) Yale University Press
(6) C. H. Beck, éd. Munich.

tions là où l'artiste, même s'il a lu Vitruve ou Platon, s'est laissé simplement conduire par un sens mystérieux de la beauté. L'artiste, d'ordinaire, ne s'embarrasse point d'explications, parce qu'elles gênent son instinct créateur. C'est ce que déclare Paul Claudel :

> Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,
> Croyez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange de paroles,
> Sans que les fumées m'en montent au cerveau (7) ?

Même lorsqu'il raisonne sur l'œuvre d'art, comme Léonard de Vinci, Dürer, Paul Valéry ou M. Pius Servien encore, dont je connais de belles strophes, nous assistons à un phénomène de dédoublement, non à une confusion de deux natures. C'est toujours le dialogue d'Animus et d'Anima, que Claudel nous a rapporté (8). L'esprit critique interroge l'intuition, mais elle ne chante que lorsqu'elle se croit seule. Alors il se cache pour l'écouter. Il nous tend ensuite les pauvres signes qu'il a notés sans les comprendre, comme un appareil enregistreur. Et les signes, qui conservent quelque magie, réveillent en nous des ébauches du chant sacré.

Ecoutons donc Animus. Nous entendrons des choses fort curieuses, s'il est aussi fidèle, aussi intelligent, aussi respectueux, que M. Pius Servien et que M. Matila C. Ghyka. Ces deux auteurs sont, à l'heure présente, ceux qui ont poussé le plus loin les essais de liaison entre les mathématiques et les arts, le premier dans *Essai sur les Rythme toniques du français* (9), *Les Rythmes comme introduction physique à l'Esthétique* (10), et *Lyrisme* et *structures sonores* (11)! le second, qui doit beaucoup au premier et ne s'en cache pas, dans *Le Nombre d'Or* (12) et dans *Essai sur le Rythme* (13).

Tout d'abord, on constate dans la nature une sorte d'intention géométrique, ou mathématique; l'univers, dans une certaine mesure, est intelligible; il présente *un ordre* qui rend possible l'établissement des lois scientifiques basées

(7) Cité par M. M. C. Ghyka.
(8) *Positions et Propositions* (Edit. de la N. R. F.)
(9) Presses universit. de France, éd.
(10) Boivin, éd. 1930.
(11) Boivin, édit. 1930.
(12) Ed. de la N. R. F.
(13) Ed. de la N. R. F. 1938.

sur des rapports numériques généralement assez simples. Pythagore, Platon, toutes les philosophies de l'antiquité méditerranéenne, ont enseigné d'une façon plus ou moins secrète l'importance de certains nombres sacrés sur lesquels repose l'harmonie universelle, et qui régissent non seulement la matière, mais l'esthétique humaine et les œuvres d'art. La gamme est née de ces correspondances, heureusement rappelées par M. Roland de Renéville (14), et qui guidèrent aussi Képler dans ses découvertes astronomiques.

S'inspirant de ces vues, de celles de Vitruve, de Luca Pacioli, de Léonard de Vinci, dont la leçon semblait oubliée, M. Matila G. Ghyka indique aux architectes modernes, en partant de données numériques, des procédés raisonnés de mises en proportions et de compositions harmoniques. Il recommande en particulier, pour ces tracés régulateurs, l'emploi du *nombre d'or* $\frac{\sqrt{5}+1}{2}$ (rapport de la diagonale du pentagone régulier et de son côté, ou encore du rayon d'un cercle avec le côté du décagone régulier inscrit); c'est le thème qui se présente, paraît-il, le plus fréquemment dans le corps humain; c'est aussi celui qui se prête le mieux, par les combinaisons qu'il engendre, à l'application du *principe d'analogie*, énoncé par Tiersch et qui est une loi capitale de l'esthétique. Voici en quoi il consiste. Un thème fondamental se répète en se transformant, sans cesser pourtant d'être reconnu; c'est une « identité dans la variété », qui a son rôle aussi bien en musique qu'en prosodie, en architecture comme en composition décorative, et que je retrouve même en peinture, dans ce qu'on nomme les rappels de tons. Elle ne vient pas de simples redites, elle s'obtient par la disposition ou par le retour de figures semblables mais non identiques, et introduit ainsi, nous dit M. M. C. Ghyka, des rythmes « dynamiques », c'est-à-dire vivants comme les pulsations de la croissance organique.

Passant des arts de l'espace aux arts de la durée, M. Pius Servien découvre dans tout texte de poésie ou de prose lyrique « une structure sonore régulière, sous forme de périodicités, de rythmes qui peuvent se traduire en chiffres suivant

(14) *L'Expérience poétique* (*Edit. de la N. R. F.* 1938)

certaines lois simples. » Par cette méthode de notation, il transpose en signes numériques le mouvement d'une page d'Atala, par exemple, et la transforme pour nos yeux en une sorte de partition musicale.

L'importance de telles recherches est incontestable. Nous avons pour la première fois, grâce à M. Pius Servien, une méthode pour analyser les rythmes, pour les classer, pour comparer leurs effets. L'application qu'il en fait à la prose de Chateaubriand est pleine de suggestions originales pour les versificateurs. De son côté, M. M. C. Ghyka, par sa conception « symphonique » de la composition architecturale, décorative et plastique, ouvre des perspectives fort intéressantes. Leurs théories apportent des satisfactions aux esprits synthétiques. Il me paraît pourtant fort exagéré de prétendre, comme certains scientistes qui embrassent la Muse pour l'étouffer, que l'esthétique se trouve, de ce fait, ramenée à la physique et aux mathématiques, le langage lyrique au langage rationnel.

Je vois fonctionner dans ces essais une mathématique un peu particulière, poétique, si j'ose dire, et qui perd beaucoup de sa rigueur aux approches de l'intuition artistique. Les règles, les rapports, les figures, les nombres s'assouplissent nécessairement au fur et à mesure qu'on pénètre dans l'intimité de la création harmonieuse. Les Grecs, pères de la science moderne, mais aussi, nous l'oublions trop, épris des mystères dionysiaques, étaient bien trop subtils pour ne pas s'en être aperçus. Ils avaient parfaitement compris que la perpendiculaire, le cercle ou l'horizontale, pour devenir frontons et colonnes, ont besoin d'inflexions et de nuances qui échappent à la règle et au compas. Tous ces chiffres, d'ailleurs, dont on nous éblouit, ne rendent compte qu'en partie de l'œuvre d'art ou des harmonies de la nature. Le rythme tonique, par exemple, le seul qui supporte le joug de la mesure, n'est qu'un des éléments du vers, parmi tant d'autres qui demeurent insoumis : les timbres, les idées, les images. Enfin, si l'on en juge d'après les résultats, les œuvres plastiques, et plus encore les poèmes scientifiquement conçus, paraissent jusqu'ici d'une beauté peu probante, si on les compare à du Rembrandt ou à du Shakespeare.

On n'a point « capturé l'Hydre poétique », mais son ombre. C'est tout ce qu'on pouvait espérer, et les chercheurs, que nous avons signalés avec sympathie, sont trop avisés pour s'y être mépris. L'épure d'une cathédrale n'est pas la cathédrale, le schéma d'un paysage ou d'un portrait n'est ni un paysage ni un portrait. Il s'en faut de beaucoup. Il s'en faut de tout l'infini qui sépare l'abstrait du vivant. Et M. M. C. Ghyka a bien raison d'en convenir :

Sans ce feu intérieur, sans la passion qui anime le rythme interne de l'artiste, il n'est de puissance créatrice ni dans les arts de l'espace, ni dans ceux de la durée.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

PHILOSOPHIE

Louis de Villefosse, *Machiavel et nous.* Bernard Grasset, 1937. — Emile Namer, *La vita di Vanini in Inghilterra.* Lecce, 1934. — Jean Lameere, *L'Esthétique de Benedetto Croce.* Paris, Vrin, 1936. — F. Palhoriès, *Gioberti.* Alcan ,1929.

Il y a toujours à dire sur Machiavel. Son œuvre politique est vaste, et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* n'ont pas moins d'importance que le *Prince;* les *Dialogues sur l'art de la guerre* montrent aussi quelle discipline militaire le grand politique ambitionnait pour son pays.Son œuvre toute littéraire ne saurait non plus être négligée, puisque Voltaire la prisait et que La Fontaine y chercha son bien. Surtout il faut situer Machiavel, comme zélateur de Dante, parmi les adversaires italiens de la puissance romaine et comme prophète de la future nation italienne. **M. de Villefosse** signale avec prédilection l'influence qu'il exerça en ce sens, jusque sur Mussolini : ce théoricien et le dictateur s'accordent à soutenir que l'individu n'est rien, que l'Etat est tout. Pas d'autre bien que ce qui est utile à l'Etat.

La philosophie sous-jacente à la politique de Machiavel est éprise de réalisme. Il faut reconnaître ce qui est : « aller droit à la vérité effective (*verità effectuale*) de la chose », non « à l'imagination de celle-ci ». Une action fondée sur de l'illusionisme ne peut aboutir qu'à l'échec. Au contraire, de même qu'on doit voir la réalité, on doit recourir à des moyens réels, non fictifs; ce seront des moyens matériels, ou intellectuels, mais jamais des forces illusoires comme celle du droit :

la curule ou l'honneur ne sauraient entraver les ressources « effectives ».

Emile Namer, auteur d'une biographie de Galilée ainsi que d'un ouvrage sur Giordano Bruno, a découvert des manuscrits sur Vanini, et les a publiés dans le *Giornale Critico della filosofia* (luglio 1932). Dans cet extrait de la revue *Rinascenza dalentina,* il les étudie et les interprète, d'un jugement aussi avisé que sa main fut heureuse en se portant sur de l'inédit.

L'Esthétique de Croce a paru en 1902 : elle a donc attendu 34 ans une étude spéciale en langue française. Elle se rattache, dans l'esprit de son auteur, **M. Jean Lameere,** au « choc » que lui avait donné De Sanctis, hégélien de Naples, par son idée de l'art comme activité propre; puis à l'influence de Vico, directement subie à travers la lecture de la *Scienza Nuova.* Croce pouvait désormais passer intelligiblement de l'histoire à l'étude de l'art, puis aux recherches du philosophe, car l' «Estetica » lui donna lieu de poser les principes généraux de son ultérieure philosophie. « Herbartien en morale, sous l'influence de Labriola, ou mieux encore par pessimisme; anti-hégélien et anti-métaphysicien dans la théorie de l'histoire, il est naturaliste ou intellectualiste en gnoséologie, idéaliste en esthétique » (27).

L'art, pour lui, n'a pas pour mission de plaire, mais de représenter le réel sous l'aspect du possible; l'histoire représente le réel en tant qu'arrivé. L'un et l'autre sont connaissance de l'individuel. Vico tenait la poésie pour naturelle, à la fois comme mode de représentation et comme mode de langage; elle serait la sagesse spontanée des primitifs. D'une façon analogue Croce identifie l'intuition et l'expression. Pas d'intuition qui ne s'exprime, ni d'expression qui ne représente quelque chose. Aussi ne définirons-nous pas le beau comme l'expression réussie, mais, tout court, comme l'expression. Nous pouvons volontiers comprendre ceci par analogie avec l'argument ontologique de Descartes : de même que chez ce dernier l'être parfait existe nécessairement, sans quoi il ne posséderait pas la perfection, ici une expression non réussie n'exprimerait pas. Le jugement esthétique est un jugement d'existence (219). Mais l'intuition fait exister une réalité indi-

viduelle qui résulte d'une synthèse d'impressions, senties esthétiquement (260) : elle est toute lyrique, de forme et de contenu.

F. Palhoriès, l'un des rares philosophes français adonnés à la pensée italienne, donna jadis, vingt ans avant ce livre, lui-même vieux de huit ans, consacré à *Gioberti*, des ouvrages sur le kantisme de Galluppi et sur Rosmini. Avec une aisance élégante et grave, il restitue à nos yeux comme il campe devant notre esprit ce patriote, ce prêtre, ce philosophe que fut Gioberti, et qui remplit toute la première moitié du XIX[e] siècle (1801-1852). Protagoniste fanatique du Risorgimento, ce grand esprit jugeait le rôle temporel de la papauté romaine presque comme Machiavel (15) (1); il a conçu et, autant qu'un membre du clergé assumant une carrière politique y pouvait contribuer, réalisé l'unité italienne. D'autre part, comme disciple de Rosmini et plus encore de Malebranche, il a construit une métaphysique dont le centre se situe dans le dogme de la création. Il faut reconnaître que ce dogme, comme tel, facilite bien des démarches spéculatives. Exemple : comment de l'idée absolue — quasi platonicienne — passe-t-on à la pensée? « Mystère psychologique », pendant du « mystère ontologique ». Dieu assure notre connaissance, mais qui le comprendra? C'est, à notre avis, reculer en deçà de Descartes et des Grecs, pour qui l'idée était, en même temps que chargée d'être, l'intelligence même. Gioberti tient à ce que l'intellect dépende d'un surintelligible. Quant à son interprète, il voit dans cet inconnaissable de base l'indice d'un agnosticisme comparable à celui de Spencer. Rapprochement périlleux, car il suffit que l'intellect dépende de l'absolu pour que les sources de la connaissance soient mystérieuses. Par ailleurs ce philosophe ecclésiastique, sous prétexte de dénoncer les êtres qui compromettent l'Eglise, et de prôner sur une sorte de modernisme, maltraite la mysticité; il lui reproche de persuader l'inertie, même l'immoralité. Il rêve de rajeunir le christianisme et de le réconcilier avec la civilisation. Aspects divers d'une âme généreuse, plutôt que vigoureusement systématique.

P. MASSON-OURSEL.

(1) F. Palhoriès impute à l'influence de J.-J. Rousseau l'origine de son opinion à ce propos (344). Mais le philosophe était assez « nationaliste » pour prendre son bien chez l'ancien doctrinaire de l'italianità.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Lhermitte : ***les Mécanismes du Cerveau;*** **l'Avenir de la Science, Gallimard.**

On peut féliciter Jean Rostand, directeur de la Collection *l'Avenir de la Science,* de l'heureux choix des sujets et des auteurs. Ici j'ai déjà rendu compte des excellents livres de Th.-H. Morgan, de Lecomte du Noüy, de Lockbart Mummery... Celui de Jean Lhermitte, **les Mécanismes du Cerveau,** est tout à fait remarquable, tant le fond que la forme.

L'auteur commence par décrire la morphologie et la structure du cerveau, les aires fonctionnelles de l'écorce cérébrale, les résultats de l'ablation des hémisphères cérébraux. Un chapitre important est consacré aux « réflexes conditionnés », dont j'ai parlé ici récemment; conclusion : « la peur, les menaces constituent les pires moyens éducatifs ». Le chapitre relatif au problème des localisations cérébrales ne manquera pas d'impressionner ceux qui restent encore attachés à cette conception.

Dès 1914, dans un ouvrage important, von Monakow a fait une critique sévère des « thèses déjà périmées », concernant les localisations anatomiques et fonctionnelles du cerveau. Il avait été précédé par Pierre Marie, « dont les vues originales et profondes sur l'aphasie marquent une date dans l'histoire de la neurologie ». A l'heure actuelle, les antilocalisationnistes les plus en vue sont Kurt Goldstein (de Francfort) et Lashley (de Yale).

Goldstein affirme avec force que « la recherche analytique ne nous permet point de comprendre réellement l'organisation du *tout* ». Il soutient la thèse devenue célèbre sous le nom de « die Ganzheitstheorie » (la théorie de la totalité). Le système nerveux, écrit-il (1937), est « un appareil où toutes les pièces se tiennent et qui travaille toujours dans sa totalité ». Tout en reconnaissant la réalité des champs architectoniques corticaux, il soutient que la théorie qui veut que, à toute lésion circonscrite, correspondent des troubles également limités ne s'ajuste pas à la réalité. Goldstein s'appuie non seulement sur l'analyse complète des faits cliniques, mais encore sur des considérations théoriques, voire philo-

sophiques, assez proches de celles de H. Bergson, pour lequel l'auteur du livre paraît avoir beaucoup d'admiration.

Lashley, lui, se base uniquement sur une rigoureuse expérimentation pratiquée sur le cerveau du Rat. Il n'y existe pas de zones dont la destruction influence spécialement telle ou telle modalité du comportement. Il opère sur des Rats rendus aveugles par énucléation des yeux : leur comportement n'en est pas sensiblement modifié. Si on supprime les deux lobes occipitaux, il n'en est pas de même : les animaux ne savent plus se diriger dans un labyrinthe. De plus, la réduction de la capacité de l'animal est proportionnelle à l'étendue de la destruction du parenchyme cérébral, et elle est aussi apparente chez les animaux auxquels on a retranché les lobes frontaux que chez ceux dont les lobes occipitaux ont été détruits. « La faculté d'apprendre dépend uniquement de la quantité de matière cérébrale (the cortical mass) capable de fonctionnement, et non de telle ou telle localisation anatomique... Les différentes parties de l'écorce cérébrale sont équipotentielles ».

Qui s'aviserait aujourd'hui de parler d'un « centre » de l'intelligence? de chercher à localiser les « fonctions supérieures », l'intelligence, la mémoire, les facultés critiques, discriminatives, des processus volontaires et attentionnels? « Une localisation des processus qui exigent pour leur réalisation tant de facteurs d'ordres divers et de sources éloignées, semble, *a priori*, un véritable non-sens ».

On considère souvent la pensée comme une fonction du cerveau. « Il arrivera une époque où l'on rira de cela ». Déjà P. Janet avait protesté : « Nous pensons avec nos mains aussi bien qu'avec notre cerveau, nous pensons avec notre estomac, nous pensons avec tout ». L'auteur examine à nouveau le problème, tant discuté, de l'aphasie. Heade a écrit que « la critique de Pierre Marie, l'iconoclaste, a passé comme une herse dans un champ de mauvaises herbes ».

Voici maintenant des considérations fort intéressantes sur le « dispositif régulateur des fonctions corticales ». Jean Camus avait pressenti l'importance de la question. « De même que le foie, les reins et comme le cœur, le cerveau ne peut pas ne pas avoir lui aussi un appareil qui lui serve de régu-

lateur ». Selon ce physiologiste, mort prématurément, ce dispositif serait à chercher dans les centres de la base de l'encéphale présidant aux fonctions de nutrition; le dérèglement de cet appareil coordinateur entraînerait le développement de toute une série de troubles mentaux rattachés, selon la doctrine classique, à des lésions corticales.

On a reconnu depuis que l'excitation de l'appareil bulbaire entraîne un désordre, non seulement corporel, mais psychologique, l'atteinte bulbaire se traduit par un retentissement profond sur les fonctions de conscience. La compression progressive du bulbe rachidien détermine la suspension de ces fonctions, alors qu'une compression plus sévère, mais exercée sur l'écorce cérébrale, n'aboutit à rien de semblable.

La question du sommeil paraît encore bien obscure. Pendant le sommeil, il y aurait renversement de sens des fonctions végétatives. Chez l'anencéphale, de même que chez l'animal décérébré, les périodes de veille et de sommeil se reproduisent avec leur rythme normal; donc, « contrairement aux réflexes acquis ou conditionnés, le maintien de l'intégrité morphologique du cortex du cerveau n'est pas indispensable à la fonction hypnique ». La théorie toxique n'est pas soutenable.

Un chapitre tout nouveau est celui consacré aux phénomènes bio-électriques cérébraux. C'est à un éminent psychophysiologiste d'Iéna, Hans Berger, que l'on doit d'avoir dépisté sur le cerveau de l'homme l'existence d'oscillations de potentiel rythmées très particulières : ondes α dont la fréquence ne dépasse guère 10 par seconde, ondes β plus rapides, de 25 à 40 par seconde, enfin un rythme périodique de lente allure. Les ondes Berger se montrent d'une grande sensibilité vis-à-vis de certaines excitations et surtout de l'effort mental; elles se modifient au cours du sommeil et pendant l'endormissement. Et voilà une nouvelle méthode pour la discussion des états hypnotiques. Malgré la critique dont l'hypnose a été l'objet en France, Lhermitte considère que c'est là un phénomène non simulé, dont on doit rechercher le mécanisme.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Vital-Mareille : *Arts populaires de l'Aquitaine,* Bordeaux, Editions d'Aquitaine, in-16 carré, 255 p., 130 croquis ou photos — Violet Alford : *Pyrenean festivals, calendar customs, music and magic, drama and dance.* London, Chatto and Windus, 286 p., nombr. ill. et grande carte.

Cette tentative d'étudier synthétiquement les **Arts populaires de l'Aquitaine** est intéressante. Mais qu'est-ce que l'Aquitaine? L'auteur énumère p. 7 divers sens donnés à ce terme (historique, politique, universitaire, économique, etc.). Que le nom subsiste parmi les savants et ait été ressuscité par les régionalistes ne modifie pas le fait que la région ainsi dénommée, dans laquelle M. Vital-Mareille englobe la Gascogne, la Guyenne, les Pyrénées en partie, l'Angoumois, le Périgord, un morceau du Poitou et bien autre chose encore, ne soit pas homogène au point de vue linguistique, ni au point de vue folkorique.

Dans ces conditions ce petit volume représente une méthode arriérée, juste à l'opposé des méthodes d'enquête et d'interprétation nouvelles qui exigent de strictes localisations et la recherche des caractéristiques de chaque *pays*. Pour aucun des sujets traités on ne peut discerner de dominantes qui seraient spécifiquement aquitaniennes; pour chacun d'eux au contraire, on discerne selon les *pays*, ou approximativement selon les cantons et les arrondissements, les plateaux montagneux et les vallées, des différenciations en très grand nombre. Et on en discernerait encore bien plus si le territoire dénommé par Vital-Mareille Aquitaine avait été exploré à fond dans toutes ses régions secondaires.

Dans l'état actuel de nos connaissances, j'évalue à une trentaine au moins les unités folkoriques de cette Aquitaine. Les variations se constatent pour chacun des sujets examinés, qui sont : l'architecture (j'admets au moins dix-huit types de maisons); le mobilier (un peu plus unifié comme formes, mais nullement comme décors); la céramique (celle de Bernard Palissy, que Vital-Mareille détaille, n'est pas populaire; je suppose au moins une quinzaine de centres décoratifs); le fer forgé (unifié par les albums du XVIIe siècle et plus tard par les cahiers d'apprentissage), la sculpture (trop

mal étudiée dans ses conditions rurales pour qu'on puisse dénombrer les styles locaux); la peinture et les vitraux (rien de populaire); le costume (variations considérables de vallée à vallée); la danse (trop mal connue encore pour qu'on puisse généraliser); la chanson très bien étudiée; (une fois éliminés les thèmes littéraires et les types mélodiques français généraux, il ne reste presque plus rien *d'aquitain*); et le culte des morts (à propos des monuments funéraires, qui ne sont caractérisés que chez les Basques; le reste n'a rien de particulier).

Ces observations montrent déjà que dans chacun de ses chapitres l'auteur n'a pu qu'accumuler des faits disparates. Mais le plus grand reproche que je lui ferai c'est d'avoir appelé *populaires* toutes sortes de manifestations artistiques visiblement aristocratiques, grand-bourgeoises ou petit-bourgeoises, nullement rurales ou populaires urbaines. Les meubles du musée Mestreau à Saintes, le manoir de Castelmor où naquit d'Artagnan, la façade de la cathédrale d'Angoulême et le porche nord de la cathédrale Saint-André à Bordeaux, les tableaux du musée de Pau dus à des artistes locaux, ou à Devéria qui vécut à Pau; et ceux du Bruxellois Lonsing qui vécut et mourut à Bordeaux; tous les vitraux des églises de cette vaste Aquitaine; et bien d'autres éléments encore de la vie artistique de la région décrite par Vital-Mareille ne sont pas *populaires* au sens où l'entendent les folkloristes: c'est-à-dire faits par des gens du peuple, selon le goût et pour l'usage quotidien ou cérémoniel du peuple. Ainsi : populaires sont les poteries faites pour les paysans, avec ou sans décor, dans de petits ateliers artisanaux, mais non pas ces jolies faïences de Bordeaux et des Landes (Samadet) à décors fins de même type que ceux des grands ateliers de Marseille, Strasbourg, Nevers. Les poteries de Saintes sont populaires, mais non les faïences de Bergerac.

Il faudrait tout de même s'entendre et ne pas accoler au hasard sous prétexte d'un régionalisme dont Vital-Mareille est l'un des bons représentants un qualificatif qui a un sens précis étymologique. Ce que l'auteur nous a donné, c'est une vue d'ensemble des arts de toute sorte dans son Aquitaine. De ce point de vue, l'ouvrage est intéressant et aurait été

commode si l'on y trouvait une bibliographie très précise. Comment voulez-vous que le lecteur ordinaire, non spécialisé, sache que *Louis Colas, La tombe basque* (p. 241) représente l'une des plus belles monographies, très chère d'ailleurs, sur l'art décoratif sur pierre des Basques, ouvrage abondamment pillé, et auquel des études récentes au Portugal, au Maroc, en Algérie et dans le Languedoc ont donné un regain d'actualité?

Le Dr Herber a en effet trouvé dix stèles discoïdales du type prétendu basque ainsi réparties : six dans la région de Lodève; deux dans celle de Gignac; une à Montpellier; une à Béziers; et plus tard une encore à Nébian, dans l'Hérault. Nous sommes ici loin de l'Aquitaine...

Au même type d'ouvrages prématurés de vulgarisation appartient le livre de miss Violet Alford sur les **Fêtes pyrénéennes;** mais elle ajoute aux faits connus et publiés dans les monographies antérieures beaucoup de documents directement observés; mes lecteurs ont d'ailleurs vu passer déjà ici le nom de Violet Alford à propos de la farandole et des danses basques.

Son volume présente un caractère hybride; partiellement, c'est le résultat d'enquêtes personnelles, surtout en ce qui concerne les chansons, les danses et les instruments de musique populaires; et partiellement, la traduction ou le résumé de publications françaises et espagnoles antérieures, sans indications suffisamment précises de ces sources imprimées, obtenues soit par consultation directe, soit par l'intermédiaire de folkloristes locaux. La liste bibliographique p. 267-273 ne compense que peu l'insuffisance des références de détail.

Ceci dit, il faut convenir que miss Violet Alford apporte au folklore des Pyrénées globalement l'une des contributions les plus importantes depuis bientôt cent ans, depuis la génération des Dumège, des Henry, des Cordier, et aussi depuis Bladé, Vidal et Hérelle. De plus, elle met à la disposition du public général des documents sur la Catalogne espagnole, l'Aragon et les Basques espagnols que ne connaissaient guère que les spécialistes. Je rappelle que nulle part en Europe, ni peut-être dans le monde, les montagnes ne

constituent des barrières folkloriques; mais que partout les deux *piémonts* sont identiques; le cas de nos Alpes est bien connu; celui des Pyrénées est aussi net, malgré la différence des langues officielles.

L'identité folklorique des deux versants pyrénéens avait été bien définie déjà dans les beaux travaux de Fritz Krueger, dont j'ai parlé ici récemment, pour la civilisation matérielle; elle est démontrée, mais trop superficiellement à mon goût, par Violet Alford pour la vie cérémonielle, selon le plan que voici :

Les danses catalanes et les fêtes, avec déguisements, du Carnaval (4 airs notés directement); du solstice d'été (la Saint-Jean) et du solstice d'hiver (cycle de Noël) (3 airs notés).

Andorre : résumé de publications connues.

Aude et Ariège : d'après la monographie de Jourdanne, avec quelques localisations (2 airs notés, déjà connus). Les documents sur Massat sont empruntés à Ruffié et Pasquier (n° 845 de mon *Manuel*) la bibliographie folklorique française de ces régions est bien plus riche que l'auteur ne le soupçonne.

Pays de Luchon et Val d'Aran : pour le premier, trop grande confiance en Sacaze (*Culte des pierres*) et La Boulinière (1825). Pour le Val d'Aran, bonne mise au point de travaux espagnols.

Bigorre et Béarn : bonne étude directe, qui complète les documents antérieurs (Cau-Durban Rosapelly, Laborde, etc.) (3 airs notés).

Le Pays des Basques : tableau d'ensemble; bonne utilisation des travaux antérieurs, si nombreux; et bonnes observations directes (3 airs notés).

Aragon : commode mise au point; enquêtes personnelles importantes (4 airs notés).

Les deux chapitres suivants sur la magie lors de la Saint-Jean et les « cérémonies personnelles » (p. 234-266) sont trop brefs (3 airs notés).

Les photos sont bonnes et bien choisies; excellents sont les dessins dans le texte, destinés surtout à fixer des mouvements de danses.

Inutile d'ajouter, je pense, que malgré mes critiques un peu dures ce livre est indispensable aux folkloristes français.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

René Pinon : *Fièvres d'Orient*, Editions de la plus grande France, Lyon. — A. T'Serstevens : *l'Itinéraire de Yougoslavie*, Grasset. — Ph. d'Estailleur-Chanteraine et le Dr Max J. Richou : *25.000 kilomètres au-dessus de l'Asie*, Les Editions de France, Paris. — Mémento.

M. René Pinon, collaborateur attitré de la *Revue des Deux-Mondes*, n'est pas un écrivain en chambre : il a voulu étudier sur place le problème de la Palestine actuelle, — j'en pourrais témoigner au besoin, car je l'y rencontrai en 1936. **Fièvres d'Orient,** tel est le titre du livre où il traite, entre autres sujets, le conflit qui met aux prises Arabes, Juifs et Anglais, ces derniers plus que jamais persuadés de la nécessité pour eux de posséder un pays « qui tient, selon le *Times*, les clefs de la paix et de la guerre dans le Proche-Orient ». Reste à savoir si Londres, fidèle à la maxime de diviser pour régner, a eu raison de laisser se développer sous l'œil de la police les premières grandes manifestations arabes contre les Juifs.

J'ai assisté à celle du 5 avril 1936 — écrit M. René Pinon, — douze jours avant les premiers assassinats, à l'occasion des fêtes de Nebi-Moussa. Sur le parcours du lent et bruyant cortège, devant la porte de David, des groupes de jeunes Juifs, sans doute récemment arrivés d'Europe, car ils portaient encore le large bonnet garni de fourrure, la lévite et le frison sur l'oreille, regardaient le spectacle avec une dédaigneuse et imprudente curiosité et écoutaient les boniments enflammés des orateurs populaires.

Oui, c'était là chose curieuse; mais ce qui a suivi depuis et qui va toujours *crescendo* est moins agréablement spectaculaire : pillages à main armée des colonies sionistes, grèves générales, assassinats devenus quotidiens, bombes échangées entre Arabes et Juifs, voire machines infernales faisant d'un seul coup quelques douzaines de morts et de blessés, *guérilla* en permanence dans les montagnes de Judée et de Galilée.

Pour remettre de l'ordre dans ce chaos, M. René Pinon ne croit en premier lieu qu'à la force. Il estime ensuite

qu'une solution totale n'est pas possible : « Qui dit Orient dit mélange et accommodements nécessaires. » En ce qui concerne Jérusalem, il souhaite qu'elle soit organisée « sous la protection des Anglais et sous le contrôle d'une Commission des Lieux Saints où entreraient des chrétiens, des musulmans et des juifs, en une Ville Sainte au-dessus des nations, de leurs querelles et de leurs jalousies ».

§

M. A. T' Serstevens possède une voiture aménagée pour camper, avec laquelle sa femme et lui ont déjà parcouru l'Espagne, — sans doute avant 1936, — et qui vient de lui servir pour **L'Itinéraire de Yougoslavie.** Il possède aussi, entre autres vertus du vrai voyageur, une humeur accommodante qui va jusqu'à l'amour des mauvaises routes. Ecoutez-le plaider pour elles :

Elles sont pénibles, c'est certain, mais elles font corps avec le pays et lui conservent tout son caractère. Elles sont une défensive non seulement contre l'invasion militaire, mais aussi contre l'uniformité de la civilisation. La difficulté du trafic, des rapports entre les villes, a laissé à chacune d'elles une personnalité émouvante. L'extrême diversité des costumes vient sans doute de l'isolement des habitants. Le tourisme commode, tel que la plupart des gens le conçoivent, n'a pas encore gâté cet admirable pays.

Sur ces routes, d'ailleurs, à l'inverse de plusieurs pays européens, il y a quantité de marcheurs, paysans, paysannes, que cinquante kilomètres n'effraient pas.

M. T' Serstevens a d'abord parcouru la Croatie, puis la Dalmatie, étroite bande rocheuse au long de l'Adriatique, de Zara à l'Albanie. On n'y a que l'embarras du choix pour achever la journée sur la contemplation d'un beau paysage.

Je mène la voiture à travers un terrain bouleversé jusqu'à l'extrémité d'un saillant qui domine l'incomparable paysage marin. Nous nous y installons pour dîner et passer la nuit. Les étoiles s'allument une à une. Le silence a cette qualité limpide qu'on ne trouve que sur les hauts plateaux. Une petite brise nous apporte parfois des bruits de clochettes et des voix humaines.

Nous avons fini de dîner. Etendus sur les sièges de la voiture, nous fumons des cigares de Bornéo qui ont des bagues énormes et

sentent la peau de Malaise. Des paysans passent sur la route, non loin de nous, en poussant leurs troupeaux devant eux. Les femmes, dans le crépuscule, luisent encore comme des bouquets. Les îles sombrent une à une au fond d'une mer laiteuse, sous un clair de lune très pâle...

Quelques jours ensuite, c'est l'exploration à Split — ou Spalato, comme il vous plaira, — de l'immense palais de Dioclétien, devenu tout un quartier de ville. Après qu'il y fut mort, en l'an 313, l'administration des domaines impériaux le convertit en gynécée, c'est-à-dire en fabrique de vêtements militaires. Puis, vers 600, quand les Avares envahirent la Dalmatie, les populations chrétiennes des environs s'y réfugièrent comme dans une forteresse toute faite, « abattant les voûtes des couloirs pour créer des ruelles, divisant les hautes salles en étages, trouant de fenêtres les murs intérieurs et même la grande muraille du midi, entre les colonnes et les statues brisées ».

En moins d'un siècle, l'intérieur du palais avait disparu sous la végétation des maisons nouvelles. Les occupants n'avaient gardé que le péristyle impérial, qui devenait la place publique, le mausolée dont ils faisaient leur cathédrale, après en avoir expulsé les restes de l'empereur, et le temple qu'ils transformèrent en baptistère. Aujourd'hui, c'est un fouillis de ruelles étroites, traversées de bouts d'arcades, dominées par des falaises de maçonnerie, sans plan ni direction. La vie y est grouillante et bruyante, un torrent de piétons roulant sans cesse d'une porte à l'autre. Ce ne sont que boutiques, restaurants, barbiers, petits bars, magasins de pêche et de corderie. Les souterrains du palais impérial sont devenus des chais pour le vin, des celliers pour l'huile, des entrepôts de poisson fumé.

C'est ainsi qu'un voyageur sait faire revivre l'histoire en passant, et voilà à quoi sert la culture générale pourvu qu'elle ne soit point livresque.

Ailleurs, l'auteur de *L'Itinéraire de Yougoslavie* nous donne sans plus de pédanterie une leçon d'histoire moderne quand il reconstitue minutieusement sur place l'attentat de Sarajevo; mais il est avant tout un écrivain de choses vues, que confirment à merveille les photographies dont le livre est orné.

M. Philippe d'Estailleur-Chanteraine ayant coutume, lui, de voyager en avion, **25.000 kilomètres au-dessus de l'Asie** ne sont pas pour l'effrayer. Quatre Français décidés dont il était le chef ont été rendre visite de la sorte à nos vieux établissements des Indes, Pondichéry, Chandernagor, etc. Premières escales : Tunis, Tripoli, le Caire, et les voici survolant la Terre-Sainte en proie aux querelles humaines :

Par bonheur, d'avion, les coupoles et les tours sont seules visibles, comme l'élévation de la doctrine et la puissance de la foi. La mosquée d'Omar ruisselle d'azur et d'or. Le monastère de Saint-Etienne, refuge de tant de science, défile tout blanc sous nos ailes... Descendons un peu pour filmer le jardin des Oliviers où le Christ pria et se résigna définitivement à son holocauste. Quittons maintenant la vallée de Josaphat, si petite, si étroite, et mettons le cap à l'Est.

Damas, le désert de Syrie, Bagdad, Golconde, autant de noms prestigieux. Après bien des obstacles surmontés à force d'énergie, le *Paris* survole enfin Pondichéry.

...Nous touchons le sol, soulevant un nuage de poussière et de sable et nous roulons en direction du hangar. Au même moment, la foule des Hindous, rompant les barrages de police qui la maintenaient, se rue au-devant de nous. Mais nous courons encore plus vite et voyons avec terreur l'instant où nous allons foncer dans cette vague brune qui déferle. Freins serrés, le *Paris* pourtant ralentit son allure et stoppe à quelques mètres à peine des arrivants. Les personnalités officielles qui se dirigeaient vers nous, balayées par cette marée humaine, ont disparu dans un tourbillon qui nous suffoque et nous aveugle, tandis que nous entourant, la masse bigarrée hurle en agitant des étoffes de couleur et des petits drapeaux français... Et la *Marseillaise*, brusquement, forgeant le silence.

Comme le dit le maréchal Franchet d'Espérey dans la préface de ce livre, il n'était pas inutile que M. d'Estailleur-Chanteraine promenât les ailes françaises, pour la première fois, « dans des cieux français depuis deux cents ans ». Le jour où des liaisons rapides et régulières existeront entre Paris et nos Indes, on n'y verra peut-être plus le pénible spectacle « de villes peuplées de citoyens français où l'instruction se donne dans une langue étrangère ».

MÉMENTO. — *Belle France* (Stock), c'est précisément le titre d'un agréable volume de M. Charles Silvestre auquel s'apparentent *Nouveau bouquet de France* (Flammarion), par M. Léandre Vaillat, ainsi que *Ciels et décors de France* (Hachette), par un Russe exilé, M. André Trofimoff.

Il y a, certes, encore à glaner de bons et beaux épis dans ces champs souvent moissonnés; mais si l'on veut me permettre d'exprimer toute ma pensée, des livres de ce genre sont tout de même un peu trop composés de fragments. Nul autre fil conducteur que la fantaisie de l'écrivain. Si excellent soit-il, et quel que soit le plaisir de l'accompagner, on se lasse de sauter arbitrairement d'une province à une autre sous le spécieux prétexte d'un bouquet à cueillir. Le lecteur a le sentiment, toujours accompagné d'un peu d'ennui, qu'il a moins sous les yeux un livre fait exprès pour lui qu'un recueil d'articles.

Ceci dit, je souhaite cependant que les trois livres en question trouvent un public favorable. Quant aux gens amis de plus de méthode et qui ne répugnent pas à ce qu'elle s'avère tant soit peu didactique, Grasset vient de lancer pour eux une collection de monographies régionales dont deux ont paru sous la direction de M. Henri Boucau : *Vaucluse,* d'une part, *L'Ile-de-France et Saint-Denis,* d'autre part.

« Se souvient-on — écrit M. Charles-Brun dans son introduction — que M. Poincaré se plaignait de n'avoir jamais, à Bar-le-Duc où il faisait ses classes, entendu parler spécialement du Barrois et de la Lorraine? Cependant la bonne manière d'enseigner l'histoire aux écoliers est de leur montrer quelle part leurs ancêtres ont eue dans le déroulement des faits nationaux. Et ce que nous disons de l'histoire n'est pas moins vrai de la géographie. »

Tel est le principe excellent qui préside à cette collection faite pour l'écolier, sans doute, mais aussi pour le touriste d'une certaine qualité.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

La véritable physionomie des Saints. — Après le bref examen que nous avons fait de la littérature hagiographique, j'aurais voulu étudier les grandes monographies d'ordre religieux, mais il semble qu'il y ait encore un mot à dire sur la vie des saints et l'intérêt des œuvres dont j'ai déjà parlé. Ces biographies, qui joignent au mérite littéraire la précision historique, sont intéressantes au moment où la nécessité de

restaurer les forces spirituelles ramène aux écrivains catholiques l'audience de nombreux lecteurs cependant insuffisamment informés des choses de la religion ou d'incroyants dont la sympathie est d'autant plus précieuse. Ces écrivains ont assumé une tâche dont personne ne s'était préoccupé avant eux, parce qu'il n'existait en cette nature qu'une littérature longtemps puérile, encombrée de légendes controuvées, sans intérêt pour un lecteur sérieux, ou des ouvrages d'érudition sans rapport avec l'œuvre littéraire proprement dite. Les vies de saints destinées au public cultivé et curieux restaient donc à écrire, et il fallait absolument rendre à ces saints, qu'il faut connaître, dont l'effort et les mérites sont des exemples pour l'humanité, — en dehors de la communion des saints à laquelle sont tenus de croire les fidèles — leur véritable caractère, leur véritable physionomie, au lieu du travestissement sous lequel leur image apparaît à beaucoup d'esprits.

Il ne s'agit pas de commenter les dévotionnelles puérilités qui sont du paganisme pur et simple, et que nous avons déjà signalées : saint Christophe invoqué contre les accidents, saint Antoine qui fait retrouver les objets perdus, saint Expédit et tant d'autres, auxquels la superstition attribue des mérites en soi, avec qui on se croit quitte avec une prière ou un cierge, et qu'on oublie de considérer comme de simples intercesseurs, sans aucune inspiration chrétienne vers le seul dispensateur de toutes les grâces et oubliant que les grâces essentielles sont celles qui concernent la vie future, qui est la seule vie, et que les épreuves de ce monde sont des expiations salutaires, qu'il convient de ne pas repousser, et dont il faut remercier Dieu.

Il s'agit encore moins de ces dévotions particulières et controuvées, que certains diocèses maintiennent comme des patronages précieux et traditionnels, mais dont le rôle ne résiste pas à la critique, et dont l'existence ne repose peut-être, comme pour saint Expédit et saint René, que sur des confusions et des calembours. Le maintien de ces dévotions par l'Eglise, qui n'aime pas qu'on les discute, est de même valeur que la valeur attribuée à tel pèlerinage dont le danger est de

faire oublier la vérité fondamentale, essentielle, du catholicisme : le caractère expiatoire de la vie, et la soumission totale à Dieu seul, disposant de toutes grâces, et l'accordant à l'humilité, à la ferveur, à la confiance, l'intercession des saints n'ayant qu'une valeur de reversibilité et de compensation. Ce problème, comme celui de l'intercession de la Vierge, est un problème essentiel, que nous traiterons peut-être un jour, mais tel n'est pas aujourd'hui notre projet.Il est de rendre aux grands saints leur véritable caractère, trop souvent méconnu par des fidèles qui ne voient plus chez eux que des qualités secondaires ou puériles, et c'est de ce péril, de cet oubli de la forte et puissante tradition hagiographique que je voudrais dire quelques mots.

Saints méconnus? Saints complètement travestis dans l'esprit puéril qui les invoque à faux? Citerons-nous, saint Nicolas, qui a ressuscité les trois petites garçons que le boucher avait dépecés dans son saloir, saint Antoine de Padoue mis à toutes les contributions temporelles, saint François d'Assise, délaissé pour ses disciples, et qui ne survit dans beaucoup de mémoires que comme celui qui charmait les oiseaux et apprivoisa le loup de Gubbio, saint Vincent de Paul qui brisait, paraît-il, les fers des captifs, et se rendait ainsi coupable d'un crime de droit commun, et sainte Thérèse de Lisieux, celle dont l'image est la plus caricaturale dans l'esprit des foules et qui, entourée de roses, parée de toutes les vertus puériles, charmantes et secondaires, n'est plus que la patronne des poètes faciles et tendres. Qui donc se rappelle, qui donc sait, pour l'invoquer comme elle doit l'être, ce que fut vraiment sainte Thérèse de Lisieux, une des saintes les plus héroïques, et un admirable professeur d'énergie? C'est d'elle qu'il convient d'apprendre que les mérites expiatoires ne consistent pas dans la mortification plus ou moins étonnante ou cruelle, mais dans l'humble et constante acceptation de toutes les croix quotidiennes, dans l'héroïsme si difficile de la soumission constante et gaie à toutes les épreuves. Gaëtan Bernoville, dans un livre splendide, nous a dit l'épopée de la grande sainte, et son acceptation héroïque de la douleur expiatrice, réversible sur toutes les pauvres âmes trop faibles pour se sauver elles-mêmes. Foi ardente qui a dominé tous les orages

et triomphé de toutes les épreuves, action d'une âme volontaire et fervente qui a brûlé toutes les étapes mystiques, qui a conquis toutes les grâces, voilà le caractère de sainte Thérèse. Prêtres chancelants, hésitants devant les tentations du monde, c'est vous qui devez l'invoquer comme la triomphatrice dont la victoire est certaine : mais qui donc conçoit exactement sa grandeur et sa vertu dominatrice ?

Qui donc n'a pas perdu de vue l'apostolat de saint Nicolas, et celui de saint Martin, et le baiser héroïque au lépreux? Qui donc sait ce que fut l'infatigable apostolat de saint Vincent, l'évangélisation des campagnes, la restauration de la foi dans les villes, le secours constant à tous les vaincus et à tous les déshérités; et qui, dans ses heures d'abandon, se souvient de l'aide puissante que peut, que doit donner l'intercession de ses mérites?

Qui donc se souvient que, dans la grande voie aride de la mystique, cette voie où il faut avoir tout quitté pour ne suivre qu'un seul maître, et tout abandonné pour avoir tout trouvé dans l'Amour, saint François fut le grand apôtre de tous les abandons et de tous les sacrifices, celui qui, dans la simplicité fervente et le don total, et la joie profonde de ce don total, s'est le plus rapproché du Christ, au point d'en recevoir les stigmates, de devenir le plus grand des saints, l'exemple et le modèle de tous les saints. Et ceux qui invoquent saint Antoine de Padoue, comme un complaisant thaumaturge, savent-ils que ce disciple le plus fidèle de saint François fut désolé d'échapper au martyre, et qu'il fut l'âme héroïque de la résistance aux adoucissements et aux compromissions de l'ordre franciscain, triomphant de toutes les manœuvres des autres, de toutes les hésitations même de l'Eglise devant l'effort surhumain demandé à l'âme humaine, et qu'il lutta jusqu'à l'épuisement de ses forces, avant de s'endormir dans la paix.

Voilà ce que je voulais indiquer simplement aujourd'hui : tâche essentielle des hagiographes, qui ont à rapporter la vie exacte et le caractère réel des plus grands hommes aux esprits tourmentés par le problème spirituel, à ceux qui conçoivent que ce problème est essentiel, et qui grâce à eux, à leur talent, à leur puissance évocatrice, sans erreur de psy-

chologie, sans contre-vérité historique, et sans appareil critique trop technique, ont reconstitué pour les curiosités ardentes le vrai caractère de ces modèles des hommes et des chrétiens, qui ont porté au plus haut point l'essor, l'élan de l'âme humaine, et montré la route qui n'est inaccessible qu'aux faibles, aux ignorants et aux vaincus.

PIERRE DE PRESSAC.

LES REVUES

Les Griots : le mouvement intellectuel en Haïti; retour aux « splendeurs abolies des civilisations soudanaises »; de l'opportunité de créer un nouvel alphabet. — *L'Europe centrale* : statistique des injures radiodiffusées par l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie. — *L'Allemagne contemporaine* : adieux à l'Autriche; l'avenir de sa poésie. — *La Nouvelle Revue Française* : protestation de M. Paul Claudel contre les trois dictateurs actuels qui étouffent la pensée en Russie, en Allemagne et en Italie. — *Muses* : trois poèmes de M. Guy-Charles Cros. — Mémento.

Les Griots, tel est le titre de « la revue scientifique et littéraire d'Haïti » dont le n° 1 a paru à Port-au-Prince, daté de juillet à septembre 1938. Ses fondateurs, MM. Carl Brouard, Lorimer Denis, Cl. Magloire fils et le Dr François Duvalier, signent une « Déclaration » qui est pour eux un « engagement solennel » de respecter ce principe : « En tout, l'Art doit toujours s'allier à la Morale ». (L'auteur de cette formule timorée serait feu M. Jules Claretie répondant à une enquête littéraire). Ces messieurs font ensuite « appel à la collaboration de tous pour chanter le pays haïtien ». Ils veulent de plus « assurer la pérennité de l'intégration dans la littérature nationale » du mouvement qui est le leur et « contribuer à l'élaboration d'une Pensée spécifiquement haïtienne ». Ils se proposent encore un rapprochement intellectuel avec l'Amérique latine, le renforcement de « l'unité de l'ethnie haïtienne », la garde d' « un souvenir éternel et ému », disent-ils, « à notre éminent Mécène : le maire Raphaël Brouard ». Voilà un faisceau de bonnes intentions.

Au verso de la page où elles sont imprimées, M. Carl Brouard exprime la « doctrine de la nouvelle école ». La voici dans sa lettre même. C'est un document curieux à plus d'un titre, surtout aujourd'hui que MM. Hitler et Mussolini camouflent leurs expédients politiques sous les dehors de doctrines :

28 juillet 1915. L'Américain foulait notre sol. Hélas! ce n'était pas seulement sur cette terre conquise à la pointe de leurs baïonnettes que leurs lourdes bottes marchaient mais aussi sur nos cœurs. Bien qu'alors en pantalons courts, nous comprîmes que nous étions la génération de l'Humanité et la mélancolie dilata nos yeux. [?]

Alors naquirent la *Trouée* et la *Revue Indigène, Revue Indigeste*, disait-on, de cette dernière publication qui, dans l'ordre littéraire, comme le *Petit Impartial* dans l'ordre politique, n'était qu'une violente réaction contre la trop servile imitation blanche. Nous remîmes en honneur l'assôtor et l'açon. Nos regards nostalgiques se dirigèrent vers l'Afrique douloureuse et maternelle. Les splendeurs abolies des civilisations soudanaises firent saigner nos cœurs. Virilement et glorieusement, puérilement aussi peut-être, nous jurâmes de faire pour notre patrie le miracle nègre, comme la vieille Hellade fut le miracle blanc.

Aux splendeurs orientales de l'antique Saba, nous rêvions de mêler la raison latine, et que de ce mélange conforme au génie de notre race naquît une civilisation intégralement haïtienne. Mais cette civilisation originale, où donc pouvions-nous la puiser, si ce n'est dans le peuple?

Aussi nos âmes inquiètes s'intéressèrent passionnément au folklore. A ce moment, tout un monde agonisa en nous. Nos yeux aveugles et stupéfaits s'ouvrirent dans ce ténébreux cachot, où nos fronts bossués ne purent trouver d'ouverture et où nos bâtons résonnèrent lugubrement sur les dalles sonores de la solitude.

Comme Gœthe mourant demandait de la lumière, avant que se ferment nos paupières douloureuses, nous voulons voir poindre l'aurore.

En attendant cette aurore, M. Carl Brouard chante les petits plaisirs de la vie haïtienne :

POÈME

A Mina, petite femme-fruit, aux joues couleur de pêche, vient t'étendre (*sic*) près de moi sur la natte. Le vent berce les fougères, au bord de l'eau, lutine les abeilles bourdonnantes, disperse le parfum pénétrant des goyaves, sur le sol écrasées. Nul lieu n'est plus propice à la sieste.

M. Jh. Baptiste Romain dédie « A la mémoire de Paul Ed. Gaspard », une poésie : « Le Griot » où il montre un goût indubitable pour la rhétorique :

Adieu! puisque la joie apparente du Cœur
Préparait ton essor vers un meilleur espace;
Puisque la gaîté dont tu fis ta cuirasse
Ne servit qu'à cacher ton mépris, ta rancœur! ,

Le mal est seul puissant, qui mène la bataille.
A son triomphe sûr, pourquoi donc assister?...
Mieux vaut mourir alors, drapé dans ta fierté
Tu laissas les chacas dévorer tes entrailles,

Ton cœur ne pouvait être en son isolement
Que l'écho des malheurs confiés à ta lyre,
Et ta vie, ô poète! un douloureux martyre
Dans ce vrai « Sahara d'impossibles tourments. »

Ta barque, maintenant, tient l'Ile nostalgique
D'où longtemps l'existence amère t'exila.
Tu peux avec Diaquoi, les dieux et les loas,
Danser la « backara » dans les brousses d'Afrique...

M. ou Mme Theodora Holly, « de la Société Haïtienne des Lettres et des Arts », est l'auteur d'une proposition audacieuse, en imitation d'un fait qu'il tient d'une lecture des *Harvard African Studies* de 1917 :

D'après le journal précité, il semble qu'il y a un siècle, une tribu noire habitant la région du Grand Cap Mount dans l'ouest-Afrique, a effectué une réalisation qui bouleverse toutes les théories concernant l'origine et le développement de l'art d'écrire.

En effet, vers l'an 1833 le peuple Vay — jusque-là totalement illettré — conçut l'idée de reproduire sa langue en caractères écrits. L'origine de cette inspiration est d'une simplicité impressionnante. L'initiateur du mouvement, un jeune d'environ vingt-cinq ans, fit un rêve dans lequel il lui fut ordonné de procéder sans retard à l'invention de caractères propres à fixer les sons du dialecte local. L'inspiré communiqua le songe à quelques amis qui s'enrôlèrent de suite comme collaborateurs.

Ecoutez maintenant quels furent les résultats. Avant un an ce groupe avait produit un alphabet syllabique entièrement original. Au bout d'un an on échangeait des lettres. Au bout de deux ans on composait des livres. Au bout de quinze ans toute la population mâle adulte de la métropole (Bandakoro) savait lire et écrire et chaque province avait son petit cercle de lettrés pouvant déchiffrer les livres du pays. Ce sont là des résultats pratiques, évidemment.

Maintenant, la question qui se pose à notre esprit est celle-ci : à savoir si, avec un alphabet créé exprès pour le dialecte haïtien, nous ne parviendrons pas à enrayer l'analphabétisme de nos masses qui persiste encore après cent-trente-quatre ans d'indépendance?

Qu'en pensent nos spécialistes en philologie?

Oui, qu'en pensent les philologues — et, en particulier, ceux du III[e] Reich? Aux chercheurs éventuels, nous indiquons la bibliographie qui accompagne la notice de M. ou Mme Theodora Holly :

F. W. Migeon : The Syllabic Writing of the Vai people — (Journal African Society Vol 9 N° 33 London Oct 1909 p. 46-58).

Momolu Massaquoi : The Vai people and their Syllabic Writing — (Journal of African Society Vol 10 N° 40 London July 1911 p. 459-466).

M. Delafosse : Les Vai, leur langue, 1[er] système d'écriture (L'Anthropologie Vol 10 Paris 1899 p. 294-314).

E. E. Forbes Journal Royal Society Vol. 20 London 1850, p. 89-101.

§

L'Europe centrale (20 août) donne à ses lecteurs le renseignement ci-après sur l'emploi de la radio à des fins politiques, par les postes émetteurs d'Allemagne :

Le *Venkov* communique une curieuse statistique, établie par de savants et impassibles calculateurs attachés à un service qui contrôle les informations radiophoniques. Armés de machines à calculer, ils ont froidement enregistré, de jour en jour, les injures que la T. S. F. allemande décoche tous les jours à la Tchécoslovaquie à travers l'espace. Entre le 21 mai et le 1[er] juillet, le Poste de Berlin a diffusé 922 attaques violentes contre la République tchécoslovaque, 194 insultes au Président de la République, 172 calomnies contre des fonctionnaires et magistrats tchécoslovaques, 106 offenses à l'armée. En outre, le parti de M. Henlein a pu se servir 336 fois de la Radio du Reich.

L'affirmation d'après laquelle les communistes seraient maîtres de la Tchécoslovaquie a été diffusée 31 fois. En moyenne il y a eu, par jour, 21 attaques contre la Tchécoslovaquie, et 4,6 insultes au chef de l'Etat.

§

La disparition politique de l'Autriche inspire à M. Robert Pitrou, professeur à l'Unversité de Bordeaux, un bel article

qu'il intitule « Adieux à l'Autriche littéraire » et que publie **L'Allemagne contemporaine** (20 août). Cette lecture m'a remis en mémoire la réplique du bachelier à Méphistophélès, dans le second *Faust :* « En allemand, c'est mentir que d'être poli. » Ensuite, c'est sans détour que Méphistophélès déclare : « On a la force, on a donc le droit. »

M. Pitrou constate :

Nous sommes loin du culte prussien des armes — ou même du *Werdet hart!* de Nietzsche. Une longue éducation, des siècles de culture (songez à Walther von der Vogelweide déjà), l'influence successive ou simultanée de l'Italie, de l'Espagne, de la France, le voisinage hongrois et slave, le christianisme, même mêlé de judaïsme et de maçonnerie, avaient affiné ces esprits, adouci ces âmes, créé cette politesse, cette horreur de toute brutalité, ce bon goût, qui se manifeste aussi bien dans la courtoisie des manières que dans la production artistique (l'art du noble, par exemple). Un Schnitzler n'est jamais grossier. Cette délicatesse va manquer, manque dès maintenant à l'Europe.

Comme il arrive toujours, elle implique un certain scepticisme. Personne, dans l'Autriche d'hier, ne tenait la vérité dans le creux de la main, personne ne la claironnait bruyamment et ne cherchait à l'imposer au monde. Nous préférons la flûte douce et discrète aux trompettes tintamarresques, écrivait Specht après Ervin Rieger. Sans doute retrouverait-on cette haine du bruit, du changement tapageur dans le conservatisme aristocratique d'une Ebner-Eschenbach ou d'un Rosegger. La vie est une énigme, l'amour est chose fragile : il y a, chez ce peuple, toute une poésie de l'amour, sans espoir, depuis Stifter jusqu'à Erika Mitterer qui brûle pour l'homme qui la dédaigne et Zernatto qui sait l'insuffisance de l'amour conjugal. Tout passe, tout lasse : la vie est une comédie (Hofmannsthal, prologue du livre *Anatol*, de Rilke), une arlequinade, renchérit Wildgans qui demande, dans son testament fictif, à être enterré en habit, cravate blanche et souliers vernis. Comme les masques de Verlaine, ces Viennois — réputés, aussi bien, pour leur Carnaval. —

Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur, ou plutôt ils n'avaient jamais l'air d'y croire.

Mais croyaient-ils seulement à eux-mêmes? Chez tous (Rilke compris) on repère une modestie tout opposée à la vantardise prussienne et qui les fait, comme dit l'un d'eux, « constamment s'excuser d'être au monde ». Ce sentiment les rendait essentiellement sympathiques, et accueillants aussi. Peu de gens plus ouverts au dehors

qu'un Hermann Bahr ou un Stefan Zweig. Zweig et Schaukal, si différents soient-ils, aiment la France d'un même amour. Leur *Einfühlunsgsgabe* tient du prodige.

Espérons avec M. Robert Pitrou que « va refleurir » cette « poésie du souvenir » des poètes autrichiens et que le « farouche vainqueur » n'a pas à jamais détruit les grâces de la littérature et des arts de l'Autriche.



La Nouvelle Revue Française (1er septembre) publie un vigoureux et sain jugement de M. Paul Claudel sur ce qu'il appelle : « Le régime du bouchon ». C'est celui des nations où le pouvoir empêche l'homme de respirer. Et le poète de citer, pour la lumière d'un Staline, d'un Hitler, d'un Mussolini, ce proverbe chinois succulent de sagesse : « Si vous gouvernez le peuple avec des menaces de mort, le jour viendra où il n'aura plus peur de la mort. » La communauté, comme l'individu, « ne peut se passer sans inconvénient de ses fonctions essentielles » et « l'une de ces fonctions est de penser », déclare M. Claudel. Et cela le conduit à écrire, courageusement :

Nous assistons à ce spectacle affligeant : de grands pays qui jadis ont été des foyers intenses de culture et de civilisation (l'Allemagne, l'Italie, et pourquoi pas la Russie, qui du temps des czars nous a donné Dostoïewsky, Solovieff et Moussorgsky?) réduits à un esclavage infiniment pire que celui d'aucun Etat asiatique de l'antiquité. Des pays où il est défendu de savoir sur la réalité extérieure autre chose que des informations accommodées par la censure, la dégoûtante bouchée mastiquée par un fonctionnaire. Où les enfants, comme du temps des janissaires, sont soustraits à leurs parents. Des pays où les organes chargés à tout moment de prendre conscience des besoins et de l'équilibre de la communauté sont systématiquement atrophiés et mutilés. Où l'histoire est faussée, les livres expurgés ou brûlés, et le mensonge érigé en dogme. Où des doctrines d'agression et de haine, des théories de frénétiques et de primaires (telles que le racisme et le marxisme), qui sont la honte de l'esprit humain, sont enfournées de force à des auditoires abrutis. Où la parole est remplacée par le hurlement collectif et l'opinion par la claque. Où les murailles des anciens temples vocifèrent en lettres de goudron : « Duce ! Duce ! Duce ! »

Où il est interdit de saluer autrement qu'avec la main et en jurant le nom de Nabuchodonosor! Où la police oblige chaque matin 150 millions d'hommes à se prosterner la face contre terre devant le gorille le plus immonde qui ait jamais assumé une espèce de ressemblance bestiale avec le visage humain. « Tu es notre soleil! Tu es notre Dieu! » beuglent ces foules qui acclamaient autrefois Néron et Héliogabale suivant un rythme soigneusement réglé par la police.

Tels sont ces *Rois de l'Orient* que nous annonce l'Apocalypse. Le Pape a dit de tous ces tyrans que le *Seigneur se moque d'eux*. Il n'est pas le seul.

§

Le cahier n° XI de **Muses** constitue un authentique festin de poésie présidé, comme de droit, par M. Fernand Mazade représenté là par cinq pièces d'un haut mérite. MM. Tristan Klingsor, J. de Laprade, Henry Dérieux, F. Perdriel, Claude Fourcade, J. Pourtal de Ladevèze, Philippe Chabaneix, R. Houdelot, Jacques Reynaud, avec Mme Jeanne Sandelion, contribuent à l'éclat de ce fascicule. Mais, j'en extrais par préférence ces trois poèmes très proches de la perfection, où M. Guy-Charles Cros suggère le drame intérieur de chacun, la jeunesse en allée, sur le second versant de l'existence, aux signes d'appel indubitables des dieux :

TROIS AIRS EN MINEUR

I

Le buis que la pluie lave
redouble son odeur;
l'arome amer et suave
enchante un triste cœur,

un cœur qui veut revivre
et qui ne le sait plus...
Quand descendra le givre
tout sera révolu.

II

L'arbre, sur le ciel gris-perle
tend ses rameaux noirs.
J'écoute siffler le merle
et, matin et soir,

Ce sont chants que je préfère
à d'autres accents.
Ces drus oiseaux de la terre
sont frais et stridents.

Ils me consolent de vivre
dans un temps pervers,
de vous, hommes, femmes, livres,
et même des vers!

III

Pour R. L.

Mon pauvre ami, les feuilles tombent
Et nous tombons aussi...
Qu'y pouvons-nous ? L'ordre du monde
de nous n'a point souci.

Rentre en toi-même et te recueilles,
Cœur pur, cœur fraternel.
Que sommes-nous plus que des feuilles
aux yeux des Eternels ?

§

Mémento. — **Les Cahiers Aurevilliens** (juin) sont cette fois consacrés à l'écrivain politique que fut aussi Barbey d'Aurevilly. Une étude de M. Jean de Beaulieu situe fidèlement des textes et des documents qui seront très précieux aux fidèles du Connétable.

Pavés de Paris (26 août) : « M. Hitler et l'Europe » par M. Emmanuel Berl.

Cahiers Franco-Allemands (juillet-août) : N° consacré au II° congrès qui se tint à Baden-Baden. M. Pierre Benoit y a traité de « l'influence des grands événements contemporains sur la littérature française ». Il termina sa conférence par la lecture de l'admirable et poignant *De profundis* de Jean-Marc Bernard, que tous les enfants des écoles devraient savoir par cœur.

La Revue Universelle (1er septembre) commence « Frédéric II à Sans-Souci » par M. Pierre Gaxotte et continue l' « Antoine et Cléopâtre » de M. Auguste Bailly.

Le Mois (août-septembre) : « La pensée paysanne contre la pensée industrielle », par M. Florian Delhorbe. — Des lettres inédites de Claude Debussy à André Messager.

Cahiers du Sud (août-septembre) : « Léo Frobénius et la littérature Ethiopique » et de très curieuses « Histoires Wolof » re-

cueillies par M. Marcel Griaule. — « Sur Baudelaire » par M. J. Catesson.

Les Feuillets de l'Ilot (juin) : Gérard de Nerval : « El Desdichado » par M. Fernand Verhesen.

Voix européennes (août) : « Les Bretons de M. Rosenberg », par M. J. M. Kerguélen qui dénonce l'influence allemande dans l'agitation autonomiste en Bretagne.

Europe (15 août) : Fin de l'enquête sur « l'homme, la technique et la nature ». — La VI[e] partie d'un roman, « Jo-les-Gorgones » qui révèle un écrivain de très grand talent : M. Albert Soulillou. — De M. Léon Werth : « Le Cinéma et le réflexe conditionnel ».

La Revue de Paris (1[er] septembre) : *** : « Le racisme fasciste ». — De M. Alain : « le Poète et le Roi ». — De M. Noël Coward : « Une enfance d'acteur ». — Une nouvelle très remarquable d'un écrivain d'Amérique, M. Damon Runyon : « La petite Lily de Saint-Pierre », traduite par Mme J. de Nervo.

Dante (septembre-octobre) : Mme Esther Marchand : « Souvenirs sur Arturo Toscanini ».

Revue des Deux Mondes (15 août) : fin de « La dernière harde », un roman de M. Maurice Genevoix, qui est une très grande œuvre et, peut-être, le chef-d'œuvre de son auteur. — (1[er] septembre) : « Carnets de guerre » de M. le maréchal Franchet d'Espérey. — « Les Problèmes du Pacifique » Par M. A. de Pouvourville. — Une nouvelle de M. Michel Robida : « Rouvrez-les-Hurlus. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Hitler m'a dit... (*le Journal*, 2 septembre). — Vacances 38 (*Paris-Soir*, 5 septembre; *le Figaro*, 3 septembre). — Un défi (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 septembre). — Quand un balayeur est citoyen du Reich... (*le Petit Parisien*, 4 septembre). — Huit points d'interrogation (*l'Œuvre*, *le Temps*, 5 septembre). — Introduction au prochain prix Goncourt (*l'Indépendant*, 27 août). — Hommage à Joseph Bédier (*le Figaro*, 3 septembre). — Le *Voltaire* de John Charpentier par Léon Daudet (*Candide*, 1[er] septembre). — La querelle du *Maître de Forges* (*L'Action française*, 5 septembre). — Un oncle de l'auteur des *Contes Cruels* : l'Abbé Villiers, Curé de Ploumilliau (*la Dépêche de Brest*, 19 et 21 août). — Une maison à l'abandon : l'imprimerie des *Fleurs du Mal* (*Toute l'Edition*, 3 septembre).

Hitler m'a dit... Hitler ne m'a rien dit mais il a dit bien des choses à M. de Chateaubriant, envoyé du **Journal.** Et par exemple :

— Le plus grand danger pour l'Europe, comme cela fut pour l'Allemagne, était que l'Allemagne devînt bolcheviste, affirma-t-il d'un air assuré et comme s'il émettait une vérité placée au-dessus de

toute discussion. La culture européenne n'aurait pas résisté aux destructions de ce Moloch : l'Europe était perdue.

Mais l'Europe sera-t-elle sauvée parce que, Hitler posant la botte sur la Tchécoslovaquie, la guerre éclatera?

— Maintenant (poursuivit le Führer), je ne crois plus à l'accomplissement de la bolchévisation des pays comme la Hollande, la Belgique ou la France... Le communisme russo-asiatique dans ces pays est vaincu. Des crises intérieures pourront se produire, il y en aura encore, mais la France, par exemple, ne deviendra pas la proie de ce principe dévorateur...

Mais le Chancelier aime-t-il donc si fort la France, qu'il se préoccupe de nos querelles intérieures? La France, M. Hitler est sensible à ce nom et à tout ce que ce nom représente.

— La France, dit-il...

Cela fut dit sur un certain ton et avec une certaine résonance de basse profonde.

Et de prononcer lentement :

— Nous avons eu bien des démêlés avec la France au cours de l'Histoire, mais nous n'en sommes pas moins les deux peuples de la même famille. Et cela, je l'ai dit à toute l'Allemagne : il existe entre nous des liens qui ont engendré un indescriptible souvenir. Nous avons échangé des idéaux, nous nous sommes donné des exemples et des enseignements. Soyons équitables, nous avons moins de raisons de nous haïr que de nous admirer réciproquement.

M. Alphonse de Chateaubriant, lui, évoquait plus spécialement un coin de campagne, des attelages de bœufs blancs tirant la charrue, des plaines fumantes dans la splendeur du matin, bref

la vieille France rurale, toujours puissante, résistante, toujours attachée à ses chansons de travail.

Cette France-là, qui est bien la meilleure, qui fleurit, illustre la terre, je l'ai vue sous les premiers aiguillons du mal, ce dimanche de septembre où la nouvelle violentait les foyers, la nouvelle qui disait que des soldats en permission venaient d'être rappelés par télégramme.

C'était dans le Limousin, où ce qu'on appelle les vacances m'avait conduit. C'était partout où il y avait des soldats pour une minute en vacances eux aussi. Il faut fixer cette

image, elle peut devenir, déjà elle est historique : les garçons qui lâchent les cartes, remisent le fusil de chasse, et que les parents, les camarades, tout le bourg enfin épaulent, escortent jusqu'à l'autorail, ou jusqu'au tacot. Dans les larmes, dans les jurons, la vieille maman demandant pourquoi M. Hitler en avait après son garçon, le père, si ce M. Mussolini y était aussi pour quelque chose, des malins qui ricanaient: « Le rappel à la caserne n'est pas la guerre », un gosse qui répétait : « Tchéco, la tchéco », comme curieux d'un vocable nouveau, des gens qui discutaient et puis un silence : le silence qui se creusait dans la poitrine après le dernier fracas de la voiture, disparue avec le gars. Vacances 38.

§

Ces vacances dont M. Georges Duhamel, dans **Paris-Soir,** a fait un piquant croquis :

Fernand Loiseau, dans les dernières semaines de juillet 38, a poussé de beaux soupirs de soulagement et il a dit à Mme Loiseau : « La guerre s'éloigne. Tout s'arrange. Nous n'aurons pas la guerre cet été : il est évidemment trop tard. Nous allons pouvoir préparer nos petites vacances. »

Ces vacances dont Guermantes écrit dans **le Figaro :**

Nous aurons vécu un singulier été où l'appréhension donnait une étrange nuance à nos jeux. Juillet et août ne sont pas des mois graves; ils ne sont pas faits pour la gravité; ils roulent dans leurs jours un Léthé aux eaux claires comme une âme d'enfant. Chacun veut y boire et y retrouver une parfaite insouciance. L'insouciance n'était pas perdue, mais traversée d'inquiétudes soudaines. Ces jours-ci on hésitait à faire sauter la bande de son journal, à pointer la radio sur l'onde des nouvelles...

Et à quoi bon déplier le journal, quand les nouvelles sont ici graves, là rassurantes, selon que les titres, les sous-titres sont plus ou moins gros? L'information, une question de mise en pages. Et pourquoi ouvrir le robinet de la radio? Le dimanche que j'ai dit, un fervent de la T. S. F., le doigt tendu vers le mystérieux appareil, s'écriait, tout plein encore des nouvelles entendues et qu'il interprétait avec une évidente bonne volonté :

— Ça va : Hitler veut la paix.

Tout le monde en veut, tout le monde en redemande, écrit-on couramment. Pas tout le monde :

> Nous connaissons nos ennemis, mais *nous espérons* qu'ils auront bientôt l'occasion de nous connaître,

a déclaré le docteur Gœbbels. Voilà bien la politique du pire... Ici où nous avons toujours dénoncé l'esprit du mal, repéré le diable où il se trouvait, nous n'irons pas dire que pareille parole surprend, elle illustre fort comme il faut une mentalité dont il ne semble pas que M. Alphonse de Chateaubriant ait touché tout le fond. L'espoir est doux, tant pis pour qui tombe, à qui veut prouver, avant tout, la supériorité du soldat allemand. Une guerre numéro 2, belle revanche : la véritable raison du conflit. — si conflit il y a, — se ramène à une question de date : le culte des anniversaires est fort à la mode, et quelle plus enthousiasmante façon de revenir sur l'armistice sinon en allumant le feu tout juste vingt années après l'affaire de Rethondes. Comment tout un pays supporterait-il de demeurer le vaincu, lorsque l'évangile hitlérien précise, — M. Louis Roubaud le rappelait dans **le Petit Parisien :**

> Tout le système d'éducation et de culture doit viser à donner aux enfants allemands la conviction qu'ils sont absolument supérieurs à ceux des autres peuples! Il faut faire appel chez eux, non seulement à l'ambition, mais à la vanité! C'est de ce point de vue que doit partir l'enseignement de l'histoire universelle : un inventeur ne devra pas paraître grand uniquement comme inventeur; il devra paraître encore plus grand comme représentant du peuple allemand. Un balayeur de rues doit se sentir plus honoré d'être citoyen du Reich que s'il était roi d'un Etat étranger...

Un nettoyeur de tranchées plus encore, quand le diable l'a voulu Allemand.

§

Tout ça, c'est des bêtises. Tout ça quoi? Mais ces histoires de guerre avant la lettre. Car enfin, *qui* veut la guerre? Hitler? l'Allemagne? Calomnie... Et notre homme n'avait peut-être pas tort, qui aux écoutes de la T. S. F. prêtait au Führer les traits de la colombe.

Car les informations, de **l'Œuvre** au **Temps,** faisaient res-

sortir que le chef du district sudète, M. Wollner, lors des fêtes de la moisson, — est-il fêtes plus pacifiques? — à Asch, avait prononcé, en présence de M. Heinlein, des paroles dont voici l'essentiel :

Pour faire la guerre il faut être deux. Or l'Allemagne ne veut pas la guerre. Le chancelier Hitler veut au contraire qu'on accorde aux Allemands des Sudètes les droits qui leur reviennent, comme appartenant à un grand peuple. Dans cette lutte du droit, il n'y a plus de compromis. Les huit points de Carlsbad constituent des revendications minima.

Huit points noirs à l'horizon. Et qu'il est possible qu'on voie se muer en autant de rayons verts. Espérons. Le jeune paysan de France que j'ai vu reprendre le chemin de la caserne pourra alors rêver d'une prochaine *perme,* et durable. L'écrivain aura loisir de revenir à la littérature. Chic! on parlera du prochain *Goncourt!*

§

Voici justement une fameuse occasion de se détendre. Le rédacteur de **l'Indépendant** qui traite de la chose littéraire écrit, lui, sans rire.

...Rares sont les *prix Goncourt* qui après avoir été couronnés ont continué de travailler. Je ne connais guère que Francis de Miomandre, écrivain probe qui a publié aujourd'hui près de soixante livres, et Henry Malherbe.

Henry Malherbe qui, tout au contraire, — et ce n'est pas diminuer ses mérites, — a peu produit. Et vous avez bien saisi : un Farrère, les Tharaud, un Frapié, un Bedel, un Benjamin, etc. ont posé la plume sitôt le *prix Goncourt,* n'ont rien publié. Rien un Genevoix, rien un Duhamel. Il fallait cela pour nous mettre en train.

Pour n'avoir jamais prétendu au *prix Goncourt,* un Joseph Bédier avait néanmoins beaucoup produit. Dans sa sphère, qui était d'un grand historien du Moyen Age.

Je l'entends encore, il y a un demi-siècle, écrit M. Georges Goyau dans *le Figaro,* avec sa clef de maître surveillant de l'Ecole Normale Supérieure, frappant à la porte de nos dortoirs ou de nos salles d'étude, pour nous faire lever ou nous faire coucher, et s'insurgeant avec une belle franchise d'allure, contre une double série de ruses,

celles qui voilaient la paresse, et celles qui, tout au contraire, dissimulaient la prolongation des veillées... Et je crois bien qu'il était plus indulgent pour celles-ci que pour celles-là.

Et cinquante ans plus tard, je le revois, il y a quelques semaines seulement, à notre dernière commission du Dictionnaire, épluchant avec une impeccable minutie le fascicule qui lui avait été confié, — l'un des fascicules de la lettre A, — et multipliant les observations et les corrections utiles, dont tiendraient compte nos successeurs, pour la prochaine édition, dans quelque quatre-vingts ans.

Ainsi s'encadre en quelque sorte, entre ces deux souvenirs, ma propre vie de travail; j'aperçois Joseph Bédier au point de départ, et je le retrouve au point d'arrivée, toujours soucieux de la conscience professionnelle, toujours épris de la besogne bien faite, toujours respectueux des plus humbles tâches, auxquelles il attachait la dignité d'un devoir.

Si on me permettait un détail, je dirais que je revois le vieux monsieur distingué qui avec une excessive mais si charmante courtoisie me désignait, me tenait les dix ou vingt portes qui séparent l'entrée de la Sorbonne de l'Amphithéâtre où un des plus chers parmi les disciples de Joseph Bédier, M. René Louis, exposait dans une conférence les découvertes accomplies près Vézelay, sur les lieux tout vibrants du souvenir de Girart de Roussillon. J'apercevais une minute plus tard mon guide, le vieux monsieur, et sur la tribune, à la place d'honneur : c'était l'auteur des *Légendes épiques*.

C'est l'auteur d'un certain *Voltaire*, c'est M. John Charpentier que M. Léon Daudet a loué dans son article de **Candide :**

M. John Charpentier a réussi le tour de force de faire tenir toute la vie de Voltaire dans un substantiel petit volume de 330 pages, où rien d'important n'est omis.

Ceux qui ne connaissent pas la vie de Voltaire l'apprécieront avec le plus vif agrément. Ceux qui la connaissent admireront l'adresse et le piquant avec lesquels le critique a su renouveler le sujet.

C'est M. Léon Daudet, encore, qui dans **l'Action Française** rouvre le procès Lemaître-Ohnet. Mais non pour réhabiliter l'auteur du *Maître de Forges*.

Le Maître de Forges n'avait eu qu'un mérite : il était venu à son heure, comme la réputation de l'ingénieur battait son plein. Pour le « bourgeois éclairé », il n'était plus question de donner sa fille au

« forçat libéré », mais bien de la donner à l'élève de Centrale, ayant une situation assise, qui avait remplacé le notaire et devait lui-même, ultérieurement, être remplacé par le médecin, puis par le financier.

Plus loin :

L'engouement de la foule pour Ohnet et ses niaiseries romanescoïdes traduisait le même genre de sottise, d'inculture et d'ignorance dont bénéficia plus tard *Quo Vadis* de Sienkievicz, dont bénéficie aujourd'hui le roman ou le film policier.

Mais c'est très bien, *Quo Vadis*. Comme c'est très bien — dans un genre, parbleu! tout autre, — le *Dominique* de Fromentin, — que M. Léon Daudet tient pour un faux chef-d'œuvre.

§

Comme sont très bien les *Contes cruels*, où Bourget, notions-nous récemment, ne voyait qu'une mauvaise farce. Ainsi *l'Intersigne*, dont M. Charles Chassé, dans **la Dépêche de Brest,** situe et le lieu, et le personnage.

Ploumilliau était naguère fameux dans toute la Bretagne par sa sinistre statuette de la Mort; et, ce qui est une des étonnantes réussites de la Destinée, c'est qu'un des curés chargés par ce qu'on nomme le hasard de veiller pendant vingt-cinq ans sur l'entretien de ce symbole du Trépas n'était autre que l'oncle de Villiers.

Plusieurs fois Villiers est venu là lui rendre visite et c'est le presbytère de Ploumilliau qui a fourni le cadre d'un des plus beaux *Contes cruels : l'Intersigne*, d'ailleurs composé dans ce même presbytère de Ploumilliau.

Très sympathique, l'abbé Villiers.

M. Louis Even nous dit que l'abbé Villiers était très aimé des habitants et que, sur le parvis de l'église, il distribuait tous les matins à quelques pauvres soit une paire de sabots soit une casquette de peau de lapin. Aussi bon vétérinaire que bon médecin, il parlait — dit-on — souvent du séminaire de Rome auquel il aurait appartenu. Devenu infirme sur la fin de ses jours, il se traînait sur de hautes cannes et il se faisait même parfois conduire à l'église dans une sorte de chaise à porteurs. A-t-on vaguement su dans le pays que son neveu l'avait pris comme modèle du héros de *l'Intersigne* : l'abbé Maucombe qui surgit une nuit devant son invité avec l'aspect d'un fatôme? Terrible présage car l'abbé Maucombe mourra

subitement trois jours après? Toujours est-il qu'après le décès de l'abbé Villiers, le bruit courut dans le Trégor que le curé de Ploumilliau avait, deux jours d'avance, annoncé sa propre fin; et il est impossible de soutenir que cette prophétie ait, au contraire, servi de point de départ au conte puisque l'abbé Villiers mourut le 12 mai 1889 à l'âge de 80 ans (la même année que son neveu), tandis que *l'Intersigne* a paru vingt ans plus tôt.

Objet au début d'une dévotion qui allait jusqu'à attribuer des miracles à l'abbé Villiers, le tombeau de ce dernier a été délaissé dans la suite de telle façon que M. Louis Even ne put que difficilement découvrir l'épitaphe.

Que ne la remettrait-on à l'honneur? Comme aussi la maison d'Alençon dont **Toute l'Edition** signale le délabrement, ce grand bâtiment où étaient installées les presses de Poulet-Malassis. Si on songe que c'est là que s'imprimèrent *les Fleurs du Mal...*

Et Dieu fasse que mille, dix mille « maîtres de l'air » n'accumulent pas, demain, des gages de commémoration, des raisons de poser des plaques sur des ruines. Nous nous reprenions à vivre la vie littéraire, — la vie tout court; c'était négliger l'interrogation sourde dont le personnage central d'une œuvre de Curel ponctue le baisser du rideau : la femme, qui, désemparée, sourit maintenant à l'avenir; lui, un doigt sur sa poitrine — ou sur sa gorge — désigne un mal invisible mais tenace et dit, la voix sourde :

— Tu oublies ?...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Musiques d'été; Orange et Vichy. — Mort de L. de Rohozinsky.

Voici le **Théâtre romain d'Orange** doté d'un « chorège » en la personne de M. Jacques Rouché. Cette organisation renouvelée de l'antique, comme il convient en la circonstance, nous a valu de bien amusants commentaires dans les quotidiens. Le meilleur comique est involontaire : on imaginerait difficilement tout ce qui peut sortir des articles du Larousse mal lus et plus mal commentés par des journalistes pressés. Les diverses sauces auxquelles furent accommodés tous les mots grecs servant aux choses du théâtre ont régalé les

gourmets déjà blasés cependant par l'habitude. On a beau être friand de sottise, à la longue on se lasse de la politique ou des faits divers et c'est une aubaine qu'un sujet comme celui-là jeté en pâture en pleines vacances — période ordinairement maigre. Donc on a parlé des « chorégies » — comme si le mot *choregia* avait jamais signifié représentation. Pourquoi cesser de parler français et prétendre parler grec? La déesse aux yeux d'azur s'est vengée : on ne fait rien *invita Minerva.* Mais pardon, voici qu'à mon tour... Enfin, ce n'est que du latin, et la langue de Plaute est moins dépaysée à Orange que la langue d'Aristophane. Puisque « chorège » il y a, souhaitons à M. Rouché que l'Etat français n'entende point le mot comme le faisait la République Athénienne, où le *chorégos* était le citoyen qui faisait les frais des représentations théâtrales. On pourrait dire que M. Rouché a l'habitude du mécénat; j'imagine toutefois qu'il ne tient point essentiellement à payer de sa bourse ce qui, si nous avions le moindre sens de la dignité de l'art, devrait être payé par la communauté des citoyens ,et non par celui d'entre eux qui assume la lourde tâche de diriger l'Académie Nationale de Musique et de Danse.

On donna donc à Orange trois spectacles. *Antigone* et *La Coupe enchantée* furent jouées par la Comédie Française. Des pages de Mendelssohn accompagnaient la tragédie de Sophocle (l'a-t-on choisie parce qu'il y est dit : « Hors la patrie, il n'y a point de salut? »); la musique de scène pour la comédie de La Fontaine et Champsmeslé est de M. Darius Milhaud. Elle est gaie, d'une gaieté de bon aloi, et elle sonne fort bien en plein air; elle convient donc parfaitement à ces représentations. En est-il tout à fait de même des musiques de Gluck et de Berlioz? On donnait *Alceste* et *La Prise de Troie.* Si les voix de Mlle Hœrner dans *Alceste* et de Mme Marisa Ferrer dans *La Prise de Troie,* si les voix de MM. Martial Singher, José de Trévi firent merveille devant le mur, on peut douter cependant que l'épreuve du plein air — et si parfaite, si exceptionnelle que soit l'acoustique d'Orange — convienne à la musique. Les bruits extérieurs ne peuvent être éliminés, et le passage d'un train, par exemple, durant *La Prise de Troie* causa une certaine gêne anachronique aux

auditeurs trop délicats. Ranimer ces vieilles pierres est un beau rêve qui a troublé bien des artistes. Mais il est si difficile de changer les rêves en réalités...

§

A **Vichy** — on a dit que Vichy était « la capitale d'été de la musique française », et nulle autre ville ne saurait, en effet, lui disputer ce titre — à Vichy, donc, on a fort à propos utilisé les perfectionnements apportés à la machinerie du théâtre, dotée maintenant d'un panorama, pour remettre en scène *La Damnation de Faust* et *Les Contes d'Hoffmann.* Déjà, l'an dernier, *Carmen* avait été l'objet d'une reprise extrêmement brillante dans un cadre rajeuni. Cette saison l'ouvrage de Berlioz apparut lui aussi transformé. Transformation qui, je me hâte de le dire, est absolument respectueuse de la musique et suit précisément les indications, les suggestions du compositeur, mais transformation quand même, puisque tout le surnaturel et le fantastique de la *Damnation,* grâce à l'emploi de la « lumière noire » par exemple, prend un relief insoupçonné.

Pour *Les Contes d'Hoffmann,* M. René Chauvet n'a pas été moins bien inspiré : le livret pose plus d'un problème au metteur en scène par sa fantaisie capricieuse et son caractère décousu. Ces problèmes, on les a résolus à Vichy de la manière la plus heureuse. Le ballet d'automates a obtenu le plus vif succès, et le public a fait un accueil chaleureux à ces innovations — ou pour mieux dire, à ces restaurations.

Des concerts — sous la direction de MM. Bruno Walter qui conduisit un programme de musique classique, Paul Paray, Ansermet, Josef Krips, Louis Fourestier, Jean Witkowski, Paul Bastide et Jean Trik — ont perpétué une des plus heureuses traditions de Vichy. On y a célébré le vingtième anniversaire de la mort de Debussy et l'on y a commémoré Paul Dukas, Gabriel Pierné, Albert Roussel et Maurice Ravel, en des galas consacrés à leurs ouvrages

On fait donc à Vichy d'excellente besogne : il faut le dire et le répéter, car nous n'avons pas tant d'occasions de constater semblables efforts ni pareilles réussites. Nous voyons qu'en Allemagne, dans la seule Munich, on a donné quarante-

cinq représentations lyriques en août et septembre, et qu'on a créé avec un solennel éclat l'œuvre nouvelle de M. Richard Strauss, *Jour de Paix* — ce qui n'a point empêché les festivals de Bayreuth et de Salzbourg d'être donnés avec l'habituel soin minutieux dont on les entoure. Nous n'avons en France, durant l'été, qu'Orange et Vichy. Les fêtes d'Orange durent trois soirs. La ville est trop petite pour qu'on puisse y éberger de très nombreux étrangers. Il faudrait faire ce que l'on a fait à Bayreuth, organiser le logement chez les habitants; mais les mœurs françaises s'accomodent assez mal de ces moyens de fortune. Vichy dispose de ressources hôtelières de premier ordre et c'est un atout de grande importance : l'art ne va point sans un appui matériel qui lui est indispensable. On hésite souvent à le dire, par une sorte de respect humain bien difficile à justifier. Les plus magnifiques projets restent chimériques quand leur réalisation rencontre des difficultés qui semblent insurmontables mais qui n'étaient pas imprévisibles, et leur échec décourage de nouvelles tentatives. On a beaucoup parlé cette année de « saisons » françaises. Les jeux de la politique extérieure ont paru tour à tour favoriser et contrarier les espoirs et les projets. On ne saurait trop redire qu'il faut une « politique » musicale et que cette politique-là est liée à la politique, à la propagande touristique. L'exemple de Vichy a la valeur d'une démonstration.

§

Le 4 septembre est mort **Ladislas de Rohozinsky,** musicien de rare mérite, mais que sa discrétion, son extrême effacement, ont empêché de rencontrer en son vivant le succès immédiat auquel auraient pu prétendre des œuvres de la qualité de celles qu'il nous a laissées — en petit nombre, car il était de ceux qui font preuve envers eux-mêmes d'une rigoureuse sévérité. D'origine polonaise, mais élevé en Provence, Français de cœur et d'esprit, hautement cultivé, Rohokinsky y avait été l'élève de Vincent d'Indy et d'Albert Roussel. Il subit — comme tant d'autres de sa génération — l'influence de Debussy, mais il sut garder une personnalité *très* forte. Il a imaginé dans sa musique de chambre des combinaisons de timbres qui sont d'un charme délicieux. On

lui doit entre autres, une *Sonate pour violon et piano* (1920) une *Suite brève,* pour flûte, viole d'amour et harpe (1921), d'une exquise transparence; il a mis en musique *L'Amertume,* de Jean Moréas, des pièces de Baudelaire, etc; pour l'orchestre, un *Poème Fantasque,* une ouverture pour *l'Omphale* de Joachim Gasquet, donnés à Monte-Carlo sous la direction de Léon Jehin; des chœurs a cappella, des pièces de piano, etc. Il a été un chercheur et rien de son art ne lui était étranger. Chef d'orchestre excellent, critique à *L'Evènement,* on lui doit aussi la mise en œuvre de ce remarquable et si utile ouvrage publié sous sa direction en 1927, *Cinquante ans de Musique Française.* Avec lui disparaît un homme de rare mérite et de haute courtoisie, et qui fut un musicien accompli.

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

La quinzaine cinématographique. — Cette création dans le *Mercure* d'une rubrique de critique cinématographique me semble une éclatante confirmation de l'importance considérable prise par l'Ecran dans nos spectacles habituels. Elle répond à l'empressement sans cesse croissant du public français, devenu un peu moins fervent des choses de la scène. Plus significative encore apparaît cette collaboration que plusieurs de nos auteurs dramatiques, des plus estimés, apportent à cette heure au Cinéma, non seulement en y adaptant leurs œuvres applaudies, mais aussi avec des scénarios conçus tout spécialement pour la nouvelle formule. Même Pagnol, après d'éclatants succès à la scène, a, le premier, discerné les possibilités nouvelles qu'allait apporter aux créateurs le nouveau septième Art, et déjà il a avec son *Angèle,* notamment, produit des films égalant l'intérêt et la haute qualité de ses pièces... Sacha Guitry, de son côté, après s'être, dans les premiers temps, montré assez sceptique, a réalisé de premiers essais qui, dès l'abord, ont remporté des succès considérables. Enfin, Jacques Deval, lui-même, semble devoir réserver dorénavant son talent, déjà apprécié à la scène, à des films que nous applaudirons bientôt.

De leur côté, nos comédiens les plus goûtés semblent

réserver leurs talents au Cinéma. Faut-il citer Blanchar, Georges Boyer, Raimu, Jules Berry, Harry Baur, Grétillat, qui rivalisent avec les plus remarquables interprètes américains. En somme, la plupart des forces vives du théâtre semblent progressivement absorbées par l'Ecran. Il s'est, de plus, créé une critique libérale et indépendante, contrebalançant avantageusement l'influence des agents de publicité qui, jusqu'ici, furent pour le nouvel art les seuls intermédiaires près des spectateurs. Et il est facile de noter que c'est depuis que le cinéma français, trop confiné dans une production de qualité médiocre, a singulièrement progressé avec des films comme *La Dernière Illusion, Le Quai des Brumes* ou *Pépé le Moco*. A l'heure présente, un film nouveau est attendu et commenté avec un intérêt au moins égal à celui qui guette les ouvrages dramatiques. Aussi c'est avec un zèle même un peu passionné que j'essaierai de servir ici une formule grosse d'avenir et qui doit transformer entièrement nos plaisirs du spectacle.

ANTOINE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Villiers de l'Isle-Adam. Documents biographiques inédits. — Documents baudelairiens. Sources et conjectures.

Villiers de l'Isle-Adam. — Documents biographiques inédits. — Environ les premières années du second Empire, lorsque Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam résolut de quitter sa Bretagne natale pour aller à Paris conquérir la gloire littéraire, toute sa famille, d'un seul élan, approuva cette décision qui parut naturelle et logique à ces descendants de preux, comme un départ pour la Croisade. Si grande était la confiance inspirée par les destinées du jeune poète à ses nobles auteurs qu'eux-mêmes brûlèrent leurs vaisseaux, réalisèrent le patrimoine armoricain et suivirent le conquérant sur le théâtre de ses exploits pour être les témoins de ses indubitables triomphes. Son père, le marquis Joseph-Toussaint-Charles, se chargeait, grâce à la découverte prochaine et *certaine* de fabuleux trésors et à la récupération imminente d'immenses héritages fourvoyés en des mains spoliatrices, de procurer à son fils une fortune

digne de son nom et de son génie. La marquise, née Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, habituée dès longtemps à l'effacement et à l'obéissance, ne voyait dans l'expédition qu'un moyen de ne pas quitter son Mathias dont, par surcroît, l'avenir brillant ne faisait, pour elle, l'objet d'aucun doute : elle se fût reproché la moindre appréhension à cet égard comme une faute majeure, un manque de confiance en Dieu qui lui avait donné ce fils, tout son orgueil et toute sa joie. Mais la famille de Villiers comprenait, outre son père et sa mère, une troisième personne, importante à plus d'un titre : c'était noble damoiselle Marie-Félix Daniel de Kérinou, tante de la marquise. Elle avait élevé sa nièce orpheline et l'avait adoptée par acte régulier en date du 26 juillet 1836. Lors du mariage de sa fille adoptive avec le marquis de Villiers de l'Isle-Adam, le 31 mai 1837, les époux étant peu fortunés, Mlle de Kérinou s'était engagée à leur venir en aide et le contrat de mariage témoigne de cette sollicitude :

> Article huit. — En l'endroit, Mademoiselle Marie-Félicie (1) Daniel de Kérinou, mère adoptive de la future, s'oblige, en faveur du mariage proposé, à fournir, pendant sa vie, la pension et le logement aux époux et à leurs enfants. Elle prend cette obligation : *primo,* que les époux demeureront avec elle, soit à Saint-Brieuc, soit dans tel autre endroit où elle jugerait à propos d'aller habiter; *secundo,* qu'ils la laisseront maîtresse absolue d'élever, d'instruire et de diriger à son gré les enfants du sexe féminin qui pourront naître de leur union (2).

Encore que le Ciel n'eût pas permis à la vénérable demoiselle d'exercer les droits que lui conférait le paragraphe second de cet article, elle n'en fut pas moins, pour son petit-fils adoptif, la grand'mère la plus passionnément affectueuse et la plus aveuglément soumise à ses moindres désirs. Et quand il commença, très tôt, à se livrer fougueusement à la composition littéraire, les premiers essais du jeune Mathias n'eurent pas d'auditrice plus complaisamment attentive et admirative que sa « bonne maman ». Aussi, quand le poète déclara que, seul, Paris lui paraissait un champ d'action

(1) Les actes officiels portent tantôt *Félix* tantôt *Félicie.*

(2) Cf. Gustave Guiches : *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits* (« La Nouvelle Revue », 1er mai 1890, p. 92).

digne des projets innombrables et fastueux qui bouillonnaient sous son vaste front, Mlle de Kérinou ne fut-elle pas la dernière à opiner en faveur du départ qui, au demeurant, n'était réalisable qu'avec son assentiment et son concours financier.

A Paris, la vieille dame continua son rôle d'ange tutélaire et de trésorier-payeur. Grâce à elle, Villiers de l'Isle-Adam put faire dans le monde littéraire une entrée digne du grand seigneur qu'il était; ses débuts furent exempts des inquiétudes, des tâtonnements, des attentes vaines, des démarches rebutantes qui sont le lot des jeunes littérateurs pauvres; il put s'offrir le luxe de publier ses premiers ouvrages à compte d'auteur, sans autre souci que celui de les distribuer à ses amis, après en avoir prodigué, verbalement, la substance dans les cénacles littéraires.

Mais si, en Bretagne, la fortune de Mlle de Kérinou pouvait faire quelque figure, à Paris elle ne résista pas longtemps aux assauts combinés de l'insouciante prodigalité de Mathias et des « opérations » du marquis, obstiné dans ses recherches de trésors et d'héritages. Après plusieurs essais de réacclimatation bretonne, la bonne demoiselle dut se résoudre à rassembler les débris de son avoir pour les placer en rente viagère. Or, si cette mesure offrait l'incontestable avantage d'assurer la subsistance immédiate de la famille de Villiers, cette sécurité devait disparaître avec Mlle de Kérinou elle-même et sa mort laissa désemparés trois êtres aussi peu organisés les uns que les autres pour se colleter avec les nécessités de la vie.

La mort de Mlle de Kérinou marque donc une date importante dans l'existence de Villiers de l'Isle-Adam, elle fixe le début d'une période de misère, parfois sans nom ni mesure, à laquelle fut acculé cet artiste de génie, porteur d'un des plus grands noms de l'histoire des Lettres françaises et de l'histoire de France.

Cependant, jusqu'à présent, depuis son cousin, Robert du Pontavice de Heussey, jusqu'à M. Max Daireaux, dernier en date, aucun des biographes de l'auteur d'*Axël* n'a pu fixer, d'une manière même approximative, le lieu ni la date du décès de Mlle Marie-Félix Daniel de Kérinou. Dans son ou-

vrage si documenté et si consciencieux, M. Edouard de Rougemont écrit : « Les belles années de vie tranquille et insouciante ont cessé. La mort de Mlle de Kérinou survenue vers cette époque [?] plongea la famille dans la désolation. La fortune de la vieille demoiselle étant en viager, sa mort provoquait un désastre pécuniaire. » Et il ajoute, en note : « Je n'ai pu découvrir aucun document pour fixer la date de ce décès. On ne sait s'il survint en Bretagne ou à Paris; il est bien impossible d'entreprendre des recherches dans les mairies (3). »

Le seul qui émette une opinion, c'est Robert du Pontavice de Heussey, lequel ayant fait avec son père une visite aux Villiers de l'Isle-Adam, rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme, fin décembre 1863, se rappelle avoir vu la tante Kérinou, malade et couchée dans un grand lit à baldaquin et il en conclut qu'elle dut mourir peu de temps après (4). A l'unanimité, ses successeurs, tout en lui laissant la responsabilité de son hypothèse, admettent après lui que Mlle de Kérinou dut mourir vers cette époque.

Or, il n'en est rien. Dernièrement, en feuilletant un catalogue de vente d'autographes, mon attention fut arrêtée par une lettre de Villiers de l'Isle-Adam datée du 16 août 1871. Le document était ainsi décrit : « Lettre autog. sig. à mon cher Le Menant, 16 août 1871, 1 page 1/2 in-8. Relative à la mort de sa grand'mère qui s'est éteinte après une seule nuit d'agonie et une maladie de trois jours. » Et suivait cet extrait : « Elle s'appelait Marie-Félix Daniel de Kérinou, j'ai compté sur toi pour la recommander à des prières. Je pense que tu es en relation avec des missionnaires et des saints prêtres dont les prières sont importantes pour les morts, etc. »

Le destinataire de cette lettre est connu de tous les biographes de Villiers. Amédée Le Menant des Chesnais avait été le condisciple de Villiers au lycée de Laval et il exerçait la profession d'avoué à Montfort-sur-Meu, dans l'Ille-et-Vilaine. Dans le courant de l'été 1859, Villiers avait passé trois mois auprès de son ancien camarade et il y avait cor-

(3) E. de Rougemont : *Villiers de l'Isle-Adam* (« Mercure de France », édit. 1910), p. 157.

(4) R. du Pontavice de Heussey : *Villiers de l'Isle-Adam* (Albert Savine, édit., 1893), pp. 71 et 87.

rigé les épreuves des *Premières Poésies* qui devaient paraître chez Scheuring à Lyon, en décembre de la même année. Louis Tiercelin qui était son cousin, nous apprend que « Le Menant était très pieux et très savant des choses ecclésiastiques (5) », ce qui explique que Villiers lui demande des prières pour le repos de l'âme de sa grand'mère adoptive. Mais, outre les confirmations qu'elle nous donne sur la foi religieuse et les sentiments familiaux de l'auteur d'*Akëdysséril,* cette lettre, écrite vraisemblablement peu après le décès de Mlle de Kérinou, nous apprend que, si elle « ne quitta pas le grand lit à baldaquin où, à la fin de cette mémorable année [1863], Robert du Pontavice de Heussey la vit pour la première et la dernière fois de sa vie (6) », la bonne aïeule survécut près de huit années à cette visite. Mais mourut-elle en cet appartement de la rue Saint-Honoré, proche la place Vendôme, où le jeune du Pontavice lui présenta ses vœux de nouvel an? Mourut-elle à Paris, même? La lettre, ou plutôt le fragment de lettre ne nous renseigne pas à ce sujet. En dépit de cette incertitude, je fis faire des recherches aux Archives de la Préfecture de la Seine et j'appris que Mlle Marie-Félix Daniel de Kérinou était décédée le 13 août 1871 dans le XVII[e] arrondissement. Muni de la date et du lieu, ce fut sans difficulté que j'obtins une copie de l'acte de décès :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Extrait des minutes des actes de décès
du 17[e] arrondissement de Paris.

Du quatorze août mil huit cent soixante onze, dix heures, acte de décès de Marie-Félix Daniel de Kérinou, âgée de quatre-vingt sept ans, propriétaire, née à Lannion (Côtes-du-Nord), décédée hier matin, à huit heures, en son domicile, 49, rue des Batignolles, célibataire, fille légitime de (sans renseignements). Témoins, Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, trente-deux ans, homme de lettres, 49, rue des Batignolles, petit-fils adoptif, et Pierre Paupy, cinquante et un ans, employé, avenue de Clichy, 111, qui ont signé avec Nous, Officier de l'Etat-civil, après lecture. Suivent les signatures.

(5) Louis Tiercelin : *Villiers de l'Isle-Adam* (« La Nouvelle Revue », sept. 1900).

(6) R. du Pontavice de Heussey : *Villiers de l'Isle-Adam* (*op. cit.*), p. 87.

Pour copie conforme
Paris, le vingt et un juillet mil neuf cent trente-huit,
Le Maire,
Signé : Illisible.

En 1871, Villiers de l'Isle-Adam ne publia rien, qu'une pièce de vers, *A une grande forêt,* dans *Le Parnasse contemporain.* Encore ne s'agissait-il que de la réimpression d'un poème ancien, déjà paru dans *L'Artiste,* en 1868. Faut-il en conclure que la mort de sa «bonne maman» le toucha au point de suspendre pour un temps le jeu de ses facultés créatrices? C'est possible. Quoi qu'il en soit, cette mort marque une cassure profonde et très nette dans la vie matérielle de l'écrivain. Privé du refuge familial, le pauvre et grand Villiers va désormais traîner une existence désorbitée. Il ne fallut rien de moins que la grandeur de son nom pour le préserver des pires déchéances et la magnificence évocatrice de ses rêves pour lui voiler les affres et l'horreur d'un dénuement poussé jusqu'aux jours sans pain, aux nuits sans asile. Ceci donne si bien la mesure de cela qu'il est presque inutile de chercher d'autres témoignages de la noblesse millénaire de sa race et de la puissance de son génie.

Cependant, après la mort de sa grand'mère adoptive, Villiers de l'Isle-Adam conserva son père et sa mère pendant longtemps encore; mais si l'affection et l'admiration des deux vieillards ne lui manquèrent jamais, il dut souvent prélever sur les maigres et intermittentes ressources procurées par sa plume pour secourir leur propre détresse. D'autre part, l'incurable monomanie financière du marquis était pour son fils un spectacle affligeant qui lui interdisait l'abri régulier du toit familial.

La marquise mourut la première, le 12 avril 1882, à 5 heures du matin, 51, rue Saint-Roch à Paris. Le faire-part de ses obsèques et son acte de décès figurent dans l'ouvrage d'E. de Rougemont (7). Le même auteur écrit, page 257 :

Villiers perdit son père en 1885, il est difficile de fixer la date précise. La note suivante, parue dans *La jeune France,* en décembre, nous permet d'indiquer simplement ce mois :

Notre éminent collaborateur, M. Villiers de l'Isle-Adam, vient

(7) E. de Rougement : *Villiers de l'Isle-Adam* (*op. cit.*), pp. 228 et 396.

d'avoir la douleur de perdre son père. Le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam s'est éteint muni des sacrements de l'Eglise en sa quatre vingt cinquième année. Il était le doyen des Chevaliers de l'Ordre de Malte pour la Langue de France. Par un bref tout spécial de l'Ordre en date du 14 avril 1840, et d'après sa généalogie justifiée, le Conseil souverain de l'Ordre et le Grand Maître Carlo Candide, faisant une solennelle exception en sa faveur, l'avaient reçu dans l'Ordre comme descendant *incontestable* et *incontesté* de la branche aînée de la maison de Villiers de l'Isle-Adam, d'où est sorti le fondateur même de l'Ordre, après le siège de Rhodes.

Malgré de très grandes pertes de fortune, le marquis de l'Isle-Adam n'avait jamais sollicité d'emploi depuis la mort de Charles X, sous aucun gouvernement. Il avait épousé, en 1838, Marie-Francine de Carfort qui était d'une grande famille de Bretagne.

Nous nous associons de tout cœur à la douleur de son fils.

Villiers publiait alors *Axël* à *La Jeune France,* dont le numéro de décembre 1885 donnait la deuxième partie. La note ci-dessus a été sinon rédigée par lui, du moins sous son inspiration. On y retrouve le souci d'établir sa généalogie dont il était justement fier.

Je suis surpris de ce que M. de Rougemont déclare difficile la précision de la date du décès du marquis. Il existe aux Archives de la Préfecture de la Seine un merveilleux système de fiches que je signale à l'attention des chercheurs. Connaissant le nom exact et le mois du décès, il me fut très facile d'apprendre que Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam est mort le 1er décembre 1885 dans le XVIIIe arrondissement, dont la mairie me délivra, sur simple demande la copie ci-dessous :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE
Extrait des minutes des actes de décès
18e *arrondissement de Paris*
Année 1885

L'an mil huit cent quatre vingt-cinq, le deux décembre, à onze heures, acte de décès de Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, rentier, né à Maël-Pestivien (Finistère), décédé hier matin, à 80 ans, à cinq heures, en son domicile, 10, rue Hermel, fils de Jean-Jérôme-Charles de Villiers de l'Isle-Adam et de Marie-Gabrielle-Thomas Hamon de Threveneau (8), époux décédés,

(8) La véritable orthographe est : *Trévenno.*

veuf de Marie-Francine le Nepvou de Carfort. Dressé par Nous, Léon Lanquet, adjoint au maire du 18e arrondissement de Paris, chevalier de la Légion d'Honneur.

Pour extrait conforme
Paris, le vingt-deux juillet mil neuf cent trente-huit.

Le Maire,
Signé : Illisible.

La note de *La Jeune France* et l'acte officiel de décès sont également erronés en ce qui concerne l'âge du défunt. Il avait moins de 85 ans et plus de 80 ans puisqu'il était né le 30 août 1804 à Maël-Pestivien. Il avait donc 81 ans révolus depuis le 30 août 1885. Ceux qui voudraient vérifier au lieu de naissance feront bien de remarquer que Maël-Pestivien est situé dans les Côtes-du-Nord et non dans le Finistère comme l'indique encore par erreur l'acte de décès.

Puissent ces quelques précisions de dates et de lieux être l'occasion de découvertes futures sur la vie glorieuse et misérable, aussi passionnante que l'œuvre, de Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste, comte de Villiers de l'Isle-Adam.

JOSEPH BOLLERY.

§

Documents baudelairiens. — Sources et conjectures. — Les *Œuvres posthumes* de 1908 ont recueilli (p. 61) un quatrain de Baudelaire qui n'aurait guère mérité cet honneur, n'était que le poète y a une fois de plus affirmé son *credo* esthétique, en soutenant que la beauté, c'est la nature arrangée et retouchée par l'homme. Une dame lui ayant envoyé des fleurs en le priant de les mettre à sa boutonnière :

Car toujours la nature embellit la beauté,

il répondait :

Je vis et ton bouquet est de l'architecture :
C'est donc lui, la beauté, car c'est moi la nature;
Si toujours la nature embellit la beauté,
Je fais valoir tes fleurs... me voilà trop flatté.

Et, dans *Le peintre de la vie moderne*, au début du chapitre intitulé *Eloge du Maquillage*, on le verra revenir sur le thème du vers ici par deux fois reproduit en italique :

Il est une chanson, tellement triviale et inepte qu'on ne peut guère la citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui traduit fort bien, en style de vaudevilliste, l'esthétique des gens qui ne pensent pas. *La nature embellit la beauté!* Il est présumable que le *poète*, s'il avait pu parler en français, aurait dit : *La simplicité embellit la beauté!* Ce qui équivaut à cette *vérité*, d'un genre tout à fait inattendu : Le *rien* embellit ce qui est.

A quelle « chanson, tellement triviale et inepte » appartient donc le vers qui excitait si fort l'ire de notre auteur? Et quel était ce poète qui ne pouvait pas « parler en français? » Je l'ai cherché longtemps, et en vain demandé à bien des érudits. Et pourtant — ah! que nous sommes ignorants! — il s'agissait là d'un morceau célèbre entre tous, — de la *cavatine* (paroles de Planard, musique de Herold) que chantait l'amoureux dans *Marie*, opéra-comique dont Vapereau et Larousse enseignent qu'il fut représenté à la salle Feydeau avec le plus vif succès, le 12 août 1826.

Voici donc le couplet en cause, où l'on remarquera que l'aphorisme vomi de Baudelaire tient non pas un, mais deux vers :

HENRI (*rêveur*)

Une robe légère
D'une extrême blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur,
Ah! telle est la parure
Dont je suis enchanté,
Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Crois-tu donc que mon Emilie
Puisse devenir plus jolie ?
Que ces plumes et ces bijoux,
Cette ceinture en broderie,
Cette belle écharpe d'Asie
Rendent jamais ses traits plus doux?
Non, c'est une chimère,
Une robe légère,
Etc.
(ACTE I, sc. II).

Peut-être le lecteur estimera-t-il avec moi que Baudelaire s'est montré bien rigoureux pour cette innocente chanson. Qu'elle soit faite de vers de mirliton, personne n'y contredira. Mais n'est-ce pas précisément de ceux-là que la musique s'accommode le mieux, et cette cavatine ne respire-t-elle pas, si j'ose ainsi dire, une *cucuterie* tout-à-fait savoureuse? Si jamais on reprend *Marie,* je gage pour ma part que les couplets d'Henri seront bissés et trissés comme ils le furent il y a plus d'un siècle, car, si bêtes et si plats qu'ils soient, on ne peut leur dénier une *fraîcheur vieillotte* à laquelle la pourriture de notre civilisation nous force à prêter un charme chaque jour plus puissant. Mais, pour apprécier ce charme-là, sans doute manquait-il à Baudelaire un recul suffisant, — celui des années dégoûtantes de sang et empuanties d'un infernal *progrès* que notre génération a « vécues »...

§

Voici maintenant deux conjectures, où rien — je m'empresse de le reconnaître — n'oblige le lecteur à me suivre, car, en vraies et pures conjectures qu'elles sont, elles procèdent de l'intuition et du calcul des probabilités dont les postulats et conclusions sont toujours discutables, — et qui pourtant s'imposent à moi avec presque autant de force que, dans son évidence, la source ci-dessus signalée.

I

On sait qu'une des grandes douleurs dont souffrit Baudelaire lui vint du remariage de sa mère, où il vit une trahison conjugale et une infidélité maternelle, — je ne crois pas avoir besoin d'insister là-dessus, puisque tous ses biographes l'ont fait, freudiens ou non, et qu'il en est resté quelques traces dans son œuvre, — témoin par exemple *La Lune offensée.*

On sait aussi qu'au cours de son interminable séjour à Bruxelles, le poète lisait quotidiennement l'*Indépendance belge* dont il connaissait le directeur Léon Bérardi comme le principal rédacteur littéraire, Gustave Frédérix, et qui publia ses *Bons Chiens.*

On sait enfin — ou du moins ses fidèles devraient savoir

que, parmi les *Petits poèmes en prose* qu'il eut en projet et dont ne nous sont restées que des listes, il y en a un qui devait avoir pour titre : *N'offensons pas les mânes.*

Ceci rappelé, qu'on veuille bien lire le « fait divers » suivant, rapporté dans l'*Indépendance belge*, n° du 10 novembre 1865 :

Extrait du *Journal de Roanne.*

« Il y a quatre ans, la femme R... perdit un mari qu'elle adorait, et, dans le paroxysme de sa douleur, elle avait juré au moribond de ne jamais contracter un second mariage. Cependant, après un veuvage de quatre années, elle se vit courtiser par un jeune homme, maréchal-ferrant dans la commune de Cer...

» Ce prétendant ne lui déplaisait pas, et elle en vint à regretter son serment. Malgré cela elle s'engagea, paraît-il, sérieusement envers son nouveau prétendant; l'amour ne triomphe-t-il pas toujours des obstacles! Toutefois, la femme R... éprouvait de vifs scrupules; placée entre le remords qui aiguillonne et le souvenir d'un serment qui la retenait, elle était agitée par les tourments secrets de cette lutte de son cœur avec sa conscience.

» Le jour de la *fête des morts*, c'est-à-dire le 2 novembre, elle alla prier sur la tombe de son mari. Elle lui demanda pardon de se laisser entraîner à un nouveau mariage et de l'avoir oublié. Son imagination surexcitée et troublée crut entendre une voix qui sortait du tombeau et qui criait : *Jamais!* La malheureuse femme tomba évanouie.

» Le modeste cimetière était, ce jour-là, parcouru par un grand nombre de pieux visiteurs. On releva la femme R..., on la transporta dans son domicile, où les soins qui lui furent prodigués la tirèrent un instant de son évanouissement; ce fut à ce moment qu'elle en raconta la cause. Mais le coup porté avait été si violent, qu'elle ne tarda pas à retomber dans des spasmes nerveux que l'on ne put calmer, et qui finirent par emporter la malheureuse femme dans la matinée du 3 novembre. »

II

Revenons maintenant aux *Œuvres posthumes.* — Page 405, sur une liste où le collecteur, en 1908, avait réuni tous les titres de *Romans et Nouvelles* relevés dans les papiers de Baudelaire, on trouve celui-ci : *Boniface. Le Triomphe du jeune Boniface.*

Or, ouvrons de nouveau la collection de l'*Indépendance*

belge, à la date du 26 novembre 1865; nous allons y rencontrer, encore aux faits-divers, un récit où il est question d'un *jeune Boniface,* récit qui, dans son horreur, correspond tant au projet mentionné dans les mêmes papiers : « Trouver des aventures horribles, étranges.. » qu'à la magnifique apostrophe par laquelle Baudelaire terminait *Mademoiselle Bistouri,* un poème en prose qu'on peut rapporter à peu près à la même époque :

Seigneur, mon Dieu! vous, le Créateur, vous, le Maître; vous qui avez fait la Loi et la Liberté; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge qui pardonnez; vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une lame; Seigneur, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits *et comment ils auraient pu* ne pas se faire?

Voici la relation en question :

On lit dans le *Journal de Forcalquier :*

» Pour deux sous, un enfant de onze ans a assassiné un enfant de huit ans!

» Ce crime a été commis la semaine dernière à St-Etienne-les-Orgues.

» Vendredi, 10 novembre, quatre bergers au nombre desquels se trouvaient Boniface, Eugène et Millon Joseph, gardaient leurs troupeaux au quartier des *Graves,* à un kilomètre de St-Etienne.

» Dans la journée, Millon proposa à ses camarades de jouer à la *chincho,* et, pour ne pas abandonner complètement les troupeaux, en confia la garde au jeune Boniface, et lui donna deux sous pour sa peine.

» Le soir, quand vient l'heure du départ, pendant que les deux autres bergers rassemblent leurs brebis, Millon réclame les deux sous à Boniface, en disant qu'il ne lui avait pas bien gardé son troupeau. Celui-ci, fort de son droit, ne répond que par un refus. Millon garde le silence quelques instants; puis, voyant que les deux autres compagnons sont assez loin d'eux, il enlève les sonnettes du troupeau de Boniface, pour ne pas éveiller l'attention des habitants du voisinage. Tout à coup, avec un sang-froid imperturbable, il s'élance sur son camarade, arrache son bâton et

lui en assène sur la tête plusieurs coups très violents qui le renversent contre terre.

» Le sang jaillit de toutes parts, couvre les habits de la victime et de l'assassin, et des traces se voient encore à dix mètres du lieu de cette terrible scène. Le meurtrier redouble ses coups; enfin, quand il est bien assuré de n'avoir plus sous les yeux qu'un cadavre, il le retourne de manière à ce qu'il présente la face au ciel, et plongeant la main dans la poche de son *ami*, il saisit avec une joie féroce ses *misérables* deux sous. Sans aucune émotion, il réunit le troupeau de la victime au sien, le reconduit à la bergerie de son maître, cache son argent dans la muraille, va laver ses mains ensanglantées et rentre chez lui.

» On s'aperçoit bientôt de l'absence de Boniface. Les soupçons les mieux fondés planent sur Millon. La justice se rend à St-Etienne, interroge le berger. Millon raconte son crime sans pâlir, répond aux questions les plus délicates sans donner une marque de sensibilité, sans verser une larme. Nous l'avons vu dimanche, conduit en prison, et traverser les rues de notre ville la tête haute, le regard insolent et assuré. »

Evidemment on peut faire valoir contre cette « source » que, dans le récit du *Journal de Forcalquier*, ce n'est pas le jeune Boniface qui « triomphe » comme dans le titre de Baudelaire, bien au contraire. Mais cette objection-là présente-t-elle une réelle solidité? Ne suffit-il pas, pour la détruire, de s'aviser que la première idée de tout auteur utilisant ce document devait aller fatalement à inverser les noms des personnages qu'il met en scène, de façon que celui de Boniface, si candide, échût par une ironie savoureuse, au monstre assassin? Et puis n'y a-t-il pas lieu d'admettre que, partant de ce fait divers, le poète avait pu concevoir tel développement de ses données qui transformât en un triomphe (mystique sans doute) le martyre du jeune Boniface?

Encore une fois je ne prétends convaincre personne du bien-fondé de mes conjectures. Mais pour ma part je ne les crois guère aventurées, car il me semble difficile de rapporter au simple hasard la double rencontre que je viens de signaler. Baudelaire certes avait pris en horreur les gazettes, qu'il est « impossible de parcourir sans y retrouver à chaque ligne les signes de la perversité la plus épouvantable » (*Mon*

Cœur mis à nu). Mais c'est un fait que nonobstant les annales du crime exerçaient sur son esprit une véritable fascination, nul doute qu'il n'en ait souvent tiré des idées que son génie se proposait de féconder.

§

Répondant les 1er et 15 juillet à une question que j'avais posée dans le *Mercure* du 1er juin, M. Pierre Dufay — *muchas gracias* à mon distingué confrère! — a apporté des renseignements dont il résulte avec certitude que le poème des *Lits,* donné par Zola comme de Baudelaire au cours de son article du *Gaulois* en date du 10 janvier 1869, est en réalité de Paul Alexis et avait pris place dès 1881 avec une strophe de plus et des variantes, dans le *Nouveau Parnasse satyrique.* Dont acte. Voilà un point acquis et qui n'était pas le moins important; mais qu'il me soit permis de rappeler que pour pouvoir enterrer la question des *Vieilles plaies,* il en reste trois autres à élucider :

1° Qu'est devenu ce manuscrit qui, au témoignage tant de Francis Magnard que d'Emile Zola, contenait 6 pièces et appartint à Marius Roux?

2° Quelles pièces contenait-il, outre *L'Amphithéâtre* et *Les Lits?*

3° Doit-on les rapporter toutes à Paul Alexis, *l'Amphithéâtre* aussi bien que les pièces non retrouvées, ou admettre que sous le titre collectif de : *Les Vieilles plaies,* un collectionneur fantaisiste avait réuni des pastiches d'origines diverses?

JACQUES CREPET.

LETTRES ROMANES

Jean Théodore-Aubanel : *Théodore Aubanel. Ses deux voyages en Italie,* Maison Aubanel père, Avignon. — J. Bouzet et Th. Lalanne : *Du gascon au latin* (*Origines latines du gascon*), Lib. Bénesse, Saint-Vincent-de-Paul, Landes. — Les revues félibréennes, *Les Archives de Trans en Provence, Occitania, Calendau, Calendal, Lou Félibrige, Lo Gai Saber.* — Une sottise académique. — Manifestations. — Julien Brabo (Jan Castagno).

Lors du cinquantième anniversaire de la mort de son père (1), M. Jean Théodore-Aubanel a présenté à l'Académie

(1) Une coquille m'a fait écrire, dans ma chronique du 1er novembre 1937 : « Aubanel mourut le 31 octobre 1836...» C'est naturellement 1886 qu'il fallait lire.

de Vaucluse dont il fut le président, un mémoire publié par la maison Aubanel père, d'Avignon : **Théodore Aubanel. Ses deux voyages en Italie,** deux voyages que le poète provençal accomplit à quelque vingt ans de distance.

D'abord sont présentés les deux frères de Théodore Aubanel : Joseph, qui était peintre, et Charles, qui s'associa avec Théodore pour diriger l'imprimerie paternelle, Charles, « explorateur en chambre », selon le mot de son frère, et qui, bien que n'ayant guère quitté son fauteuil, fut pourtant cité par la *Revue d'Orient,* en 1859, parmi les orientalistes célèbres.

A la fin de l'hiver de 1854, la famille Aubanel, désirant que Théodore oubliât la gracieuse Zani qui venait d'entrer au couvent, et que le poète aimait toujours, lui conseilla de faire un voyage à Rome. Voyage sans histoires, semble-t-il, sinon sans mélancolie : Théodore Aubanel grava le nom de sa bien-aimée sur la coupole du dôme de Saint-Pierre, et un peu plus tard, il écrivait au félibre Tavan :

Monte dans la boule de Saint-Pierre, et là, regarde à droite, un peu bas, si tu ne verras pas le nom de Jenny et le mien que, l'an passé, j'avais gravé sur le bronze; j'y cassai mon couteau.

Et puis Théodore Aubanel fonda un foyer; ainsi souvent la vie panse bien des plaies... Et le 23 juin 1873, il télégraphia à son ami Ludovic Legré, qui habitait Marseille : « Arriverai ce soir onze heures, partirons demain Gênes, viens m'attendre à la gare. »

De ce second voyage, le poète rapporta quelques pièces parues dans *Les Filles d'Avignon,* parmi lesquelles « L'Escalier des Géants » (au palais Saint-Marc) qui se termine ainsi :

Enterin lou lioun de Saint-Marc que te gardo,
En fernissènt dis alo, o vièi palais! regardo
Li barrulaire estrange, Anglès, American,
Mounta, pàli nanet, l'escalié di Gigant.

(Cependant le lion de Saint-Marc qui te garde, — En frémissant des ailes, ô vieux palais! regarde — Les étranges errants, Anglais, Américains, — Monter, pâles nain, l'escalier des Géants.)

Legré critiqua le début de ce poème :

Une seule petite critique. Au sujet des citernes, supprime cet

hémistiche : *ounte s'agrapo l'éurre* (où s'attache le lierre). On voit trop que cet *éurre* n'est là que pour la rime, car ce détail est essentiellement faux. Autour d'une vieille margelle de puits, le lierre fait très bien. Mais le comprend-on venant recouvrir ces magnifiques bas-reliefs de bronze, œuvre d'un Cellini ou d'un Sansovino! Et puis dans une description de Venise, il faut être très sobre de végétations, car la verdure y est l'exception.

Pour l'herbe qui peut croître dans l'escalier, passe, et encore!...

Ah, l'imagination provençale!

Aubanel fut de retour à Avignon vers la mi-juillet.

Il faut remercier M. Jean-Théodore Aubanel d'avoir, pour les admirateurs de son père, soulevé un coin de voile sur *aquel Aubanèu que semblo mut, en quau lou fiô couvo, que counèis lis astre, que trevo li pastre* (cet Aubanel qui semble muet, en qui le feu couve, qui connaît les astres, qui hante les pâtres).

M. Louis Madelin a dit, dans sa réponse au discours de réception de M. Léon Bérard à l'Académie française :

Vous demandâtes à votre tante pourquoi, après tout, elle vous y amenait [à Paris]. Et cette Béarnaise éclairée dévoila enfin sa pensée : « C'est, mon enfant, répondit-elle, pour que tu apprennes bien la langue française. » Vous avez, à Paris, très bien appris la langue française, sans oublier, certes, le béarnais...

Bel hommage à quoi dut être sensible M. Léon Bérard qui, dans la préface du livre de MM. J. Bouzet et Th. Lalanne : **Du gascon au latin,** a écrit :

Il n'est guère de préjugés plus répandus et plus tenaces que ceux qui se sont formés autour du mot et de la notion de « patois ». Les langues méridionales que l'on parle encore aux environs d'Avignon et d'Arles, dans la région de Toulouse, à Dax, à Pau et à Orthez, ce n'est là, pense-t-on assez communément, que du français corrompu, du français dégénéré. Et des illettrés ne sont pas seuls à professer une erreur aussi grossière : elle a trouvé créance auprès d'hommes assez instruits et qui ont même feuilleté l'inestimable Littré, mais en omettant de lire la préface qui les eût détrompés à jamais.

Et encore :

...Et il ne s'agit en tout ceci que de bien apprendre le français aux enfants de la France, de leur donner le sentiment des beautés et des difficultés de la langue de leur patrie. Puisque le provençal et

le gascon y peuvent servir, louons MM. J. Bouzet et Th. Lalanne d'avoir promu à la dignité austère d'une discipline classique les parlers de chez nous.

C'est de quoi scandaliser, nous le savons, tels contempteurs des langues du midi. Seraient-ils tous incapables de se rendre à l'évidence d'un fait expérimentalement constaté? On parle un affreux charabia dans ceux de nos villages et bourgs du Sud-Ouest où il a été décidé que l'on ne parlerait plus le « patois ».

Dans leur manuel fort bien composé, MM. Bouzet et Lalanne recherchent les origines latines du gascon. D'abord, des notes claires pour son utilisation, où les auteurs démontrent par exemple que *heuguèra,* fougeraie, vient de *filicaria,* et que *fodere,* creuser, a fait *hode;* des notes sur le gascon et le béarnais; sur la lecture et la graphie; sur le latin vulgaire. D'importants chapitres sur la phonétique et la morphologie, des petits textes gascons anciens et modernes bien choisis, et enfin un très important lexique de quelque 2.500 mots font de ce manuel un très utile instrument de travail qui permet de constater que « lorsqu'un groupe humain élabore au cours des siècles une langue à son usage, il suit, sans qu'il s'en doute, des lois à peu près aussi constantes que celle de la gravitation, et qu'en dépit de ce que l'on pourrait attendre, la fantaisie de l'homme n'a guère plus joué dans l'évolution du quatrième règne [du verbal] que la monstruosité dans les trois autres ».

On sait quel mal ont les petites revues en général, et les revues félibréennes en particulier, à subsister; qu'on veuille bien imaginer les efforts toujours renouvelés et désintéressés nécessaires à leur publication, la volonté de vivre dont elles font preuve à chaque numéro. Il faut saluer les revues de langue d'oc qui, non seulement s'accrochent ferme, mais encore parviennent, en n'augmentant pas sensiblement leur prix, à ne pas réduire leur volume. Certes, il y a quelquefois des retards, mais les lettres d'oc exigent-elles tant de ponctualité? Qu'on accueille donc chaleureusement ces revues comme elles viennent, en leurs robes modestes mais nettes, un peu provinciales aussi, avec tout ce que ce mot a de frais et de charmant. On sent au sein de chacune une foi dont certains « francimans » ont tort de sourire, qui parlent de

bonne volonté, alors qu'il ne s'agit que de volonté : la volonté de maintenir, contre vents et marées, la noblesse de la langue occitane, extrêmement riche, et que veulent, non seulement sauver du nivellement général par les cuistres, mais encore développer quelques hommes de mérite.

Le provençal a-t-il été engendré par le bas-latin? Ce n'est pas sûr du tout, si l'on en croit M. Jean Barles qui, dans **Les Archives de Trans en Provence** (décembre 1937), se défend de toute son énergie contre la thèse romaniste de Raynouard, Paul Meyer, Gaston Paris, F. Diez, etc. :

> La thèse romaniste est basée sur ce postulat que les habitants de la Gaule ont abandonné l'usage de leurs idiomes pour se mettre à parler un succédané du latin ou, disent les augures, d'un bas-latin venu du patois romain. Or la preuve est faite que matériellement cette substitution n'a pu se faire. Le petit nombre des Romains parlant latin; les rapports des occupants avec les groupements et non avec les individus; la difficulté des déplacements et des communications; la vie locale d'alors limitée à la satisfaction sur place de tous les besoins; le particularisme de nos ancêtres; la persistance avec laquelle ils ont gardé leurs parlers anciens depuis quatre siècles et demi de vie française, etc., attestent que si le latin a forcément donné quelques termes aux parlers indigènes de la Gaule, il ne s'est pas substitué à eux.
>
> Ce qu'on appelle le bas-latin, n'est pas du tout ce que pensaient ceux qui l'ont invoqué, ce n'est ni une langue corrompue ni un argot, c'est une présentation graphique sous un vêtement latin de termes celtes, ibéro-celtes, ibéro-ligures, relevés en Gaule et en Italie, là où ces peuples ont longtemps dominé : vallée du Pô, Ligurie, Ombrie et même Latium avant la fondation de Rome.

D'ailleurs, y aurait-il tellement lieu d'être fiers de l'influence latine? Pour MM. Marius-Ary Leblond, la Gaule n'a rien gagné à devenir romaine, car Jules César a trouvé dans cette Gaule, qu'il mettait à feu et à sang, une civilisation avancée, humaine et douce, plus proche de l'hellénisme que du latinisme.

Et M. Raoul Roche, dans le même numéro des *Archives de Trans en Provence*, vient à la rescousse assez vigoureusement :

> Pourquoi maintenant les philologues ont-ils mis le latin à la base de cette évolution à laquelle ils tenaient tant? Pour que cela fasse encore plus harmonieux et mieux ratissé? A cause de préférences instinctives nées dans des subconscients gorgés de littérature

classique et d'émotions universitaires? Parce que le latin est une langue très noble et très digne, une langue de professeurs, un idiome qu'apprennent des gens à binocle dans les in-folios dont beaucoup sont même reliés en veau.

La thèse de l'origine latine débute à la Renaissance, parmi un enthousiasme tout neuf, tout verdoyant, tout puéril pour l'antiquité gréco-romaine. C'est une doctrine, mais c'est surtout un « climat ». Michelet, qui n'était pas romaniste, disait avec désenchantement : « La langue française a mieux aimé se recommander de ses liaisons avec cette noble langue romaine que de sa parenté avec des sœurs moins brillantes. »

Dans une foule d'autres domaines d'ailleurs, l'érudition officielle marque la même tendance à chercher à ses évolutions en papier mâché des origines nobles et flatteuses. Toute écriture est plus ou moins phénicienne, tout art primitif est byzantin ou sassanide, toute légende plutôt orientale.

Lors de l'assemblée d'**Occitania** tenue à Montpellier le 31 octobre 1937, deux documents, dont le texte a été publié par *Calendau* notamment, furent discutés et adoptés : une pétition pour l'enseignement de langue d'oc, dont les considérants sont d'un grand intérêt, et qui a été envoyée au ministre de l'éducation nationale, et un projet de règlement instituant l'enseignement de cette langue, divisé en trois degrés. Puissent ces documents n'être pas définitivement oubliés dans quelque carton vert!

Dans **Calendau** (décembre 1937) des miettes sur Devoluy, par M. Léon Teissier; de M. René Fournier, un article sur le poète auvergnat Louis Debrons, à qui la cigale d'or allait être décernée au cours du Consistoire félibréen tenu à l'occasion des fêtes de Sainte-Estelle, et qui succède ainsi à la tête de la maintenance d'Auvergne, à Arsène Vermenouze, au duc de la Salle de Rochemaure et à Louis Delhostal. Dans les numéros de février, mars et avril, un long et beau poème : « D'un jardin », par Mlle Marcelle Drutel, qui continue ainsi à écrire d'aussi bons vers que l'Aubanelenco qu'elle fut naguère.

Le dernier numéro de 1937 de la revue **Calendal** a donné une très utile bibliographie succincte des études écrites sur Frédéric Mistral.

Lou Felibrige, qui avait suspendu sa publication après

vingt-deux ans, a reparu sous la forme d'un bulletin trimestriel dirigé par M. Marius Jouveau, capoulié du Félibrige.

Dans **Lo Gai Saber** (janvier), M. Marcel Carrières compare le wallon, « dialecte d'oïl, apparenté au lorrain et à l'artésien, et très peu influencé par le flamand », avec la langue d'oc, et donne quelques exemples : *qwérî*, quérir (occ. *quèrre*); *rèw*, vx fr. rupt, ou ru (occ. *riu*); *êwe*, vx fr. ève (occ. *aiga*); *û*, huis; *tchàsses*, vx fr. chausses, mais avec, en wallon le sens de « bas » (occ. *debàs*) [Et même *chausses*, plus simplement]; *crâma*, crémaillère (occ. *cramahl*); *pôple*, peuplier (occ. *pibol*), etc.

Dans le **Complément du dictionnaire de l'Académie française** (1856), cette définition qui a dû faire frémir les Auvergnats arvernisants qui l'ont lue :

> *Auvergnat*, s. m. (linguist.) Dialecte roman qui se parle dans les départements de l'Allier, de la Loire, de la Haute-Loire, de l'Ardèche, de la Lozère, du Cantal et du Puy-de-Dôme.

Les fêtes de la **Sainte-Estelle** ont été cette année particulièrement brillantes. Coïncidant avec la Pentecôte, elles se sont déroulées du 5 au 7 juin à Foix, où elles étaient organisées par l'*Ecole des Pyrénées :* messe avec sermon en langue d'oc par M. l'abbé Salvat, majoral du Félibrige; cour d'amour avec chants et danses par de nombreux groupements, remise des récompenses des jeux floraux; jeux équestres par les gardians de Camargue; théâtre d'oc, etc.

Le 24e anniversaire de la mort de **Mistral** a été célébré le 24 mars à Maillane, le 20 à Marseille, le 25 à la Faculté de droit d'Aix, et aux « *Amis de la Langue d'Oc* » à Paris; le 27, de nouveau à Aix devant le monument élevé à Mistral en 1931; le même jour à Cannes, Salon et Toulon. D'autres commémorations ont eu lieu à Arles, Montpellier, etc.

Le vingtième anniversaire de la mort du chanoine **Justin Bessou** (1845-1918) a été célébré les 14 et 15 août à Villefranche-de-Rouergue; à Saint-Salvadou, dans le Ségala (le poète naquit à Méjalane), et à Saint-André-de-Najac, au bord de la Sérène, aux confins du Rouergue et de l'Albigeois, où Justin Bessou fut curé pendant plus de vingt ans, et où il écrivit la majeure partie de son œuvre, qui est abondante.

On lui doit : *Besucarietos, Risouletos, Prouderbis, Debinaretos; Countes de l'Ouncle Janet, Countes de la Tata Mannou, Dal Brès a la Toumbo,* etc.

Mort, le 31 janvier, à Alès, du majoral **Julien Brabo.** Né en 1859, Julien Brabo (Jan Castagno) avait reçu la cigale d'Aquitaine en 1881; il était l'auteur de *La Mielado* (1914), *Grumos e rires* (1919), *Vitourino* (1920), *Sèt conte cevenôu* (1921), *Uno vesprado teatralo* (1922), *Margal* (1922), *La grando pieta de Carnaval* (1924), *Lou Mistèri Crestian* (1924), *Simoun lou Minur* (1926), *E zôu rabô!* (1930), *Lous Fusèls d'Or* (1934).

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES ALLEMANDES

Talleyrand au théâtre. — Hermann Kesser : *Talleyrand und Napoleon.* Chronique dramatique en sept tableaux. Verlag Oprecht, Zürich.

Le 17 mai 1938 — centième anniversaire de la mort de celui que Gœthe avait appelé « le plus grand diplomate de son temps » — le théâtre de Bâle donnait la Première de **Talleyrand et Napoléon,** le nouveau drame de Hermann Kesser, qui d'emblée s'est révélé le grand succès de la saison. Un public de choix, en grande partie composé de littérateurs, d'artistes et de critiques, s'était donné rendez-vous à cette Première et le plus grand tragédien d'Allemagne, Bassermann, tenait, ce soir-là le rôle principal qu'il a marqué de sa griffe, ineffaçablement. On ne saurait imaginer de Talleyrand plus nuancé, plus éblouissant que le sien, évoluant sur la scène, en dépit de son fameux pied bot, avec une *maëstria* plus endiablée, ni plus tranquillement assuré dans sa superbe à la fois de gentilhomme, d'ancien prélat et de diplomate prêt à faire face aux situations les plus inattendues, voire les plus désespérées.

Le talent de l'illustre interprète était d'ailleurs admirablement servi par le dialogue incisif, taillé à facettes, par une dialectique dramatique savamment graduée, sous forme d'antithèse, et par la mise en scène la plus irréprochablement documentaire qui se puisse souhaiter. Hermann Kesser a intitulé sa pièce « chronique dramatique », rompant délibérément avec la formule traditionnelle du drame historique en cinq actes. Il lui a paru que les possibilités illimitées

qu'offrait une personnalité aussi multiforme que celle de Talleyrand ne pouvaient être ramenées aux proportions réduites d'une histoire d'amour ou d'une intrigue politique. Il importait d'évoquer dans toute son ampleur le cadre historique où cette prodigieuse carrière s'est déroulée, et les multiples péripéties dont la succession seule permettait de révéler les aspects variés et les dessous cachés d'un pareil caractère. L'auteur a donc ramassé cette longue existence en sept tableaux dont chacun marque un tournant décisif à la fois dans l'histoire de l'Europe et dans la destinée du grand diplomate; et pour chaque étape nouvelle il a pris soin de préciser la physionomie de son personnage, s'inspirant chaque fois d'un portrait différent, sorti du pinceau d'un peintre contemporain illustre — Greuze, Mme Vigée-Lebrun, François Gérard ,Ary Scheffer — où se trouve fixé ce moment particulier d'une personnalité, en apparence du moins, si insaisissable, si versatile et si fuyante.

Quel homme était-ce donc que Talleyrand? Avec une insistance peut-être un peu appuyée, Hermann Kesser pose ce point d'interrogation sous le regard des spectateurs, en faisant dès le début défiler sur le rideau encore abaissé de la scène, en guise de prologue, trois notices nécrologiques consacrées par trois journaux de l'époque à l'illustre moribond, quelques jours avant son décès. « Un des plus glorieux fils de la France, le diplomate de génie qui pendant un demi-siècle a tenu entre ses mains le sort de sa patrie et celui de l'Europe », en ces termes pontifie l'organe officiel, le *Constitutionnel.* « Le diable boîteux qui retourne en enfer », ricane le frondeur *Charivari.* « Etait-ce vraiment un grand homme? » s'interroge le libéral *Journal des Débats,* quelque peu perplexe au spectacle des multiples avatars de cette vie politique qui s'est employée, tour à tour, au service des régimes les plus dissemblables.

Incontestablement une réhabilitation de Talleyrand est aujourd'hui dans l'air. Elle se trouve préparée dans le livre récent, désormais classique, du dernier historiographe de Talleyrand, Duff Cooper, premier lord de l'Amirauté britannique. Hermann Kesser a puisé à cette source plus d'une inspiration heureuse. Mais il a dramatisé cette réhabilitation

par le contraste constant où il se plaît à nous montrer la figure et la destinée du grand diplomate avec la figure et la destinée du grand Empereur des Français. Talleyrand et Napoléon forment ainsi chez lui une sorte de couple symbolique et prédestiné où prennent corps à la fois des tempéraments opposés et des principes politiques contradictoires, en une antithèse fondamentale, en quelque sorte « dialectique ». Certes, à première vue, Talleyrand paraît écrasé sous cette comparaison. Il n'a rien d'un héros. Il est trop viveur, trop attaché à tous les plaisirs de la vie, à toutes les vanités de la parade brillante, pour accepter les durs sacrifices, les continuels dangers et les responsabilités redoutables que comporte la vie d'un conquérant ou l'autorité d'un chef de gouvernement. Il le confesse sans ambages à Napoléon : la guerre ne fait pas du tout son affaire et il repousse une grandeur qu'il faudrait acheter à un pareil prix. — Tout à l'opposé, Napoléon représente l'inexorable démon de la guerre, le Destin de l'Histoire, dont on entend, quand il monte l'escalier, sonner les bottes éperonnées et le pas précipité. Il est la Volonté de Puissance insatiable qui pose ses dures exigences et en tire les conséquences inéluctables, indifférente à tout bonheur humain, sourde à tous les conseils de la sagesse modératrice. Et pourtant, à de certaines heures, ce conquérant éprouve que la diplomatie lucide, souple et réaliste d'un Talleyrand pourrait, seule, assurer à son règne ce qui toujours lui manquera : une paix durable, un ordre stable, les sympathies de l'Europe et une légitimité universellement reconnue. Talleyrand est le cerveau le plus lucide, merveilleusement organisé pour concilier les antagonismes ou pour réparer les désastres causés par le déchaînement des puissances brutales et aveugles. Gœthe saluait en lui « le plus grand diplomate de son temps ». Et n'y a-t-il pas une similitude secrète entre ces deux pensées, celle du grand poète et celle du grand diplomate, chacun, dans son domaine, occupé à penser l'ordre au milieu d'une des époques les plus bouleversées qui aient jamais existé?

Et, de son côté, Talleyrand reconnaît que, pour réaliser tous ses desseins, sa diplomatie aurait eu besoin de s'appuyer sur la force d'un partenaire doué pour l'action et le com-

mandement. « Bonaparte est le Seul et l'Unique, avait-il dit à la veille du 18 Brumaire; lui et moi, nous ne sommes désormais plus qu'un. » Pareillement, arrivé au terme de sa longue existence, lorsqu'il contemple une dernière fois le portrait de ce maître défunt qu'il a tour à tour servi et trahi, et qu'il ne peut s'empêcher d'admirer et d'envier :

En guise d'adieu, lui dit-il, voilà, Sire, ce que j'ai encore à vous dire. A vos côtés j'aurais pu être le plus grand homme d'Etat de tous les pays. Une partie seulement de ce que je suis a pu être réalisée pour le bien de mes contemporains. Et cela, c'est votre faute. C'est pourquoi je vous hais. Les autres je les ai méprisés. Mais vous, je vous ai haï avec toutes les forces de mon être, vous l'unique en qui j'aurais voulu croire comme jamais je n'ai cru en aucun homme, ni avant vous, ni après vous...

Napoléon et Talleyrand, l'Homme d'Action et le Négociateur — deux principes opposés, aussi essentiels, l'un que l'autre, à la Vie et à l'Histoire. Qu'ils n'aient pas réussi à s'accorder, à conclure une alliance durable, ce fut tragique pour la France, pour l'Europe, autant que pour les deux partenaires. La plus vaste et la plus lumineuse Pensée humaine, celle d'un Gœthe, avait su allier dans une admiration commune le génie politique de Napoléon et l'habileté diplomatique de Talleyrand, l'Homme d'action et le Négociateur. Peut-être regrettera-t-on que dans le drame de Hermann Keser cete suprême synthèse humaine ne soit indiquée qu'incidemment : elle aurait donné au conflit un caractère plus profondément humain, et tempéré le jugement un peu partial qui finalement s'en dégage.

C'est en effet sous les espèces d'un antagonisme irréductible que se dessine le parallèle entre les deux protagonistes, antagonisme dont nous suivons les progrès de scène en scène. Il éclate dans toute sa brutalité, au moment où Napoléon, rentrant d'Espagne au Palais des Tuileries, en pleine guerre, a convoqué ses généraux. A travers les portes fermées de la salle du Conseil d'Etat arrivent sur la scène les éclats de voix du dictateur irrité de sentir monter une sourde résistance à sa politique guerrière. Il dénonce un complot dont il accuse ses ministres, Fouché et Talleyrand, de tenir les ficelles. Brusquement la voix se tait; la porte du Conseil s'ouvre et Napo-

léon s'avance sur la scène où il aperçoit, accoudé à la cheminée, Talleyrand aux écoutes dans l'antichambre. Sa fureur, à ce spectacle, éclate en un crescendo d'invectives de plus en plus grossières. Il prend successivement à partie le haut dignitaire qu'il a comblé de faveurs, le gentilhomme, rejeton dégénéré d'une caste périmée, l'homme privé qu'il insulte dans son honneur et bafoue jusque dans ses infirmités physiques. Talleyrand, appuyé sur sa canne d'infirme, écoute impassible, sans broncher, secrètement méprisant. Contraste frappant entre l'aristocrate et le parvenu, le « civil » et le « soudard », l'Esprit qui se contient et se domine et la Force brutale qui se déchaîne. « Montrons à tout Paris que nous ne nous laissons pas gâter notre appétit », dit Talleyrand au comte de Metternich qu'il emmène le même soir à un souper fin.

Ce ne serait pas, j'imagine, forcer la pensée de l'auteur que d'y découvrir des résonances politiques qui font songer au temps présent. Son Napoléon parle tout à fait le langage d'un dictateur « totalitaire », avec les mêmes appels véhéments à l'obéissance intégrale, à la foi aveugle, au sacrifice collectif, avec les mêmes rugissements, la même volonté de briser tout ce qui lui résiste. Et c'est là ce qui fera sa perte.

Vous dites que je vous ai trahi ? lisons-nous dans le suprême colloque monologué qui s'engage, à la fin de la pièce, entre le diplomate moribond et le portrait de l'Empereur mort. Ah ! ne me parlez pas de fidélité ! Quiconque prépare, de propos délibéré, sa propre perte ne peut exiger que les autres le suivent, et vous, vous auriez voulu que tout le monde vous fasse cortège dans cette course à l'abîme !... Les derniers Français, les derniers Européens, vous aviez juré leur perte. Et c'est cela que j'ai empêché, moi... Vous avez pris le parti de la mort contre la vie. Voilà la vérité que j'ai été le premier à découvrir. Mais les hommes, Sire, veulent *vivre !...*

Argumentation plus spécieuse que convaincante. Réduire l'activité de Napoléon à une volonté de destruction et de néant, c'est faire bien bon marché du génie politique de ce grand constructeur qui a donné à la France, pour plus d'un siècle, son armature et son organisation administratives, qui a réédifié l'Eglise et l'Université, qui a apporté au monde

entier son Code civil et refait la carte politique de l'Europe. Il semble que, pour les besoins de la cause, Hermann Kesser se soit plu à rabaisser singulièrement le rôle politique et historique de l'Empereur des Français. Et par contre on est quelque peu surpris de voir Talleyrand hissé sur le piédestal d'un certain pacifisme démocratique. Peu avant le dénouement apparaît en effet sur la scène un personnage anonyme qui porte le nom allégorique de *Herr Jedermann* (ce qui veut dire : « Monsieur Tout-le-Monde », « l'homme de la rue »). C'est un invalide, mutilé de guerre, appuyé sur ses béquilles. Une sorte de secrète et tacite entente semble devoir rapprocher ce fils du peuple, en qui prend corps la protestation des petites gens contre les héroïques folies et les sanglantes hécatombes de la guerre, et, d'autre part, cet aristocrate, lui aussi quelque peu éclopé, et qui a scruté, avec la lucidité de son esprit plus pénétrant, le néant de toute politique conquérante. Herr Jedermann est le dernier visiteur que le grand diplomate consent à recevoir avant de mourir. Lui, si discuté, livré aux jugements les plus contradictoires, et qui « a goûté, comme il dit, aux honneurs dangereux de toutes les hyperboles », il a le sentiment que par la bouche de ce simple lui parle la voix de l'avenir et que ce jugement lui apporte l'absolution de l'Histoire. Car le monde veut *vivre*, et pour qu'il puisse continuer de vivre, c'est à la diplomatie que doit revenir le dernier mot, non à cet enthousiasme guerrier dont les triomphes font toujours figure de massacres. « J'ai été plus fort que *Vous* » ! peut-il dire, en guise de règlement de comptes à l'Empereur défunt. Plus « fort » — peut-être. Plus « grand » — c'est une autre affaire.

Si c'est une des éminentes fonctions du théâtre que de faire comparaître les grandes figures de l'histoire devant le jugement de la postérité, le Talleyrand de Kesser mérite de prendre rang parmi les fortes œuvres dramatiques du théâtre allemand, tout au moins celles de la lignée qui va de Schiller à Hebbel et à Grillparzer. Il est à souhaiter qu'un Bassermann français évoque à son tour sur la scène d'un de nos théâtres la figure de ce grand maître de la diplomatie qui, par ses talents comme par ses défauts, répond à nos profondes traditions nationales et aux aspirations secrètes de notre peuple,

au moins autant que le culte, aujourd'hui bien suranné, rendu à certain Napoléon plus ou moins légendaire.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

VARIÉTÉS

La langue française en Tchécoslovaquie. — Un des traits les plus intéressants de la Tchécoslovaquie, c'est la place tenue par notre langue dans cet Etat, sorte de presqu'île slave engagée dans l'océan germanique.

Dès avant 1918, au temps autrichien, il existait à Prague une section de notre grande société l'*Alliance française.* Une seule pour tous les pays tchèques, parce que Vienne n'en aurait pas toléré d'autre, sachant très bien que la langue française était comme le lieu de rendez-vous idéal des patriotes. Le nom de notre compatriote Ernest Denis, qu'on a pu appeler le « second historien national » de la Bohême (après Palacky), planait sur ce berceau. A peine libre, la jeune République assista à une véritable floraison de sections. Quand j'en visitai plusieurs, il y a tantôt près de dix-huit ans, elles approchaient de la cinquantaine, et j'ai encore présente à la mémoire l'émotion touchante avec laquelle en Bohême, en Moravie, en Slovaquie, elles accueillaient la parole venue de France. Elles m'avaient demandé de leur parler de l'ami français qui venait de disparaître.

Elles sont aujourd'hui autour de 70. Soixante-dix comités locaux dans un Etat de 15 millions d'habitants. Même la voisine Angleterre ou les riches Etats-Unis ne sauraient aligner des chiffres proportionnellement aussi élevés. Ces comités ne sont pas isolés, mais unis en une solide Fédération qui, de Prague, dirige tous ces amis de la langue et de la culture françaises. 70 sections qui ne se contentent pas de donner des fêtes, d'applaudir des conférenciers de passage ou des artistes en renom, mais qui tiennent leurs réunions de travail, qui ont leurs bibliothèques où les membres viennent chaque semaine emprunter, rendre, discuter les livres; elles ont leurs cours, ouverts à toutes les classes de la société, aux gens de toute langue et, si l'on veut ce mot, de toutes races, — des milliers d'hommes à qui elles enseignent les éléments de la langue française, à qui elles font connaître notre littérature.

J'ai revu plusieurs de ces sections ce printemps dernier, en une heure qui paraissait tragique. J'en ai revu certaines que j'avais visitées jadis, et que j'ai retrouvées toujours vaillantes, parfois doublées, comme celle de Plzen. J'en ai vu d'autres que je ne connaissais pas, tel ce groupe installé dans une ville industrielle du Nord-Est de la Bohême, à moins d'une demi-lieue de la frontière allemande, à Nachod, au pied des monts des Géants. C'est un district purement tchèque, enfoncé comme un coin dans la masse « sudète », et il y a là une cinquantaine d'hommes et de femmes, réunis dans la maison des Sokols et répandant autour d'eux leur influence, et pour qui le français est une arme dans la bataille spirituelle.

Mais ne croyez pas que notre langue soit exclue des autres zones. J'aurais trouvé, m'a-t-on dit, même audience dans le Comité de Karlovy Vary, le Karlsbad de Henlein. Je l'ai trouvé à Kosice (prononcez *Koschitsé*), au fin fond de la Slovaquie, à l'ombre d'une église qui marque l'un des points extrêmes atteints dans la direction de l'Est par l'art ogival français. Et il n'y avait pas là que des Slovaques, mais des Magyars, des Allemands, des Juifs, tous ces gens-là faisant trêve à leurs querelles pour se réunir sous les auspices de *l'Alliance française*, pour communier en français.

Nulle part je n'ai éprouvé cette impression aussi fortement qu'en Russie subcarpathique. On sait que ce long couloir entre Pologne, Hongrie et Roumanie — sorte de territoire « à mandat » confié à la République tchécoslovaque — est une vraie macédoine de peuples. Les enseignes de rues y sont en trois langues au moins : en slovaque (c'est un frère jumeau du tchèque), en magyar, en ruthène ou ukrainien, c'est-à-dire en caractères russes. Pour les magasins, ils portent souvent une quatrième enseigne, celle-là en caractères hébraïques.

Ce n'est pas ici le lieu de dire ce que, depuis près de vingt ans, la République a fait de ce capharnaüm de nations et de religions : Russes orthodoxes et non-orthodoxes, catholiques grecs et romains, juifs traditionalistes et néologues, et jusqu'à des calvinistes. A chacun de ces groupes elle a donné des écoles primaires, secondaires, techniques, des séminaires, à ses frais. Dans cette bourgade, misérable autrefois, trans-

formée en ville moderne, des gens de toutes ces appartenances ont un point de rencontre où ils travaillent en commun : *l'Alliance française.* D'où il suit que, sans l'avoir voulu, notre langue devient, pour les peuples tchécoslovaques, un ferment d'unité. Cette chance, s'ajoutant aux affinités électives qui lient à la France les Tchèques pur sang, doit être pour beaucoup dans notre succès. *L'Alliance française* est, là-bas, promue au rang d'institution nationale.

Ce qu'il faut voir également, c'est l'extraordinaire activité de ces petites cellules, le dévouement de ceux qui les ont organisées et qui les dirigent. Pour quoi? Pour rien, à moins que l'on ne pense qu'un petit bout de ruban violet ou une rosette de même couleur est une récompense suffisante de tant d'efforts. Croyez-moi, cela ne coûte pas cher, même au prix où est le mètre de soie, et je sais plus d'un ruban rouge qui est là-bas bien placé; j'en sais qui le seraient très bien encore. N'en soyons pas trop avares.

Notez que, sauf de rarissimes exceptions — et celle de quelques organes directeurs du centre fédéral, — ces gens-là, qui défendent notre idiome, ne sont pas nos compatriotes, mais des hommes et des femmes du cru. Je dis : femmes, car il est fréquent de rencontrer là-bas un président qui est une présidente. Il y aurait un joli article à écrire, pour une féministe, sur le rôle des dames dans l'extension de notre *Alliance* en Tchécolovaquie. A côté d'elles des ingénieurs — j'en ai vu un qui a passé, étranger, par notre Ecole polytechnique, — des médecins, des avocats, des professeurs et directeurs d'écoles et de gymnases qui remplissent, et non pas comme des sinécures, les fonctions de secrétaires, de trésoriers, de bibliothécaires — celles-ci le plus souvent dévolues à des femmes, passionnées pour cette bonne et belle besogne.

Et quel accueil vous attend dans ces comités — fait d'affection et aussi de franchise! Entre vieux amis, on se dit ses vérités, et il est souvent nécessaire, pour le Français, de dissiper les inquiétudes, les amertumes, les malentendus qu'ont pu faire naître les ignorances, les légèretés, les prétentions, parfois la mauvaise foi de tel journaliste du boulevard, Quelle chance, alors, de pouvoir parler la même langue!

Une fois par an, les sections de la Fédération se réunissent

à Prague, au siège de notre Institut français. Un Congrès, direz-vous. — Oui, mais pas une simple parlote. — Il y a là des présidents et des présidentes qui n'ont pas craint de passer des heures (douze, dix-sept heures) de nuit en chemin de fer pour venir à Prague, y retrouver leurs compagnons d'armes, y voir et y entendre le délégué que le Conseil d'administration de *l'Alliance française* envoie de Paris, chaque année, pour le représenter à ces assises. Je vous dirai, après deux expériences dont une est d'hier, que la position du délégué ne laisse pas d'être émouvante. Il y a là, autour de lui, le Ministre de France, le président tchécoslovaque de la Fédération, des représentants du gouvernement, de la municipalité, enfin tout cet auditoire qui attend une parole de sympathie réconfortante. Quelle crainte de se montrer inférieur à l'attente de tous!

On retrouve cet auditoire autour d'une table démocratique. Puis on assiste à une représentation où jouent des acteurs improvisés, les auditeurs des cours. Cette année, c'est aux Moraves, aux « artistes » du Comité de Brno qu'était dévolu cet honneur. Ils se sont tirés de l'épreuve avec autant de succès que d'esprit. Après quoi, en sa belle résidence du Palais Bucquoy, le Ministre M. de Lacroix a reçu le Congrès. La discrétion ne me permet pas de dire tout ce que la bonne grâce de la famille de Lacroix a su ajouter de charme à cette réunion en terre de France.

Voilà ce qu'est, en deux mots, la « Fédération des sections de *l'Alliance française* de Tchécoslovaquie ». Ne trouvez-vous point que c'est là une belle œuvre, qui travaille bien, et que nous devons aider de tous nos moyens?

HENRI HAUSER.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Comme suite à l'écho précédent. — Au moment où l'écho de quinzaine du mois de septembre a connu des jours encore plus critiques que la dernière quinzaine du mois d'août. Les événements se sont précipités dans des conditions telles qu'on a pu dire que l'Europe sentait passer sur elle le souffle des grandes tempêtes qui périodiquement ébranlent le monde et surprennent les gouvernements et les peuples. Même à l'heure

où j'écris, le danger n'est pas écarté et il n'est pas certain que le suprême effort tenté par l'Angleterre en plein accord avec la France doive être couronné de succès. La question se pose toujours dans les mêmes termes : demain nous apportera-t-il la paix ou la guerre? Souhaitons de toute la ferveur de notre âme que nous soit épargnée l'épreuve tragique à laquelle notre civilisation ne survivrait pas.

La mission médiatrice de lord Runciman s'est heurtée, à Prague, à des difficultés qui ont épuisé assez rapidement les ressources d'une diplomatie dont le champ d'action était forcément limité puisqu'elle avait un caractère simplement personnel. Même quand l'homme d'Etat britannique eut déterminé le leader du parti allemand des Sudètes, M. Conrad Henlein, à se rendre à Berchtesgaden pour y consulter le chancelier Hitler, le rapprochement des thèses en présence ne put être assuré. En parfaite entente avec le médiateur britannique, le président Bénès avait pourtant fait une dernière tentative de règlement en décidant le cabinet Hodza à présenter un « projet définitif » de réforme allant bien au delà, dans la voie des concessions, de tout ce que l'on pouvait raisonnablement espérer il y avait seulement quelques semaines. En somme, le gouvernement tchécoslovaque donnait pratiquement satisfaction sur l'essentiel du fameux programme en huit points résumant les revendications du parti allemand, et il n'était pas possible de refuser d'accepter son projet comme base de discussion sans reconnaître publiquement que l'on ne voulait d'aucune entente. La délégation des Allemands des Sudètes l'accepta donc en principe comme ligne de départ d'une négociation utile, mais elle ajourna les pourparlers de manière à gagner le temps nécessaire pour n'avoir à s'engager définitivement qu'après avoir reçu le mot d'ordre de Berlin sous la forme du grand discours du chancelier Hitler au Congrès national-socialiste de Nuremberg, discours dans lequel le maître du III[e] Reich devait définir clairement sa position.

Ce discours de Nuremberg, prononcé sur le ton le plus véhément, fut plein d'équivoques. Le chancelier Hitler, comme preuve de sa volonté de paix, y déclarait bien qu'il voulait faire cesser toute inimitié entre l'Allemagne et la

France et que pour mettre fin, une fois pour toutes, à la querelle franco-allemande il avait abandonné les « droits » de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine. Ce rappel de l'assurance qu'il avait déjà donnée à ce sujet au lendemain du retour de la Sarre au Reich était destiné surtout à disposer favorablement l'opinion internationale. En réalité, ce rappel répondait à la constante préoccupation du gouvernement de Berlin de garantir dans toute la mesure du possible la sécurité du Reich à l'ouest, afin de lui assurer toute sa liberté d'action au centre et à l'est du Continent. On le vit bien lorsque, dans la suite de son discours, le Führer aborda la question thécoslovaque. Il fit entendre clairement que si les Allemands des Sudètes n'obtenaient pas entière satisfaction, le Reich les aiderait à défendre leurs droits, et il ajouta que « ce que les Allemands des Sudètes veulent, c'est le droit de disposer d'eux-mêmes ». Même après cette affirmation, l'équivoque subsistait, car le chancelier disait, d'autre part, que « c'est l'affaire du gouvernement tchèque de discuter avec les représentants des Allemands des Sudètes et d'aboutir à un arrangement d'une manière ou d'une autre », ce qui paraissait replacer tout le débat dans le cadre des négociations en cours à Prague et de la médiation de lord Runciman. Cela revenait aussi, pouvait-on croire, à n'exclure d'avance aucune formule d'accord direct.

Pendant 24 heures on vécut dans cette illusion et l'on put espérer voir reprendre les pourparlers. Mais dès le lendemain on était fixé sur le véritable jeu de l'Allemagne. Les Allemands des Sudètes interprétèrent le discours du Führer comme un encouragement formel à la révolte : ils provoquèrent des incidents sanglants; avec les armes qui leur avaient été fournies par la contrebande dans les régions frontières, ils organisèrent systématiquement dans différents districts une action proprement révolutionnaire que le gouvernement de Prague avait d'autant plus le devoir de réprimer que la presse nationale-socialiste n'avait cessé de lui reprocher qu'il manquait de l'autorité nécessaire pour maintenir l'ordre public. Sur les instructions de M. Conrad Henlein, — lequel avait été présent au Congrès de Nuremberg aux côtés du chancelier Hitler — les négociations de Prague,

qui devaient être reprises le jour même, furent définitivement rompues et le fameux programme henleiniste en huit points fut purement et simplement retiré. Après des semaines d'âpre discussion on se retrouvait donc devant le vide en ce qui concernait tout projet de règlement amiable, tandis que, d'autre part, le parti allemand des Sudètes passait à la révolte ouverte contre le régime existant, fournissant ainsi à l'Allemagne hitlérienne le prétexte cherché pour une intervention armée, fût-ce au risque de provoquer une guerre générale.

C'est en présence de cette menace tragique que M. Neville Chamberlain, après avoir communiqué longuement avec le président du conseil français, M. Daladier, prit une initiative sans précédent dans l'histoire politique et diplomatique, mais qui paraissait d'une grande portée morale et d'une réelle valeur pratique. Il s'agissait de parer à un péril immédiat par une procédure exceptionnelle. Faisant abstraction de tout faux amour-propre, le premier ministre britannique, avec une loyauté et un courage auquel le monde entier a rendu hommage, adressa au chancelier Hitler personnellement un message dans lequel il lui disait qu'il se proposait de se rendre immédiatement en Allemagne pour essayer de trouver avec le Führer une solution pacifique de la crise. Le chancelier répondit qu'il était prêt à rencontrer M. Chamberlain dès le lendemain, et ce dernier se rendit à Berchtesgaden par la voie des airs. Arrivé le jeudi 15 septembre chez le Führer, il ne devait rentrer à Londres que le samedi 17, ce qui faisait prévoir deux jours de pourparlers. Or, tout était terminé dès le jeudi soir, après trois heures de conversation, et le premier ministre britannique retournait à Londres dès vendredi matin. Que s'était-il passé? Ce retour précipité fit renaître toutes les inquiétudes que l'on connut avant que M. Chamberlain eût pris la décision de se rendre personnellement à Berchtesgaden. On comprenait bien que le Führer allemand avait dû formuler des exigences que le chef du gouvernement anglais ne croyait pouvoir ni admettre ni rejeter avant d'en avoir délibéré avec les autres membres de son cabinet et avant de s'être mis d'accord avec le gouvernement français sur l'attitude à adopter en commun.

Ce qui éclairait étrangement la situation, c'était le fait que le jour même où le premier ministre britannique entreprenait son voyage et avant tout entretien avec le chancelier Hitler, le chef du parti des Allemands des Sudètes, M. Conrad Henlein, lançait une proclamation dans laquelle il déclarait que pour les Allemands toute existence en commun avec le peuple tchèque dans un même Etat était devenue impossible et que, dès lors, les Sudètes demandaient leur rattachement au Reich. Cette proclamation fut publiée par l'agence officielle allemande D. N. B. et radiodiffusée par tous les postes allemands, ce qui confirmait bien que M. Henlein n'avait agi qu'avec l'assentiment de Berlin et que sa manœuvre avait pour objet de créer une situation absolument nouvelle avant tous pourparlers entre M. Chamberlain et le Führer. A la manière allemande, on plaçait le premier ministre britannique devant un fait accompli sur lequel il devenait difficile de revenir et qui modifiait du tout au tout les données du problème, car la question de l'annexion pure et simple de certaines régions des Sudètes à l'Allemagne était brutalement posée.

On se trouvait ainsi brusquement devant un problème nouveau d'une portée générale considérable. Ce qui n'était jusque-là qu'une question intérieure tchécoslovaque devenait officiellement une question européenne aux aspects multiples, susceptible de modifier la structure politique d'une des parties les plus importantes du Continent et de rompre tout équilibre politique. Quel que fût le désir de l'Angleterre et de la France de metre tout en œuvre pour faire obstacle à la guerre, les deux grandes puissances occidentales pouvaient-elles envisager une solution de cette nature, par laquelle la République tchécoslovaque serait amenée à consentir des sacrifices compromettant non seulement l'unité de l'Etat, mais portant atteinte au principe même de l'indépendance de sa politique intérieure et extérieure? Pourtant, la porte restait encore ouverte à une négociation puisqu'il avait été annoncé par le communiqué publié à l'issue du premier entretien Chamberlain-Hitler que le premier ministre britannique reverrait le Führer allemand quelques jours plus tard. L'initiative de M. Chamberlain avait eu pour résultat

d'obliger le chancelier allemand à abattre son jeu et à faire connaître clairement ses exigences; l'Angleterre et la France ont dû examiner alors les possibilités pouvant subsister en faveur d'un règlement pacifique; Londres et Paris ayant pris définitivement position, il ne resterait au chancelier Hitler qu'à prendre ses responsabilités. Le dimanche 18 septembre, M. Daladier et M. Bonnet ayant fait le voyage de Londres, les ministres français et britanniques se mirent d'accord sur une solution tenant compte des exigences du Führer allemand, impliquant la cession au Reich des districts des sudètes de majorité allemande, la neutralisation de fait de la Tchécoslovaquie, avec garantie internationale de sa sécurité pour l'avenir et une aide économique à cet Etat. La France et l'Angleterre recommandèrent cette solution au gouvernement de Prague, lequel eut à prendre sa décision sous la menace des divisions allemandes concentrées aux frontières de la République. Telles sont les conditions dans lesquelles s'est joué le sort de l'Europe.

ROLAND DE MARÈS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Albert Rivaud : *Le Relèvement de l'Allemagne*, Armand Colin.

M. Albert Rivaud, professeur à la Sorbonne, nous dit dans la préface à son magistral ouvrage sur **Le Relèvement de l'Allemagne** qu'il avait songé tout d'abord a décrire seulement l'Allemagne nouvelle. Mais il comprit bien vite que le régime actuel du Reich est inintelligible, si l'on ne sait pas les conditions dans lesquelles il est né. C'est pourquoi M. Rivaud est remonté jusqu'à 1914, car la question des origines et des responsabilités de la guerre a joué et joue encore un rôle dominant dans la propagande allemande, à l'intérieur du Reich et au dehors. Les conditions de la défaite, les clauses de l'armistice et du traité de paix ont commandé, depuis 1919, toute la politique de l'Allemagne.

Et, d'autre part, il était nécessaire de montrer ce qu'on ne connait pas d'ordinaire en France, à savoir la gravité des désordres que la république de Weimar a dû combattre, sans parvenir à les surmonter, en raison du vice congénital de son organisation.

Les violences du troisième Reich, écrit M. Rivaud, provoquent peut-être moins d'horreur quand on connaît les maux trop réels auxquels il s'est efforcé de remédier.

Donc, la première partie de l'ouvrage de M. Rivaud est consacrée à l'Allemagne avant l'avènement du troisième Reich. L'auteur, après avoir conté à grands traits la naissance du pan-germanisme, fait l'historique de la guerre et de la république de Weimar en soulignant les méfaits de la social-démocratie.

On a dit très justement que si le pan-germanisme fut l'œuvre de philosophes et mystiques, l'unification politique de l'Allemagne avant 1870 avait été faite par le maître d'école. Les philosophes du début du siècle dernier avaient mis le doigt sur les sentiments capables d'entraîner les foules allemandes et de les unir par le cœur à leurs souverains. C'était le rêve médiéval d'un Empire universel, maintenant promis aux seuls Allemands par un décret spécial de Dieu. C'était la notion d'un peuple, défini par des caractères physiques et moraux irréductibles. C'était l'idée d'une morale, d'une religion, d'une science, d'un droit, d'un art purement germaniques. Enfin c'était la certitude que, pour l'emporter sur tous les autres, le peuple allemand devait rester lui-même et se refuser à rien recevoir du dehors.

Pendant fort longtemps, ces idées ne furent que l'apanage de l'élite. Mais vers la fin des années soixante du XIXe siècle, principalement après Sadowa, elles tombèrent dans le domaine public, grâce à l'enseignement des pédagogues, et s'y épanouirent en des désirs et des élans confus, mais irrésistibles. Et le grand mérite, au point de vue allemand, de Bismarck, fut justement d'avoir su exploiter ces désirs et ces élans, aussi bien dans sa politique extérieure que dans son œuvre d'unification nationale.

Les prodigieux succès remportés dans les domaines les plus divers par l'Allemagne unifiée ne pouvaient manquer de faire naître dans son cœur un orgueil démesuré, qui sembla à d'aucuns souverainement ridicule, mais qui ne présageait rien de bon pour les autres peuples. Et, en effet, de jour en jour l'Allemagne devenait menaçante, aussi bien au point de vue militaire que par le dynamisme qu'elle déployait

dans la conquête des marchés commerciaux et dans l'expansion de son industrie.

La grande guerre, dont le dénouement, fatal pour l'Allemagne, n'était pas prévu par la masse de sa population et qui fut un rude coup pour son orgueil, sonna le glas de sa prospérité, de sa domination et de son expansion dans le monde. Les années qui la suivirent furent extrêmement sombres et dures. Un grand désordre régna alors dans les esprits et aussi dans la vie sociale et économique du pays. Cependant, petit à petit, profitant de toutes les dissensions, de toutes les faiblesses et de toutes les fautes des alliés depuis 1919, l'Allemagne commença à grignoter les clauses du traité de paix qui lui était imposé, jusqu'au jour où, se sentant assez forte et remise d'aplomb, elle jeta à terre ce qui restait encore debout du fatal traité. L'évacuation complète de la Rhénanie en 1930 marqua la fin du contrôle allié sur l'Allemagne et de la politique d'apparente soumission de Stresemann.

Désormais, le chemin était libre pour la montée des nationaux-socialistes vers le pouvoir. Et effectivement, au mois de janvier 1933, une poussée démagogique, suscitée par le fanatisme nationaliste de Hitler et favorisée par une partie de la finance et de l'armée, porta à ce pouvoir les héritiers des « corps francs » de 1919.

Nous voici arrivés à la seconde partie de l'ouvrage de M. Rivaud : le règne des nationaux-socialistes en Allemagne. Mais qu'est-ce que le national-socialisme ? C'est en quelque sorte une mise au point des aspirations communes à tous ceux qu'on appelle là-bas, depuis 1919, *Vœlkisch* (populaires). Le mouvement « populaire » est à la fois démagogique, national, sentimental, autoritaire et paternel. Les aspirations du vieux socialisme d'Etat prussien s'y mêlent à celles de la démocratie socialiste. La violence prussienne s'y tempère d'amour et de pitié pour les humbles et les opprimés. Donc, ce n'est pas Hitler qui a inventé le *credo* cher aux *Vœlkisch*. Seulement lui et son groupe firent un effort plus net pour condenser en quelques formules précises ces aspirations indéfinies et parfois contradictoires des milieux *Vœlkisch*, qui puisaient leur enthousiasme dans l'ouvrage de Mœller von den Bruck, *le Troisième Reich*, paru en 1922. Ce livre, plein de rhéto-

rique et de clinquant, nous dit M. Rivaud, est bien oublié aujourd'hui. L'auteur n'a jamas appartenu au parti national-socialiste; on ne le cite jamais parmi les précurseurs. Pourtant, son livre, antérieur à celui de Hitler, traduit dans une gamme plus haute, avec plus de philosophie et de maîtrise, une aspiration identique. Le troisième Reich de Mœller von den Bruck, qui n'est pas celui des empereurs de jadis ou celui de Bismarck, mais celui du peuple allemand tout entier, résume en partie les sentiments sur lesquels le monde germanique a vécu. Donc, thème fort ancien, comme le remarque M. Rivaud, thème qui a déjà vibré chez Fichte, Friedrich von Hardenberg, W. Schlegel, Gœrres lui-même, mais qui reparaît aussi bien dans le livre de Mœller que dans celui de Hitler, avec un tour plus pathétique, après les épreuves de la guerre et les déceptions de la paix. Peu d'Allemands, après la défaite, ont souhaité d'imiter le vainqueur. La plupart éprouvaient le besoin d'oublier toutes les leçons de l'étranger et de se retremper, comme dira Ludendorff, « aux sources sacrées de leur force originelle ».

La formule d'un nouvel Etat ayant été ainsi trouvée, on passa à son édification.

Deux phases sont prévues, écrit M. Rivaud. Pendant la première, avec une brutalité calculée, le parti réduit ses adversaires à l'impuissance : Juifs, communistes, social-démocrates, cléricaux. Il frappe, il abat tout ce qui gêne son action. Mais en même temps, par une propagande intense et continue, il recrute des adeptes de plus en plus nombreux. Action directe et publicité marchent de pair. Le parti ne doit admettre aucune opposition. Comme le communisme, son plus intime ennemi, auquel il ressemble tant par certains côtés, il refuse le droit d'existence à tout ce qui n'est pas lui. Il ne supporte ni la résistance ni même le mauvais esprit. Soupçonneux et jaloux, il s'inquiète des intentions autant que des actes. L'opposition sous toutes ses formes, l'ironie, la tiédeur même, lui semblent des péchés contre l'esprit.

Puis, le pouvoir acquis de haute lutte, commence la réforme de l'Etat. Le premier objet, le plus immédiat, de l'entreprise nationale-socialiste, ce fut la restauration de l'armée nationale.

Les dernières clauses du traité de Versailles qui pouvaient encore être gênantes furent rejetées avec une hardiesse té-

méraire. Après le plébiscite de la Sarre (1935) dont le résultat ne pouvait être douteux pour l'Allemagne, l'armée du troisième Reich apparut plus forte et plus homogène que par le passé. Certes :

Nul ne peut prévoir, écrit M. Rivaud, ce que vaudrait, dans la guerre, l'instrument de combat que le troisième Reich est en train de se donner. Beaucoup d'éléments inconnus et imprévisibles interviendraient; la capacité des chefs, la justesse plus ou moins grande de leurs conceptions stratégiques, mais aussi l'endurance, la résistance physique et morale d'organismes peut-être trop jeunes et surentraînés. Mais les apparences, il faut l'avouer, sont celles de la force, de l'ordre et d'une parfaite préparation.

Le manque de place m'oblige de renvoyer mes lecteurs directement au remarquable ouvrage de M. Rivaud pour ce qui concerne les autres réformes de l'Etat allemand que le national-socialisme a effectuées, de même que pour ses vues sur la religion, la race, l'enseignement, la science, etc. Disons cependant, pour clore cet article, que l'étonnant système de gouvernement que Hitler a forgé en soumettant les masses fanatisées à la dictature des techniciens les plus capables, au prix de quelques victimes livrées à la démagogie, — disons que ce système peut évidemment durer, puisqu'il correspond bien à la mentalité générale allemande, mais qu'il ne pourrait être adapté aux autres nations. De plus, il a appauvri l'Allemagne intellectuellement et moralement. La conception que Hitler et ses lieutenants se font de la vie représente un recul affreux, comparé au christianisme.

Elle rétrécit, elle limite, elle ampute l'âme humaine, écrit très justement M. Rivaud. Pour mieux coordonner les efforts, pour mieux fortifier la cité, elle ôte aux individus une partie de leur substance spirituelle. Il ne s'agit pas de réclamer pour la France l'application de méthodes identiques. Non que cette application soit impossible. C'est sans doute une erreur que de tenir le socialisme national pour un phénomène spécifiquement allemand. Mais peut-être pouvons-nous obtenir des résultats analogues par des procédés différents, faire l'économie de la philosophie sommaire du socialisme-national. Nous apprenons, en regardant l'Allemagne, que tout est possible à qui ne désespère ni de lui-même, ni de la nation, que les maux les plus invétérés et les plus graves peuvent

être guéris, si on les attaque avec décision, compétence et honnêteté.

Un mot encore pour finir. Ce n'est pas sans angoisse que j'ai cherché, à travers tout le copieux ouvrage de M. Rivaud, une réponse à cette question qui nous brûle à tous les lèvres : « Où va l'Allemagne ? » Eh bien, le livre qui est sous mes yeux m'a donné cette réponse : l'Allemagne va à la conquête de l'Europe, à l'invasion militaire ou pacifique de tous les pays qui l'avoisinent.

Jadis l'Empire romain avait assimilé de nombreux peuples conquis, je cite encore l'auteur du *Relèvement de l'Allemagne.* Mais il leur apportait une civilisation supérieure. L'Allemagne de Hitler n'apporte qu'une technique, et ses principes, quoique à un degré moindre que ceux du communisme, déforment les esprits. Aussi une conquête allemande impliquerait un recul irrémédiable de l'Occident.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Symiane Henri : *La danse est-elle un art?* Avec des illust. Préface de Paul Forestier; Technique, Grasse. » »

Littérature.

Charles Autran: *Homère et les origines sacerdotales de l'Epoque grecque,* I; Denoël. » »

Marcel Grafé: *Souvenirs littéraires.* Introduction de Eugène Cox. Avec un portrait; Imp. Van Buggenhoudt, Bruxelles. 40 fr. belges.

Charles Péguy : *Souvenirs;* Nouv. Revue franç. 5,50

Louis Pergaud : *Mélanges;* Mercure de France. 15 »

Camille Spiess : *Mon autopsie,* éjaculations autobiographiques ; Edit. Athanor, 284, avenue de Californie, Nice. 20 »

Pierre-Aimé Touchard : *Dionysos, apologie pour le théâtre;* Edit. Montaigne. 18 »

Poésie

Gaston Chantrieux : *Le Van d'osier,* poèmes picards; Impr. Darchy, Amiens. » »

Politique

Roger Avermaete : *La Belgique se meurt;* Paul van der Perre, Bruxelles. » »

Roman

J.-M. Eylaud : *Tu n'es qu'une femme.* Préface de Jean Rameau; Edit. Causse, Graille et Castelnau, Montpellier. 18 »
Marthe Hudry : *Le chien volé;* Edit. La Bourdonnais. » »
Marcello-Fabri : *Puissances de la Foi,* Mercure de France. 15 »
César Santelli : *L'adieu à l'enfance,* Mercure de France. 15 »

Sociologie

Prof. André de Maday : *Introduction à la sociologie envisagée comme connaissance des faits sociaux par les causes;* Libr. générale de droit et de jurisprudence. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Alphonse Germain — Le grand prix international du roman. — Villiers de l'Isle-Adam et ses biographes. — Léon Bloy, J. K. Huysmans et Villiers de l'Isle-Adam. — La « Comédie humaine » et Villiers de l'Isle-Adam. — Les « Souvenirs occultes » de Villiers de l'Isle-Adam. — Villiers de l'Isle-Adam et la Belgique. — Gustave Moreau et son enseignement. — A propos du « Rêve » de Zola. — Sur certaines sources inconnues ou discutées. — Les lois et la jurisprudence. — A propos du Vachette. — Norma Tessum Onda. — In mémoriam. — Cinquantenaires. — Eternel recommencement. — Comme suite à l'écho précédent. — Un livre oublié? — Vertèbres ou non-vertèbres? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Alphonse Germain. — Alphonse Germain, qui vient de mourir à Rabat, à 76 ans, avait été un des critiques d'art les plus importants de l'époque symboliste. Il avait collaboré à la plupart des revues 1890-1900; principalement à l'Ermitage, mais aussi au *Mercure,* où il avait publié plusieurs études, parmi lesquelles on peut citer en 1899 la *Renaissance et la gravure en médailles,* et en 1900 *Botticelli et la Divine Comédie.* Comme livres, on garde le souvenir de son traité *Pour le Beau* (1893) et de son grand ouvrage *le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres* (1904). Très admirateur de Puvis de Chavannes et de Gustave Moreau, il a été, jusqu'à un certain point, le Ruskin du symbolisme. Dès le début, il s'était lié avec les futurs peintres du salon de la Rose-Croix, et à l'*Ermitage* même il avait connu Louis Le Cardonnel et Adolphe Retté, qu'il suivit assez longtemps dans leur évolution religieuse (plusieurs de ses écrits appartiennent à cette tendance, entre autres un article, *L'art de l'apologétique,* paru dans le *Mercure* en 1893) aussi avec Boylesve, Rebell, Valin, etc. Les historiens de la grande critique d'art, à la fois technique et idéologique, devraient garder son souvenir. — H. M.

§

Le grand prix international du roman. — Les romanciers de toutes nationalités sont invités à concourir pour l'obtention d'un prix de 3.000 livres (plus d'un 1/2 million de francs). Ce con-

cours a été institué par les agents littéraires James B. Pinker and Son de Londres, et Eric S. Pinker and Adrienne Morrison, Inc. de New-York. Les manuscrits, devant comporter au moins 60.000 mots, peuvent être présentés en l'une quelconque des dix langues différentes. Ils seront soumis d'abord à un jury national dans chaque pays concurrent, puis le choix définitif appartiendra à un jury international composé d'hommes de lettres éminents. Le concours est ouvert depuis le 1[er] juillet 1938. Il sera clos le 31 janvier 1939. Les manuscrits dactylographiés doivent, pour la France, être envoyés, accompagnés d'une formule d'engagement signée — à la Société des Gens de Lettres, hôtel de Massa, 38, rue du Faubourg Saint-Jacques, Paris (XIV[e]) avec l'indication apparente : « Concours littéraire du *Grand prix international du Roman* » et portant l'adresse lisible de l'auteur. M. Albin-Michel, 22, rue Huyghens, Paris (XIV[e]), éditeur désigné pour publier en langue française le livre du lauréat, adressera sur simple demande les conditions du concours. (*Communiqué.*)

§

Villiers de l'Isle-Adam et ses biographes. — Dans son article sur Villiers de l'Isle-Adam, au *Mercure* du 1[er] septembre 1938, M. de Berval donne en référence à une lettre à Lemercier de Neuville le livre de M. Daireaux. Votre collaborateur me laissera lui indiquer que le billet (1) (ainsi que maintes notes ou autres missives) proviennent de l'édition du *Mercure*. M. Daireaux a inscrit négligemment : « Correspondance générale ». La correspondance générale n'existe pas. Il y a des lettres, que j'ai non sans peine groupées, et dont M. Emile Henriot, dans une très belle étude sur Villiers de l'Isle-Adam, déplorait l'exiguïté; le chroniqueur du *Temps* oubliait cette brocante de l'autographe, justement dénoncée par M[e] Maurice Garçon. Sur les emprunts du dernier biographe en date, M. Auriant a partiellement levé le voile dans la *France active*. Il y aura encore à dire. Qu'il suffise maintenant d'observer que c'est un procédé singulier d'éreinter un prédécesseur utilisé (le cousin de Villiers, Robert du Pontavice, peu bibliographe mais sympathique par l'admiration, l'affection, le tact); d'avoir totalement omis le nom d'un écrivain mort, Fernand Clerget, si utilisé lui aussi; d'élaguer tant de références à mon vieil ami Edouard de Rougemont, auteur de la probe et méthodique biographie publiée en 1910 aux éditions du *Mercure*. — MARCEL LONGUET.

(1) Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes*, tome XI, « Mercure de France », 1931.

§

Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de son appréciation dans sa chronique *Les Revues* (1er septembre), d'une étude parue dans les *Cahiers Léon Bloy*, où l'auteur imputait à Huysmans un rôle contestable, notre collaborateur Charles-Henry Hirsch a reçu de M. René Martineau, mis en cause dans la dite étude, la lettre ci-après qui intéressera nos lecteurs et ouvre un débat de principe :

5 septembre 1938.

Mon cher confrère,

Je vous remercie cordialement de m'avoir nommé dans votre chronique. Oui, vous êtes bien informé. Oui, j'ai été révolté par l'article des Cahiers Bloy que vous signalez, car il contient des éloges à mon endroit qui peuvent faire supposer mon approbation des injures envers Huysmans et envers Villiers et aussi d'une attitude prêtée à Bloy qui n'est pas exacte.

En réalité, ces trois êtres sont exquis avec les témoignages d'admiration et d'affection qu'ils se donnèrent. Ils sont, en même temps, des artistes susceptibles, nerveux, grossissant les faits, éclatant de colère dans des circonstances qu'il est du reste difficile d'établir nettement.

M. Fam est en possession de lettres de Bloy et de Huysmans et croit ces documents irréfutables. Il oublie, ou veut oublier, les lettres détruites qui seraient les plus concluantes et furent supprimées précisément pour éviter les conclusions des malintentionnés.

Voici un exemple qui me concerne. Un jour, Bloy, mécontent d'un envoi de victuailles que je lui avais fait, m'écrivit une lettre injuste et grossière à laquelle je ne répondis pas. Lorsque je le rencontrai peu de temps après, il me prit la main et me dit : « Mon ami... je vous ai adressé une lettre! Ne m'en parlez pas, je vous en prie, je vous en supplie!... » Il avait des larmes dans les yeux. Je lui dis que je détruirais la lettre, ce qui fut fait et que je n'y penserais plus.

Supposons que j'aie communiqué cette lettre à quelqu'un qui en eût pris copie, elle pourrait être utilisée un jour soit contre Bloy, soit contre moi, par des gens très ignorants de la conclusion de l'incident. Je ne suis du reste pas certain que Bloy, à l'heure de sa colère, n'ait pas écrit, à l'un de ses intimes, des plaintes à mon égard pouvant être un jour reproduites. Qu'est-ce que cela prouvera quant à nos relations!?

Lorsque Villiers revint de Belgique et ne put verser à Bloy — vu le résultat plus qu'insuffisant de l'entreprise — les sommes qu'il lui avait imprudemment promises en cas de succès, Bloy lui écrivit une lettre insultante et Villiers en fut froissé au point de ne plus vouloir revoir son vieil ami. Peu de temps après, l'auteur des *Contes cruels* était mourant. Il maintint sa décision et Bloy qui, sans doute, avait oublié les termes de sa lettre, accusa Huysmans d'avoir encouragé Villiers à lui fermer sa porte.

Or, la lettre de Bloy a été détruite et les familiers de Villiers, que je pourrais nommer, affirment tous que Huysmans ne fut pour rien dans la résolution inébranlable de Villiers. Ceci n'empêche pas M. Fam, qui ne sait pas la lettre et ignore les témoins, de prendre parti.

Si encore M. Fam s'en tenait à des documents insuffisants, mais il y ajoute des suppositions que son imagination lui suggère et, si tout cela n'était pas d'une tristesse infinie, il y aurait là de quoi rire.

Aux noms des prototypes de personnages inventés par Bloy, M. Fam ajoute une copieuse liste imaginée par lui-même, parfois acceptable et souvent d'une subtilité voisine de l'incohérence. Ainsi, lorsque M. Fam analyse un conte de Bloy, *Le siège de Rhodes*, il indique Villiers comme prototype du personnage principal et c'est exact. Mais, dans son désir de poursuivre Huysmans d'une haine, auprès de laquelle le véritable sentiment de Bloy devient une indulgente tendresse, il nous impose, avec

l'aplomb d'un historien convaincu, le château de Lourps, où Villiers n'a jamais mis les pieds, comme étant le lieu désigné par le château de Rhodes. Et toujours selon M. Fam, J.-K. Huysmans ne peut être que le prototype du général allemand assiégeant la bicoque. Et pourquoi?... Parce que ce général duc de Mecklembourg était surnommé *Viandard* par les soldats français et que Huysmans, comme chacun sait, aimait les *viandes probes!!*

Et voici l'auteur de *Sac au dos* devenu duc de Mecklembourg et commandant de corps d'armée allemand!!! Après celle-là, il n'y a plus qu'à tirer, comme on dit, l'échelle!

L'histoire littéraire, ainsi comprise, est sans portée. Il faut se placer sur un plan élevé pour juger des artistes de la valeur de Bloy et de Huysmans. Leur brouille est un fait regrettable, mais ne les diminue pas autant que le supposent des commentateurs qui les observent très au-dessous du niveau où il faut atteindre pour les comprendre.

On ne devra retenir de cet ensemble volumineux que les charmantes lettres de Léon Bloy dont la lecture interrompt fort heureusement celle des faméliques trouvailles.

Ces lettres, je suis persuadé que les amis de Huysmans seront les premiers à les admirer.

Veuillez, mon cher confrère, etc... — RENÉ MARTINEAU.

§

La « Comédie humaine » et Villiers de l'Isle-Adam. — Notre ami Léon Deffoux nous a révélé, dans son *J.-K. Huysmans sous divers aspects,* comme quoi le romancier, en octobre 1880, avait songé à fonder un hebdomadaire auquel auraient collaboré Zola, Goncourt, Maupassant, Alexis, Céard, Hennique, Théodore Hannon, etc.

Le projet n'aboutit pas.

Pourtant, le titre fut repris. Dix-huit mois plus tard, le journal *le Chat Noir,* dans son numéro 3 (28 janvier 1882), publiait cet écho qui ressemblait fort à une réclame, on dirait aujourd'hui un « Communiqué » :

> On nous apprend, viâ A'Kempis [c'est-à-dire Emile Goudeau] qu'il existe dans les parages parisiano-élyséens un journal intitulé la *Comédie humaine,* qui donne l'intensité de la vie intellectuelle en huit miraculeuses pages. Nous ne saurions trop recommander aux Montmartrois [le Chat Noir portait encore le sous-titre de « Organe des intérêts de Montmartre », appelé à disparaître le 4 mars suivant avec son numéro 8] la lecture de ce document que l'on trouve dans tous les kiosques et autres lieux de librairie.

Cette *Comédie humaine,* à laquelle J.-K. Huysmans était, il est inutile de le dire, totalement étranger, continua à vivre (combien de temps?) et même se fit maison d'édition, petite maison d'édition. Le 4 mars, on pouvait lire dans le journal de Salis ce nouvel écho :

> Le journal *La Comédie humaine,* une feuille des plus parisiennes, vient de s'annexer une publication de brochures mensuelles, du prix de 30 centimes, dues à la plume de nos meilleurs écrivains. La première a pour titre : *La Maison Gambade et Fils, successeur,* par M. P.-A. de Villiers de l'Isle-Adam. C'est une satire acerbe, d'un genre inattendu et d'une puis-

sance que le public appréciera lui-même, sans qu'il soit besoin de lui recommander davantage cet étrange et amusant pamphlet.

En vente au cabaret du *Chat Noir*.

Allons bon, dira-t-on, encore un faux Villiers, comme ce Georges de Villiers de l'Isle-Adam, l'ancien zouave pontifical (tout au plus, avant la Restauration, Villiers des Champs), qui, à un prix moindre encore, a publié, en brochures également, de si mauvais vers patriotiques! D'ailleurs, est-ce que ce titre existe dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam?

Et pourtant ce pamphlet, pamphlet violent contre Gambetta, est bien du grand Villiers. On a négligé, dans les initiales de ses prénoms l'M. de Mathias, voilà tout. Cette nouvelle ne figure pas(en effet, sous le titre de *La Maison Gambade* dans les œuvres de Villiers. Mais qu'on ne se contente pas de lire les tables, qu'on parcoure un peu les volumes qui les réunissent : dans l'un des derniers, *Chez les passants,* on trouvera p. 187-232, portant cette épigraphe : « A quoi bon la hâche (*sic*)? Ne t'arme que d'épingles, si tu n'as pour objectif qu'un ballon. — *Proverbes futurs.* », une nouvelle intitulée : « Le Socle de la statue. ». — C'est *La Maison Gambade et Fils, Successeur.*

Bibliophiles, chercheurs de merles blancs, elle doit être peu commune la brochure mise en vente à 30 centimes par *la Comédie humaine.* Un des seuls exemplaires passés en vente publique a « fait », en 1914, à celle de Pierre Dauze, 150 francs. Que ferait-il aujourd'hui? C'est, nous apprend *Le Trésor du Bibliophile* de Léopold Carteret, qui en rectifie le titre : *Maison Gambade père et fils, successeurs,* une plaquette in-18 de 56 pages, « de toute rareté ».

La couverture imprimée est ornée d'une vignette, gravée sur bois, représentant la boutique du père Gambade, avec l'adresse : 43, rue Richer, Paris.

La *Maison Gambade* n'était déjà plus, en mars 1882, une nouveauté, puisqu'on trouve, à la fin du texte, la date de « Novembre 1881 », antérieure d'un mois à l'ouverture du Chat Noir. Elle formait la onzième livraison des *Publications mensuelles de la Comédie humaine,* qui avait pour rédacteur en chef F. de Gantès. — PIERRE DUFAY.

§

Les « Souvenirs occultes » de Villiers de l'Isle-Adam. — En réponse à la question qu'il lui posait dans sa dernière « petite histoire liitéraire » (*Mercure de France* du 15-IX-1938, p. 739, n° 1), M. Marcel Longuet a adressé à notre collaborateur M. Auriant

la lettre suivante qui donne de précieux renseignements sur une nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam et les revues où elle parut d'abord, avec des variantes :

La nouvelle dont vous parlez est : *Souvenirs occultes* dans les *Contes cruels.*

Souvenirs occultes parut d'abord dans deux périodiques du quartier latin : *le Parnasse,* le 15 juin 1878, et *le Molière,* le 9 février 1879. Ces textes présentent des variantes avec la version définitive. Les deux journaux avaient d'identiques collaborateurs. La publication du *Parnasse,* « organe des concours littéraires de Paris », sous la direction Germain Picard, se poursuivit de 1877 à 1883. Y débutèrent : Emile Michelet (Victor-Emile Michelet), Paul Roux (Saint-Pol Roux), Edmond d'Haraucourt (signature authentique d'Edmond Haraucourt). La gazette, mensuelle au départ, a inséré un poème, — recueilli dans les Œuvres complètes, — « Ave, mater victo », une sorte de cantate destinée sans doute par Villiers de l'Isle-Adam à son amie Augusta Holmès. *Le Molière* s'arrêta au dix-huitième numéro. Georges Berry, futur conseiller municipal et député du IXe arrondissement, était rédacteur en chef; Julien Goujon, plus tard député de l'Ain, et Emile Goudeau, vaquaient au secrétariat. Sarah Bernhardt poursuivit cet hebdomadaire pour un papier irrévérencieux. Le 13 avril 1879, le grand Charles Cros nomme « l'ami » Coquelin cadet, « avec lequel, dit-il, je suis fatalement lié par des raisons commerciales », allusion ironique à la vente que se constituait le comédien, en détaillant les monologues.

§

Villiers de l'Isle-Adam et la Belgique.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans le *Mercure* du 15 août un article sur *Villiers de l'Isle-Adam à Bruxelles,* signé de M. G. Rouget.

Permettez-moi de vous signaler, pour en informer vos lecteurs que la question pourrait intéresser, — que le périodique *Collection,* de Bruxelles, a publié en 1937 (octobre-novembre) toute une longue étude très détaillée de M. E. Drougard sur le même sujet, étude intitulée : *Villiers de l'Isle-Adam et la Belgique.* — M.-P. MILLET.

§

Gustave Moreau et son enseignement. — Nous avons reçu de notre collaborateur Louis Chochod une lettre dont nous extrayons les lignes suivantes : J'ai lu la remarquable étude de M. Chassé sur le mouvement symboliste dans la peinture du XIXe siècle, avec un intérêt d'autant plus grand que j'ai souvent assisté aux « corrections » de Gustave Moreau, alors que je travaillais d'après l'antique dans les galeries de l'Ecole des Beaux-Arts.

Gustave Moreau y passait le matin pour y corriger les dessins de ses élèves. Outre ces derniers, ceux qui, inscrits à d'autres ateliers, recevaient l'enseignement de Gérôme ou de Bournat faisaient cercle autour de l'auteur de l' « Apparition ». Je le vois encore. Il était

de très petite taille et toujours en deuil. Son allure tenait plus de celle d'un prêtre que de celle d'un artiste. Ses vêtements noirs mettaient en valeur, et de façon émouvante, ses cheveux blancs, sa barbe blanche, son visage d'une pâleur de cire et ne souriant jamais. Les yeux seuls, restés étonnamment jeunes, des yeux noirs, splendides, éclairaient cette face décolorée de tous les feux de l'intelligence et de l'enthousiasme.

Il parlait fort bien; et substantiellement, faisant de chaque correction une véritable conférence, religieusement écoutée.

Autant que mes souvenirs me servent, ses conseils s'inspiraient du plus pur classicisme et, par conséquent, restaient dans le droit fil de cette orthodoxie scolastique qu'on a (fort irrévérencieusement, selon moi) qualifiée de « pompiérisme », et qui régnait encore souverainement rue Bonaparte il y a une quarantaine d'années. — LOUIS CHOCHOD.

§

A propos du « Rêve » de Zola.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Dans votre numéro du 15 août, il est conté comment Zola aurait écrit *Le Rêve* sur l'incitation de notre regretté Edouard Champion, suggérant à l'auteur des *Rougon-Macquart* l'achat d'un précieux bréviaire. La réalité est tout autre; les chasubles ne relèvent pas du même art que la miniature. Seulement la vérité n'est connue que de quelques-uns, et les intéressés eux-mêmes l'ont tue; le dernier (du moins je le pense), Claude Berton, ce charmant chroniqueur des *Marges*, est mort récemment, et sa gêne n'a plus de raison pour ne pas confier cette note à l'histoire littéraire même. Voici les faits :

Mme Berton-Sanson, femme et mère d'acteurs aux Français, était passionnée de chasublerie et avait, à la suite de ses recherches, écrit un roman sur une de ces merveilleuses artisanes qui souvent payaient de leur vue cet art minutieux et délicat. Elle eut l'idée défendable de faire tenir à Zola par ses amis ou son mari ou son fils même, brillant acteur, son manuscrit, pour obtenir un assentiment, une recommandation, peut-être même une préface. Le manuscrit remis, elle n'en entendit plus parler et, par discrétion, elle n'osa point en réclamer le retour. Or, quelle fut sa surprise, en lisant *Le Rêve*, d'y trouver tout son propre travail étiré, orchestré à vrai dire, mais sa substance et sa documentation passées dans le nouveau roman du maître! Un scandale eût éclaté si, par la situation du fils et par sa propre timidité et on ne sait quels scrupules, Mme Berton-Sanson ne s'était tue; mais elle avait beaucoup souffert

de ce qu'elle considérait comme un dol, — et plus d'un ami l'a entendue.

On a opiné beaucoup sur *Le Rêve;* le réaliste voulait paraître capable de spiritualisme et d'art religieux. C'est un accident au cours d'une carrière littéraire qui s'est voulue sans fléchissement. J'ai rappelé le fait à défunt Claude Berton qui s'en souvenait, mais n'y attachait pas trop d'importance. Voici donc un argument qui ne déparerait pas les sources d'information et les méthodes de Zola. Au surplus, qu'il ait emprunté à des livres techniques, à des Denys Poulot ou à d'autres les matériaux de son œuvre, nous ne considérons ces consultations qu'à titre de méthode sans crier, pour ceci ou cela, à l'emprunt, au plagiat ou au vol. Le manuscrit de Mme Berton-Sanson a dû jouer le même rôle dans la forge du romancier; le Bréviaire de Caraman est une *supposition* seulement, non un fait, d'Edouard Champion. Maintenant, aux témoins (et j'en connais au moins un qui m'a confirmé les faits tout récemment) de parler.

Croyez, cher Directeur, etc.

RENÉ-LOUIS DOYON.

§

Sur certaines sources inconnues ou discutées. — Le roman d'Anatole France où l'on revoit un ange imiter Lucifer, le plus beau des séraphins, pour prêcher la rébellion au nom de la science, laquelle lui inspire le désir de s'affranchir et de démasquer ce Ialdabaoth que, dans leur aveuglement, les chrétiens et les juifs adorent comme le dieu unique, ce roman a fait couler beaucoup d'encre et embarrassé les admirateurs de l'auteur comme les magistrats de plusieurs juridictions. Peut-être se souvient-on que la première chambre de la Cour d'appel de Paris condamnait, voici plus de deux ans, solidairement, l'héritier et l'éditeur d'Anatole France à la requête d'un personnage du nom de Lemoine, lequel s'était reconnu sous les traits romanesques du père Sariette, bibliothécaire du ministère de la guerre.

La conviction des juges avait été emportée par le fait que le Sariette du roman et le Lemoine de la réalité ont été internés le même jour pour aliénation mentale; guéri, l'ancien bibliothécaire du ministère de la guerre s'était révolté comme les anges, d'autant plus légitimement peut-être que le romancier n'hésitait pas à faire juger sans ménagement ni respect le personnage (« devenu complètement idiot », au dire de Maurice d'Esparvieu) en lequel le plaignant avait voulu se reconnaître.

Pauvre monsieur Lemoine! Est-ce que M. Jacques Lion, anima-

teur de la revue des « Amis d'Anatole France », *Le Lys Rouge*, ne s'est pas avisé ces jours-ci de détruire ses illusions sur ce point? A l'entendre, le modèle de Sariette, mais ce n'était nullement M. Lemoine; c'était M. Jules Couët, archiviste-bibliothécaire de la Comédie-Française, qui mourut voici quelques mois. M. Couët était l'ami de M. Bergeret. M. Jacques Lion est formel :

On sait, écrit-il [mais pourquoi le saurions-nous?] que M. France prononçait Couette, à l'ancienne; or dans les premiers brouillons des Anges, le bibliothécaire a nom « Jules Mouette ». Ce Mouette devenu Sariette est d'ailleurs toujours traité avec sympathie [nous avons vu comment], et l'auteur, pour donner à son érudition une origine officielle, en fait un chartiste. Si le vieil érudit devient fou, c'est qu'il eut des mésaventures auxquelles le cerveau d'un paisible bibliothécaire ne résiste pas.

Nous pencherons pour un compromis entre les deux bibliothécaires et penserons qu'Anatole France, en un ouvrage dont tout est ironie et fantaisie, a fort bien pu se plaire à composer l'un de ses héros les plus sympathiques à la ressemblance de deux modèles ensemble. Les romanciers en ont fait bien d'autres.

Mais ce qui nous amène ici à évoquer hors de toute actualité un ouvrage vieux de vingt-cinq ans déjà, ce n'est pas le cas de ce bon père Sariette; c'est celui du bel Arcade, l'ange-gardien de Maurice d'Esparvieu. Anatole France n'était pas homme d'imagination. Que de fois, on lui reprocha d'avoir pris où il le rencontrait son bien, ainsi d'ailleurs que presque tous les classiques! Cette idée de la révolte des anges, comment lui était-elle venue? J'entends bien que le plus malicieux des romanciers invoque lui-même Isaïe, qui avait demandé comme nous : « Quomodo cecidisti de coelo, Lucifer, qui mane oriebaris? » Déjà, un grand combat fut livré dans le ciel. Et pourquoi pas? Les anges sont-ils infaillibles? Origène le nie et on lit dans le deuxième chapitre de l'*Apocalypse* que les anges d'Ephèse et de Pergame ont mérité une réprimande, tandis que saint Jérôme, dans l'épître à Damase, enseigne « que les anges sont muables du bien au mal ». Faut-il voir en de telles gloses l'origine du roman? Je n'aurais point l'audace de le nier; mais le hasard des lectures d'un critique est parfois plus malicieux que le dieu des chercheurs.

En étudiant la si curieuse littérature hongroise, si mal connue en France, je ne pouvais me dispenser d'en venir à un chef-d'œuvre dont le *Mercure de France* a donné en 1896 la première version française : *La Tragédie de l'Homme*, d'Emeric Madach (traduction de Bigault et Casanove); et, dès le premier tableau, je me disais : c'est curieux; où donc ai-je lu quelque chose comme cela? Mais de quoi s'agit-il? Je préfère m'en remettre à M. Henri Bidou du soin de vous le dire, car nous lui devons une excellente analyse de *La Tragédie de l'Homme* :

La création est achevée, mais encore suspendue. Avant que les génies des mondes s'élancent dans le vide pour commencer leur course infinie, ils passent une dernière fois devant le trône suprême, menant le cortège des étoiles, au son de la musique des sphères. Les archanges louent la sagesse, la force et la bonté. Mais les archanges sont dénués d'esprit critique. Seul, Lucifer se tait. Interrogé, il fait une âpre critique de cette création, jouet d'enfant peu convenable à l'âge du Créateur (...) « Comment souffres-tu, demande-t-il à Dieu, qu'une étincelle enveloppée de boue mime son maître, — dont elle est la caricature, non l'image, — dans un monde où Destin et Liberté se contrecarrent et d'où est absente l'intelligente Harmonie? »

Ce discours fait scandale, et Lucifer est chassé du ciel. Mais il proteste. Esprit négateur, il est éternel comme Dieu. Comme le Diable de Gœthe, il est nécessaire à l'univers. Ce qu'il me faut, dira-t-il plus loin, c'est la lutte, une lutte sans trêve et sans merci qui produise des énergies nouvelles, engendre de nouveaux mondes où les âmes puissent être grandes et où puissent me suivre ceux qui ont du courage. Il est le vide, qui oblige Dieu à créer. Il réclame sa part de la création..., etc.

Est-ce que cette idée de considérer l'univers créé comme un jouet d'enfant n'aurait pas beaucoup plu à Anatole France? Est-ce que *La Révolte des Anges* ne s'achève pas par l'évocation du « rêve sublime de Satan »?

Dieu vaincu deviendra Satan, Satan vaincu deviendra Dieu. J'aime (dit Satan) l'enfer qui a formé mon génie, j'aime la terre où j'ai fait quelque bien s'il est possible d'en faire... Satan se fait couronner Dieu.

La Hongrie est trop inféodée à l'Eglise pour qu'un poète s'y puisse permettre d'aller aussi loin qu'Anatole France dans la raillerie d'une fable; et d'ailleurs le propos de *La Tragédie de l'Homme* est infiniment plus grave que celui du roman amusant d'Anatole France. Je ne cherche à établir aucune parenté ni similitude; ni Dieu, ni Satan, chez France et chez Madach, ne sont semblables; les deux écrivains ont obéi à des intentions différentes et n'est possible entre leurs deux ouvrages aucune comparaison; mais je ne serais point surpris que l'idée du nouveau combat céleste fût venue à l'auteur de *La Révolte* après une lecture de *La Tragédie;* même si elle est un peu hasardeuse, je crois que la question valait la peine d'être posée... en l'espoir que, un jour, un francien plus fervent que je ne pus être prendra peut-être quelque plaisir à l'étudier. — JEAN DESTHIEUX.

§

Les lois et la jurisprudence. — L'auteur de ces lignes a lu quelque part l'aphorisme suivant : En France en particulier, on l'ignore trop, les tribunaux ont en toute matière créé le droit autant et plus que ne l'ont pu faire tous les rois et parlements successifs.

Il se gardera bien de contester l'exactitude de cette affirmation; mais le texte qui la renferme paraît contenir en même temps un éloge à la magistrature sur ce point et c'est contre cet éloge qu'il

convient de protester, sans manquer dans la moindre mesure au respect dû aux magistrats.

Le Procureur Général Chaix-d'Est-Ange, qui s'était, avant d'être magistrat et homme politique, révélé comme un brillant avocat, avait fait la même remarque bien antérieurement à l'étude en question, et sa formule lapidaire : *la Jurisprudence corrige la loi,* contenait certainement, non un éloge, mais une critique.

Quand la Magistrature accomplit une œuvre pareille, elle outrepasse singulièrement son rôle normal; elle oublie qu'elle est chargée d'appliquer la loi dans son texte et dans son esprit, et non de la créer, de la redresser, de l'étendre ou de la restreindre, même si, en procédant ainsi, elle tend, comme l'étude en question l'en félicite, à la « mettre en harmonie avec le mouvement des esprits, les progrès de la science et la transformation des mœurs ».

Si la vie évolue, ce qui se produit constamment et d'une manière continue, si la loi existante devient inutile ou insuffisante, si elle se révèle inadaptée à l'époque actuelle, le Gouvernement ou un parlementaire quelconque dépose sur le bureau de la Chambre ou du Sénat un projet ou une proposition que le Parlement est appelé, après discussions, à transformer en loi définitive avec ou sans amendement; tel est le seul organe générateur de la législation.

Que l'on déplore les lenteurs de la machine législative, l'obscurité de certaines de nos lois, l'abandon de la règle tutélaire des trois lectures, le chômage à peu près constant de la section de Législation du Conseil d'Etat, tous les bons esprits partageront ce regret.

Mais de cet accord sur les principes on ne saurait inférer que le rôle mal exercé par le Parlement doive être assumé par la Magistrature; ce serait oublier la base essentielle de notre droit public, la séparation des Pouvoirs législatif et judiciaire.

Conclusion : Ne louons pas la Magistrature et critiquons-la au contraire quand nous sommes appelés avec regret à constater qu'elle outrepasse son rôle en rendant des jugements ou arrêts ne rentrant pas expressément dans le cadre de la loi, dont l'élaboration doit lui échapper, mais dont elle a la garde. — R. DALIDOU.

§

A propos du Vachette. — A lire le début de l'article charmant consacré par Mme Marguerite Savigny-Vesco à Louis Le Cardonnel et à ses amis (1) on croirait toute récente la fermeture du Vachette : « Comme le Vachette qui vient de disparaître... » Hélas! il n'en est rien, il y a près d'un quart de siècle que le Vachette a disparu, remplacé par une Agence de la Société Générale.

(1) *Mercure de France,* 1er septembre 1938 (CCLXXXVIII, 487-492) .

« Le café a disparu un peu avant la guerre et a été remplacé par une banque », spécifiait un écho du *Mercure,* le 15 août 1927 à l'occasion de la mort, survenue le 22 juin précédent, à La Charité-sur-Loire, où elle s'était retirée, de Mme Vachette, à l'âge de 84 ans. Ce qui m'a un peu surpris, le ménage Vachette ne s'était pas retiré après fortune faite, loin de là.

Précisons : d'après la *Chronique de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* rédigée par Edgar Mareuse, après la mort de Bournon, il faut fixer au 22 juin 1913 la « fermeture du café Vachette, un des plus anciens cafés du quartier latin, situé boulevard Saint-Michel ». « Un des plus anciens cafés du quartier latin? » à la vérité, j'en doute un peu. D'abord le percement du boulevard Saint-Michel date de 1855 seulement, puis *Les Plaisirs de Paris,* guide pratique établi par Alfred Delvau en 1867, ne mentionnent pas le Vachette. Enfin, si mes souvenirs personnels — un bock pris à la terrasse par le potache que j'étais, et très fier de cet exploit! — peu de temps après l'ouverture, la ferait remonter tout au plus à 1880. Mais je n'ose rien affirmer.

Il existe — ou il a existé — une société des « Amis du Vachette » divulguée par un autre écho du *Mercure* (15 juin 1929).

Ce serait une question à lui poser. — P. DY.

§

Norma Tessum Onda (1). — J'ignore si les « Amis d'Alfred de Musset » connaissent la tombe du cimetière Saint-Maurice, près La Rochelle, et l'imposture de la femme Alphonse Coras, née Françoise Thomas, originaire de Toulon.

Si le plus spirituel des chroniqueurs, Aurélien Scholl, avait, en 1822, « marché », avec une touchante ingénuité, à la vue de fausses dédicaces, les lecteurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* et également du *Mercure de France* (puisque Remy de Gourmont voulut bien reproduire, dans le numéro du 16 mars 1909 la note que j'avais consacrée, le mois précédent, à Norma Tessum Onda), savaient par contre, depuis longtemps à quoi s'en tenir sur cette prétendue fille d'Alfred de Musset et de George Sand. Il y a là, d'ailleurs, un petit volume de M. Auguste Mailloux, qu'a négligé de citer mon vieil ami Augustin Boyer d'Agen, dont les deux éditions ont achevé de détruire la légende, devenue encombrante, déjà mise à mal par M. Louis Audiat, dans le *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge : Une Fille d'Alfred de Musset et de George Sand.*

En effet, la naissance de cette enfant de l'amour était posté-

(1) Cf. *Mercure de France,* 1er septembre 1938 (CCLXXXVIII, 510-511).

rieure de vingt ans à la liaison — et à la rupture — des amants de Venise. Fille on ne peut plus légitime d'un pauvre ménage qui ne comptait pas moins de treize enfants, elle était née à Saint-Macaire-en-Mauges (Maine-et-Loire) le 16 septembre 1854, ainsi que l'attestent les registres de l'état-civil de cette commune :

L'an mil huit cent cinquante-quatre, le dix-huit septembre, à 10 heures du matin, devant nous, Courtais, Jean-François, maire, officier de l'état-civil de Saint-Macaire, est comparu Charles Ménard, âgé de quarante-quatre ans, tisserand, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né *avant-hier*, à six heures du soir de lui et de Jeanne Jamain, âgée de trente-cinq ans, dévideuse, auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de *Joséphine-Marie*. Témoins : Joseph Lefort, soixante ans, Pierre Corsille, quarante-quatre ans. Signé : Jean-François Courtais, maire.

Les prétendues dédicaces de Musset auraient donc été adressées à un bébé de deux à trois ans!

L'acte de décès de Joséphine-Marie, dont voici un extrait emprunté aux registres de Laleu, dont dépendait alors Saint-Maurice, rattaché maintenant à la commune de La Rochelle, n'est pas moins instructif :

Le huit mai mil huit cent soixante-quinze, acte de décès de Joséphine-Marie Ménard, décédée le même jour, âgé de vingt-un ans, native de Saint-Macaire (Maine-et-Loire), de son vivant célibataire, demeurant à Laleu, fille de Ménard Charles, demeurant à Saint-Macaire, et de Jeanne Jamain, demeurant avec son époux.

Quant à la veuve Coras, auteur de cette mystification, elle mourut, âgée de quatre-vingt-trois ans, le 14 janvier 1881, à l'Asile des petites Sœurs des Pauvres, à Tasdon, également commune de La Rochelle, où on l'avait recueillie.

Voilà tout ce qui reste de toute cette histoire à laquelle Rochefort opposait un juste démenti : des actes d'état-civil. — PIERRE DUFAY.

§

In memoriam. — La tombe d'une certaine Norma Tessum Onda (dont M. B. d'A. entretient nos lecteurs dans le *Mercure de France* du 1er septembre, p. 510-511), n'est guère visitée, mais deux tombes, à quelques pas de là, reçoivent assez souvent la visite d'écrivains.

Le petit cimetière de Saint-Maurice-La Rochelle, en effet, n'a pas seulement recueilli la dépouille d'une prétendue fille d'Alfred de Musset. C'est là, aussi, que reposent les héros d'un des plus beaux romans de notre littérature : Eugène Fromentin, *alias* « Dominique », et Jenny Léocadie Ch..., qui fut la pure, l'émouvante, l'exquise Madeleine de Nièvres. Pour ma part, je ne vais jamais à La Rochelle sans refaire après M. Edmond Pilon « le pèlerinage de Dominique », sans fleurir deux chères tombes. Norma Tessum Onda m'excusera si je n'ai pas pensé à elle.

Et je profiterai de l'occasion qui m'est offerte de saluer le souvenir d'Eugène Fromentin, pour nommer ici l'excellente, la distinguée vieille dame qui ferma les yeux il y a un certain temps déjà et dont la grande presse n'a guère prononcé le nom : Mme Billotte, la fille de Fromentin. André Demaison, Hector Talvart, Pierre Blanchon se rappellent cette soirée que nous passâmes chez Mme Billotte, de pair avec la famille de Fromentin, M. et Mme Oscar Dahl, Mme Carmen Fromentin, dans la maison de Saint-Maurice-La Rochelle sur la façade de laquelle une plaque commémorative, apposée du matin, disait que l'auteur de *Dominique* était mort là.

Un portrait de Fromentin, des peintures, œuvres de celui-ci, attestaient de la fidélité envers une grande mémoire. Je devais voir, rentré à Paris, un portrait de Madeleine de Nièvres : celle qu'aima Dominique était bien belle. Quand vous irez à La Rochelle, saluez la tombe de Madeleine, une tombe inclinée, cela pour faciliter l'écoulement des eaux, mais cette position, qui n'est pas tellement répandue, situe comme entre terre et ciel l'héroïne de Dominique, et c'est d'une poésie bien prenante. — GASTON PICARD.

§

Cinquantenaires. — Le 1er octobre 1888 décédait Gabriel Hugelman, qui avait fondé, notamment, *la Revue des Races Latines;* le 5, Mme Casimir, qui avait créé le rôle d'Isabelle, du *Pré-aux-Clercs;* le 14, le statuaire Léon Longepied, dont on venait d'inaugurer un *Danton*, à Arcis-sur-Aube; le 19, le général Salomon, ancien président de la République d'Haïti, et Schleyer, l'inventeur du volapück; le 20, Badiou de la Tronchère, à qui on devait la statue de Valentin Haüy. Adolphe Bonnot de Balathier, plus connu sous le nom de Bragelonne, auteur dramatique et romancier, directeur du *Voleur*, mourait le 23. Et le 26, un romancier qui mériterait bien une étude, auteur prisé surtout de la jeunesse, Jules Girardin.

Le 27, Bouffe, le comédien, et l'Abbé Crozes, aumônier de la Roquette, lequel, précisait une gazette, avait « assisté plusieurs générations de condamnés » à leurs derniers moments; le 30, l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Isle, arrière-petit-neveu du grand Bossuet. Il avait fréquenté chez Victor Hugo; et, collectionneur distingué, il laissait à son église des toiles de Mignard, Raphaël, Ary Scheffer, etc.

Octobre 1888 avait vu paraître en librairie le *Rêve*, d'Emile Zola, précédemment paru en feuilleton dans *la Revue Illustrée*. C'était le seizième voulume des Rougon-Macquart.

Le général Boulanger avait marié sa fille avec le capitaine Driant, le 30 octobre. Le *Tageblatt* de Berlin relatait en ces termes la cérémonie :

Dès onze heures, l'église [de Chaillot] est remplie de monde. A midi et demi, apparaît Boulanger en uniforme de général, avec le cordon de la Légion d'honneur; sa fille, à côté de lui, à cheval, la cravache à la main, une couronne de myrtes dans les cheveux.

Une mariée à cheval, et cravache à la main, faut-il souligner le caractère fantaisiste du compte-rendu berlinois? — G. P.

§

Eternel recommencement. — On ne saurait en vérité trop scrupuleusement sonder la situation de l'Europe à mesure qu'elle se déroule et prend un caractère plus tranché. Les communications diplomatiques suivent leur cours, les courriers se succèdent.

« Si quelque chose peut démontrer de quel poids doit être dans cette crise redoutable l'union de la France et de l'Angleterre, c'est le soin avec lequel tout le monde a l'œil fixé sur les rapports des deux pays, sur la conduite respective de leurs gouvernements, sur leurs tendances... »

Ces phrases qui semblent pleines d'actualité, je les ai relevées dans la *Chronique de la Quinzaine* de la *Revue des Deux Mondes*, du 31 janvier 1854.

On était très préoccupé par l'attitude de la Russie dans les affaires d'Extrême-Orient.

En fait il n'y eut pas de conflagration générale, mais seulement cette guerre de Crimée qui fut un conflit localisé.

Espérons qu'il en sera de même encore une fois, et que les inquiétudes actuelles ne seront pas justifiées. En tout cas, il est bien curieux de retrouver à 84 ans de distance un état d'esprit exactement semblable à celui que reflète la presse d'aujourd'hui. — PAUL LECOUR.

§

Comme sute à l'écho précédent. — Au moment où l'écho de M. Paul Lecour, qu'on vient de lire, nous est parvenu, la crise européenne apparaissait déjà comme très grave. Depuis, elle est devenue tragique, et, au moment (24 septembre) où nous allons donner le bon à tirer de ce numéro du *Mercure*, la cause de la paix semble presque désespérée. Les mieux renseignés ne peuvent prévoir ce qui se passera dans huit jours.

Quoi qu'il arrive, la France et l'Angleterre n'auront rien à se reprocher. Si l'on a pu accuser de quelque chose les gouvernements de MM. Chamberlain et Daladier, c'est de s'être montrés trop accom-

modants devant des exigences et des manœuvres d'une brutalité et d'une grossièreté intolérables. Mais qui oserait dire qu'ils n'avaient pas raison de faire des sacrifices, même très douloureux, pour tâcher de sauver la paix? Du moins, tant de longanimité aura eu le mérite de prouver au monde civilisé de quel côté était la volonté d'agression.

En pareil cas, l'heure arrive toujours où l'on ne peut reculer davantage, et l'être le plus pacifique ne se laisse pas égorger sans résistance. Cela montre combien sont oiseuses toutes les effusions pacifistes auxquelles se livrent les littérateurs avec plus de sentiment que de raison, quand le ciel est tranquille et que rien ne révèle encore la foudre qui s'amasse dans l'ombre.

Aujourd'hui, le devoir est simple pour tout Français : garder son sang-froid, bander son énergie, réaliser, comme il y a 24 ans, l'union sacrée, enfin, comme dit Corneille, « faire son devoir et laisser faire aux dieux ». — L. M.

§

Un livre oublié? — Au cours d'une enquête demandant si on a « découvert un livre oublié », le *Jour* a publié dans son numéro du 20 septembre une réponse de M. Frédéric Lefèvre, de laquelle nous détachons ces lignes :

Je n'ai pas de grenier, mais j'ai une bibliothèque. Je pourrais presque dire que toute ma maison n'est qu'une bibliothèque; car les livres envahissent chaque pièce. Et de temps en temps, je range... Eh bien! en rangeant l'autre jour, j'ai retrouvé *Le Latin mystique*, de Remy de Gourmont. Je l'ai relu : ce fut la plus rafraîchissante des découvertes, et je profite de l'occasion qu'aimablement vous me donnez pour le conseiller à vos lecteurs. Ce n'est pas une œuvre méconnue, dira-t-on. Je trouve au contraire qu'elle en présente la caractéristique essentielle puisqu'on ne peut trouver ce livre et assez difficilement, que dans les librairies d'occasion.

M. Lefèvre a raison de recommander le *Latin mystique*. Mais il est amusant de voir le rédacteur en chef. d'un organe répandu comme les *Nouvelles littéraires* croire qu'il s'agit là d'un livre oublié, presque introuvable en librairie. Tous les vrais lettrés connaissent la haute valeur du *Latin mystique* et ils savent où le trouver : au catalogue et à la librairie du *Mercure de France*.

§

Vertèbres ou non-vertèbres?

Nous avons reçu la lettre suivante :

Vous logez Proust au *Sottisier* pour avoir écrit d'un front qu'il laissait transparaître des vertèbres.

Je me permets de vous signaler cet autre texte :

« La tête des mammifères se compose de six vertèbres : trois pour la partie postérieure, qui enferment le trésor cérébral et les terminai-

sons de la vie divisées en réseaux ténus qu'il envoie à l'intérieur et à la surface de l'ensemble. Trois composent la partie antérieure, qui s'ouvre en présence du monde extérieur qu'elle saisit, qu'elle embrasse et qu'elle comprend. » — GOETHE, cité par Paul Valéry. (Discours en l'honneur de Goethe.)

D'après un dictionnaire que je viens de consulter, de nombreux anatomistes partagent l'opinion de Gœthe et regardent le crâne comme formé par une série de vertèbres. — ED. MORIN.

Nous remercions notre aimable correspondant de sa communication. Mais est-il naturel et normal que, comme l'a écrit Proust, « les vertèbres transparaissent *comme les pointes d'une couronne d'épines* ou les grains d'un rosaire », au front qu'une femme tend à vos lèvres? Dans ce cas, les amoureux feront bien d'y regarder avec précaution. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

C'est dans ce lit que coucha la reine Henriette de France, lorsqu'elle tint sa cour à Stratford, en 1646, dans les semaines qui précédèrent la bataille d'Edge-Hill, qui fut le Waterloo des Stuarts. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre, p. 457.

Ce « moi », insupportable à Montaigne et dont les romantiques ont abusé, nous paraît aujourd'hui petit, mesquin. — *Mercure de France*, 1er mai, p. 762.

M. Blum, en un an, a créé, lui, pour 720 millions de fonctionnaires nouveaux. — *Les Vérités de La Palisse*, décembre 1937.

Le marquis de Portago a été condamné par le tribunal de Bayonne à trois mois et un jour de prison pour fabrications de faux passeports. — *Le Figaro*, 23 mars.

Ainsi, jeudi après-midi, à peine avait-on frappé les trois coups, à 14 h. 30, sur la scène de la maison de Molière, que, trois heures plus tard — et durant plus de soixante minutes — c'était, place du Théâtre-Français, à la sortie des artistes, le traditionnel assaut des admirateurs. — *Le Journal*, 3 septembre.

Telles sont les caractéristiques des grandes orgues de la cathédrale Saint-Etienne à Sens, la plus ancienne des églises gothiques de France. L'architecte Guillaume de Sens, qui en conçut en 1440 les plans, s'inspira des principaux traits de son œuvre pour l'édification de la cathédrale de Canterbury. — *Excelsior*, 14 avril.

L'épave de l'*Abeille-X* repose par 17 m. 50 de fond, à environ cent mètres de la digue sud; son mât émerge à marée haute. — *L'Œuvre*, 2 avril.

La Royal Academy of Dramatic Art... viendra... donner à Paris deux représentations de la comédie de Shakespeare *La nuit de Paris*. — *Paris-Soir*, 27 avril.

MARIAGE. — Si jusqu'à ce jour vous avez marché dans l'obscurité, l'organisation la plus importante en France vous dirigera et vous montrera le chemin menant au but. Seules les adhérences de personnes mûres d'âme sont admises. [Texte d'une annonce]. — *La France de l'Est*, 26 février.

MASTIC

Enfin, le troisième accord assure à la Yougoslavie le maintien de ses débouchés sur le marché français pour certains produits de son agriculture et de son élevage. Elle reçoit des contingents supplémentaires pour les bois, les fruits et le maïs. Les habitants de la maison eurent tout juste le temps de fuir. — *La France de Bordeaux*, 15 décembre 1937.

§

Publications du « Mercure de France ».

MÉLANGES, par Louis Pergaud (*Histoires de Loups et autres nouvelles. Les Petits Gars des champs. Léon Deubel. Lettres à sa femme, suivies de Fragments du Carnet de guerre.*) Un volume in-16, double-couronne, 15 francs. Il a été tiré 2 ex. sur Japon impérial (hors commerce) ; 22 ex. sur pur fil Lafuma, à 40 fr.; 56 ex. sur alfa à 25 fr.

PUISSANCES DE LA FOI, roman, par Marcello-Fabri. Un volume in-16 double-couronne, 15 fr. Il a été tiré 75 ex. sur pur fil Lafuma à 40 fr.

L'ADIEU A L'ENFANCE, roman, par César Santelli. Un volume in-16 double-couronne, 15 fr.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.